l'Avant-Scène

femina-théâtre

189

Sommaire

LES PORTES CLAQUENT

de Michel Fermaud

SI MADAME ME PERMET

1 acte de Jean Bacon

Paul-Louis Mignon :
PAUL CLAUDEL,
spectateur du "Soulier de Satin"

Philippe Dechartre raconte :
"PÈRE", d'Edouard Bourdet

La quinzaine dramatique
par André Camp




Thérèse
le Prat

QUELQUES SCÈNES DE "LES PORTES CLAQUENT"



LA MÈRE, (*Yvonne Clech*) « Les enfants viennent encore de se chipoter, je suis dans un état ! » (Acte I)

LE PÈRE (*Pierre Jourdan*). « Que voulez-vous que je vous dise, ma chère amie, attendez une occasion... ! » (Acte I)



FRANÇOIS (*Jean-Claude Brialy*). « C'est marrant les filles... pas de problèmes; le sens du confort et en avant « à nous les Jules »... (Acte II)

LA GRAND-MÈRE. (*Hélène Dieudonné*). « Vous ne voulez pas dire, bonne maman, que ce monsieur couche dans votre lit » « Eh oui... »

(Portrait de Thérèse Le Prat)



François (*Jean-Claude Brialy*). « Tu commences à m'agacer sérieusement... » (Acte II).

La grand-mère (*Hélène Dieudonné*) « Et oui... petit à petit... je le grignote ». (Acte II).





Pinky. (*Annie Villiers*) « Au revoir, Monsieur... je suis enchantée d'avoir fait votre connaissance. Vous êtes beaucoup plus sérieux que je ne croyais » (Acte III)

Reportage photographique Hélène Jeanbrau



François (*Jean-Claude Brialy*). « L'harmonie parfaite des vieilles familles bourgeoises. » (Acte III)

LES PORTES CLAQUENT

Théâtre Daunou

Direction : Mme René Sancelme

Comédie en trois actes

de Michel Fermaud

Mise en scène de Christian-Gérard

Décors de Michel Small

Robes exécutées sous la direction de Anny Descendres

Distribution

Le Père	Pierre Jourdan
La Mère	Yvonne Clech
Dominique	Sophie Grimaldi
Danièle	Yane Barry
François	Jean-Claude Brialy
La Grand-Mère	Hélène Dieudonné
Pinky	Annie Villiers
Arlène	Picolette
Georges	Michel Lonsdale
Le Monsieur	X...

« *Les Portes claquent* » a été créée au Casino Municipal de Nice le 30 mars 1958 et au Théâtre Daunou le 12 décembre 1958.

L'auteur présente :

Les personnages

Le père. — Un père classique, très attentif... à ses affaires... espérant en vain trouver « chez lui » un lieu de repos et de détente... Il aime ses enfants, mais ne le leur montre pas... ce qui le différencie essentiellement de...

•

La mère. — Douce folle romanesque débordant d'une tendresse qu'elle laisse échapper toujours à contre-temps et à contre-sens. Il y a longtemps que ses enfants ne l'aiment plus qu'avec une certaine pitié.

•

François. — Le fils est foncièrement droit, honnête et moderne, assez vaniteux, puéril, mais généreux, son orgueil d'homme « de 20 ans » ne l'autorise pas à montrer à Pinky, à laquelle il tient profondément, des sentiments qu'elle a depuis longtemps devinés.

•

Cette Pinky, sa petite amie, est une tête solide. Elle est le bon sens même. Ce qui la sépare encore de François, c'est ce mur de pudeur que les jeunes d'aujourd'hui ont élevé entre eux, au milieu des tapis où ils roulent leurs corps « libérés ».

•

Dominique est la gosse de bonne famille... qui ne songe qu'au cinéma ou tout au moins à son côté le plus clinquant. Elle peut être une brave imbécile, ou une petite garce sans imagination.

•

Danièle est une flamme de 16 ans, entière, enthousiaste et pure.

•

Georges, son prétendant, est le garçon bourgeois type d'une trentaine d'années. Il est même une caricature de ce personnage, triste, lent, éteint.

•

La grand-mère est un être à part... enfermé dans ce qu'il reste au monde d'une certaine poésie 1900. Elle est pourtant plus près de ses petits-enfants que ceux-ci ne le sont de leurs jeunes parents.

•

Quant à la bonne Arlène, c'est un poète bourru, natif du Berri, bonne conscience et brave cœur, sans complexes, elle avance dans la vie, avec l'intransigeance et la bonne humeur des cœurs simples.

et le décor

Il avait été primitivement conçu pour accentuer scéniquement le contraste entre l'existence verticale ou assise des parents et les attitudes vautrées des enfants.
La chambre de François devait être le refuge, aux murs couverts de disques de jazz, où l'on avance à quatre pattes et où chaque objet peut s'atteindre en tendant le bras.
Nous avons dû renoncer à montrer « la pièce des jeunes » pour des raisons de mise en scène et le maquettiste a choisi de situer l'action entièrement dans un appartement bourgeois.
Il est important que le décor suggère le côté « *trou dans le mur* » par lequel le spectateur aura l'impression d'assister à ces scènes de la vie de famille.
La réussite de Michel Small est parfaite. M. F.



MAQUETTE DU DECOR DE MICHEL SMALL

acte 1

Le studio d'un appartement assez cossu. Intérieur bourgeois dans le XVIe arrondissement.
Plusieurs portes. Au fond et à gauche.

Dans le studio. Une toute jeune fille (16 *ans environ*) *blonde, queue de cheval, en pyjama, une longue brosse à la main, est en train de frapper à coups redoublés contre la porte de la salle de bains. Elle fait un tintamarre épouvantable...*

DANIÈLE, *hurlant à la porte*. Qui est dans la salle de bains ? C'est toi, papa ? (*Bruit d'eau.*) C'est quand même fantastique qu'on arrive pas à faire sa toilette, dans cette turne. (*Elle frappe de nouveau.*) Mais qui est-là ? Qu'est-ce que vous foutez là-dedans ?... (*Elle essaie de voir par le trou de la serrure.*) Ça, c'est un peu fort...

(*Une autre porte s'ouvre. Une femme de* 45 *à* 50 *ans passe la tête, un peu ahurie...*)

LA MÈRE. Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? Il me semble que j'ai entendu frapper... Eh bien, Danièle, je te parle !...

DANIÈLE, *s'adressant toujours à la personne qui se trouve dans la salle de bains*. Mais enfin, tu pourrais répondre, quand même. (*Elle se tourne vers sa mère.*) Tu ne vois pas que c'est moi qui frappe. Il y a une heure que j'attends pour avoir la salle de bains. C'est papa qui est à l'intérieur...

LA MÈRE, *montrant la porte*. Fais plus doucement, ma chérie. Tu vas réveiller ton frère ! Tu sais qu'il rentre tard.

DANIÈLE. Ça lui fera les pieds.

(*La mère sort. Danièle continue à frapper.*)

Alors, c'est pour aujourd'hui ou c'est pour demain ? (*Elle monte l'escalier.*) Quelle bande de salauds alors !

(*Pinky entre. A ce moment Arlène entre, poussant une table roulante. Pinky se jette sur le divan. Arlène place la table et ressort.*)

PINKY, *revenant vers la chambre*. Je ne peux pas passer. Il y a la bonne.

FRANÇOIS, *off, endormi*. T'en fais pas, elle est sourde.

(*Pinky retraverse, se trompe de porte. Arlène rentre avec le vin, reste surprise.*)

PINKY, *d'un air dégagé*. Je crois qu'il y a quelqu'un ! Il y a sûrement quelqu'un... c'est fermé. (*Elle vient s'asseoir sur le divan.*)

(*Arlène sort. Pinky rentre dans la chambre de François. Danièle entre et va à la salle de bains. Elle frappe et hurle.*)

DANIÈLE. Encore là. C'est incroyable ! Ah ! les salauds. (*Elle sonne.*)

ARLÈNE. Mademoiselle m'a appelée ?

DANIÈLE. Non. Mais qui est-ce qui est dans la salle de bains ? C'est papa ?

ARLÈNE. Je n'sais pas.

DANIÈLE. Oh ! vous n'savez jamais rien, vous !

ARLÈNE. C'est p't'être Monsieur Georges...

DANIÈLE. Georges, pourquoi Georges ?

ARLÈNE. Ben il est tout l'temps là...

DANIÈLE. Ça vous regarde ?

ARLÈNE. Non, mais moi, j'le trouve gentil, Monsieur Georges...

DANIÈLE. Et alors ?

ARLÈNE. A la place de Mademoiselle je sais bien ce que je ferais, et si je peux me permettre de...

DANIÈLE. Non...

ARLÈNE. Bon !

(*Elles sortent. La mère entre. Elle aperçoit Pinky et s'avance toute roucoulante, la main tendue.*)

LA MÈRE. Une amie de Danièle, je suppose ?

(*Pinky interloquée, balbutie quelque chose.*)

LA MÈRE, *continuant*. Ne vous excusez pas, Mademoiselle. Je suis habituée à voir ici les amis de mes enfants à toute heure du jour et de la nuit. (*Elle la regarde en joignant les mains.*) Mon Dieu, que vous êtes jolie, Mademoiselle. Quel teint ! et rien sur la peau ! Ah ! que vous avez de la chance d'être jeune ! Ne mettez jamais rien, les crèmes et les fonds de teint élargissent les pores, je le dis sans cesse à mes filles, vous savez, à Dominique surtout, mais ici personne ne m'écoute...

(*Pinky la regarde effarée: la mère fait demi-tour et va frapper à la porte de la salle de bains. Elle appelle.*)

Danièle..., ton amie t'attend, ma chérie, tu n'es pas raisonnable. (*Elle revient vers la fille.*) Ces enfants sont insupportables. Tous les matins c'est la même comédie... C'est à qui prendra la salle de bains ! Mon Dieu qu'est-ce que je vous disais ? Ah oui. Oui, les crèmes de beauté abîment la peau. Tenez, regardez Dominique. vous savez qu'elle fait du cinéma, Eh bien on l'oblige à s'enduire le visage avec... avec des horreurs... Vous connaissez Dominique, bien sûr ?...

(*La bonne va et vient pendant toute la scène sans cesser d'observer la fille qu'elle a vue la première fois sortant de la chambre de... Monsieur. La fille a fait signe... que non.*)

Oh ! vous ne connaissez pas Dominique... Quel dommage ! Arlène, Mademoiselle Dominique est réveillée ?

ARLÈNE. Non, Madame, je l'ai pas vue ce matin.

LA MÈRE. J'aurais pourtant bien aimé que vous la rencontriez, Mademoiselle... Oh ! mon Dieu, j'ai oublié de vous demander comment vous vous appeliez.

PINKY. Pinky.

LA MÈRE. Pinky. Oh ! que c'est amusant, les jeunes ont maintenant des noms charmants... Oui, j'aurais aimé, « Pinky », que vous voyiez Dominou, vous m'auriez donné votre avis...

(*Un silence. Elle change de ton.*)

Croyez-vous, Mademoiselle, qu'une vraie jeune fille, vous comprenez ce que je veux dire ? puisse faire

une carrière dans le cinéma en se conduisant honnêtement ? J'ai entendu dire que ce milieu était un peu... Oh ! comment dire, enfin, il paraît que les jeunes actrices subissent parfois des pressions gênantes, vous voyez ce que je veux dire ?

PINKY, *embarrassée.* Oui... je crois, Madame.

LA MÈRE. Vous comprenez, cette idée me tourmente. Dominou est une si gentille petite... Je ne voudrais pas qu'il lui arrive quelque chose... (*Elle montre la chambre de François.*) Vous connaissez François ?

(*Pinky fait signe que oui sans cesser pendant toute la scène de jeter des coups d'œil inquiets vers la salle de bains d'où elle craint évidemment de voir sortir cette Danièle qu'elle ne connaît pas.*)

Oh ! vous connaissez François, mon petit François. C'est mon préféré, vous savez, les autres m'accusent souvent de favoritisme. J'ai un grave problème avec lui aussi. Voyez-vous, je crains que l'atmosphère de ces caves où il va jouer le soir ne soit pas bonne pour ses poumons... Mais que faire ? Il aime tellement la musique... (*Allant à la porte de la salle de bains.*) Oh ! mais vraiment elle exagère... Danièle, voyons, dépêche-toi... Ton amie t'attend. C'est très mal élevé, ce que tu fais.

(*La bonne qui était sortie, entre.*)

ARLÈNE. Madame.

LA MÈRE. Oui Arlène.

ARLÈNE. Il n'y a plus de draps pour changer Mademoiselle Danièle.

LA MÈRE. Comment cela ?

ARLÈNE. Non Madame.

LA MÈRE. Mais enfin, c'est effrayant. Je trouve que nous en faisons une extraordinaire consommation. Où passent-ils, grand dieux ? (*La bonne ne répond pas.*) Il doit y en avoir trois ou quatre paires dans la grande malle d'osier.

ARLÈNE. Au grenier ?

LA MÈRE. Oui, là-haut. Je vais y aller. Voulez-vous être assez aimable pour m'excuser un moment, Mademoiselle... Ce sont les obligations d'une maîtresse de maison... Vous verrez... plus tard... cela vous arrivera. Je reviens tout de suite. (*Elle sort.*)

(*Pinky reste une seconde figée, regarde la porte de la salle de bains s'ouvrir et se refermer.*)

PINKY. François, François.

(*Sortie d'un petit homme effacé d'une soixantaine d'années par la porte de la salle de bains. Il regarde autour de lui, traverse le living-room et sort.*)

DANIÈLE. Qui a donné des spaghettis à Sophie ?

ARLÈNE. C'est moi, Mademoiselle...

DANIÈLE. Mais vous êtes folle alors, vous voulez la faire mourir...

ARLÈNE. J'ai cru bien faire.

DANIÈLE. Vous avez cru bien faire... Des spaghetti à... Sophie... Mais vous ne savez pas que les tortues sont herbivores ?

ARLÈNE. Herbivores ?

DANIÈLE. Oui, ça ne mange pas de spaghetti !

ARLÈNE. Ah !

DANIÈLE, *furieuse.* Ni du bifsteack non plus.

ARLÈNE. Ah... !

DANIÈLE. C'est quand même malheureux. Elle a failli s'étouffer. Si je n'étais pas arrivée à temps... Et puis... elle était mouillée... Comment ça se fait...

ARLÈNE. C'est Madame qui m'a dit de la baigner...

DANIÈLE, *hors d'elle.* Vous l'avez baignée ?

ARLÈNE. Oui, Mademoiselle... Elle sentait mauvais... alors je l'ai un peu lessivée.

DANIÈLE. Quoi ?

ARLÈNE. Oui.

DANIÈLE. Vous avez trempé Sophie dans la lessive ?

ARLÈNE. Oui, elle avait l'air de bien aimer ça.

(*Danièle se précipite dans sa chambre. Arlène reste immobile un instant, puis regagne prudemment la cuisine. Danièle reparaît avec sa tortue. Elle l'essuie soigneusement et lui fait respirer de l'eau de Cologne.*)

DANIÈLE. Les salauds... Ma chérie, qu'est-ce qu'ils t'ont fait... Les salauds..., les salauds... (*Appelant, furieuse.*) Maman, man, où es-tu ? (*Elle ouvre toutes les portes, ne trouve personne.*)

ARLÈNE. Madame est au grenier...

DANIÈLE. Bon. Eh bien ! elle ne perd rien pour attendre... Quelle bande de sauvages !... Ma pauvre chérie.

(*Pinky qui est prête à sortir va tenter une sortie..., lorsque Dominique entre dans le studio. Elle s'installe dans un fauteuil et commence à se peindre les ongles des pieds. C'est la pin-up de la famille. Démarche alanguie, snob, elle porte un pyjama très hollywoodien.*)

PINKY. François... Il y a encore quelqu'un.

FRANÇOIS. Oh ! (*Il pénètre dans le studio et se dirige vers Dominique.*) Toi, ma vieille, on a un petit compte à régler. (*Il se plante devant elle.*) Pourrais-tu me dire où est passé le carnet où je marque mes comptes de poker ?

DOMINIQUE. Est-ce que je sais, moi ?

FRANÇOIS. Ne fais pas l'andouille.

DOMINIQUE, *se lève.* Fiche-moi la paix, je te prie, je suis occupée...

FRANÇOIS, *menaçant.* Tu veux bien répondre à ma question, dis ? Tu veux bien ?

(*Dominique le regarde dans les yeux.*)

Mon petit carnet de poker... Tu ne l'aurais pas vu par hasard ?

DOMINIQUE. Fiche-moi la paix, je te dis.

FRANÇOIS, *brusquement en colère, la prenant par le bras.* Quand je voudrai. Réponds-moi.

DOMINIQUE, *essaye de se dégager.* Tu veux me lâcher, petit voyou ! Tu ne crois pas que tu me fais peur au moins ?

FRANÇOIS, *impératif.* Je ne te fais pas peur, mais je vais te faire mal, petite garce !

(*Dominique lui flanque une gifle et un pugilat s'ensuit. Dominique essaye d'aller vers sa chambre, mais François la ceinture, l'accompagne jusqu'à la porte, et essaye d'entrer. Dominique veut l'en empêcher. Coups de poing, griffes, etc.*)

DOMINIQUE. Je te défends d'aller dans ma chambre.

FRANÇOIS. Tu vas voir si j'ai besoin d'un mandat de perquisition. (*Il la renverse et la maintient au sol à cheval sur elle.*) Le carnet. Tout de suite.

DOMINIQUE. Si tu le prends comme ça, tu n'auras rien du tout.

FRANÇOIS. Ah ! Mademoiselle veut me faire chanter, hein ?

DOMINIQUE. Lâche-moi immédiatement.

(*Pinky tente de sortir. Au moment où elle arrive dans le studio, une porte s'ouvre et la mère, les bras chargés de linge, entre.*)

FRANÇOIS. Jamais, tu entends ? Pas avant que tu me dises où... (*Il s'arrête brusquement en voyant sa mère.*)

LA MÈRE, *à Pinky.* Vous partez déjà ?

DOMINIQUE. François, lâche-moi.

LA MÈRE, *aperçoit la bagarre dans l'autre coin de la scène.* Oh ! mes enfants..., mais vous êtes fous... Vous n'avez pas honte !...

DOMINIQUE, *menaçante.* François, lâche-moi.

LA MÈRE. François, veux-tu lâcher ta sœur tout de suite ! (*François la lâche après lui avoir cogné la tête contre le plancher.*)

FRANÇOIS. T'en fais pas, tu ne perds rien pour attendre.

LA MÈRE. François ! mon amour !!

DOMINIQUE, *se relevant.* Celle-là, mon vieux, je peux te dire que tu ne l'emporteras pas au paradis...

FRANÇOIS. D'accord... On se retrouvera.

LA MÈRE, *à Pinky.* Mademoiselle, je suis confuse.

DOMINIQUE. Ça, je te jure que tu me le paieras.

FRANÇOIS. C'est toi, oui, qui vas déguster.

DOMINIQUE, *montant dans sa chambre.* Ne t'en fais pas, mon vieux, je t'aurai. (*Elle claque la porte.*)

FRANÇOIS. C'est ça tu m'auras. En attendant va t'épiler le nombril, va.

LA MÈRE. Mon chéri, tu vas envenimer les choses.

FRANÇOIS, *entre ses dents.* Elle m'énerve... A un point...

(*Il rentre dans sa chambre et se regarde dans une glace.*)

La vache, elle m'a griffé.

LA MÈRE, *à Pinky.* Mademoiselle, je suis navrée vraiment... Ils sont... impossibles...

PINKY. Au revoir, Madame.

LA MÈRE. Vous n'attendez pas Dany ?

PINKY. Non, Madame, je n'ai pas le temps, il faut que je m'en aille... Ma mère va être inquiète...

LA MÈRE. Oh ! je suis désolée... Mon Dieu, que ces enfants sont turbulents ! Je me demande si je ne devrais pas leur faire faire un peu de sport...

PINKY. Au revoir, Madame.

LA MÈRE. Au revoir, Mademoiselle.

(*Pinky sort. François claque la porte de sa chambre puis disparaît à droite. Au même moment la bonne entre par une porte du fond. On sonne. Arlène n'a pas entendu. La mère va ouvrir elle-même. Entre Georges, un grand dadais maigre à lunettes, gauche et timide, un peu voûté. Une trentaine d'années, il est vêtu avec soin.*)

LA MÈRE. Oh ! Georges ! quelle surprise !

GEORGES. Bonjour, Madame.

LA MÈRE. Venez, mon petit Georges, je suis dans un état ! Les enfants viennent encore de se chipoter.

GEORGES. Danièle ?

LA MÈRE, *tout sourire.* Non, Georges, pas Danièle, pas votre petite Danièle...

(*Georges a l'air gêné.*)

Oh ! mais Georges, vous rougissez. Oh ! c'est vraiment exquis ! J'adore les hommes qui sont encore capables de rougir... (*Soupir.*) François..., cela lui arrivait souvent... il y a longtemps... (*Résignée.*) Maintenant c'est fini... Voyons Georges, vous ne dites rien... Vous veniez voir Danièle ?

GEORGES. Oui, heu... je pensais qu'elle serait là.

LA MÈRE. Je crois... Oui... (*Se dirigeant vers la salle de bains, elle ouvre la porte.*) Eh bien non. Elle a dû partir pendant que... Oh ! quelle malchance... Georges, vous l'avez manquée... Elle a passé toute la matinée dans la salle de bains... Elle est terrible, vous savez. Les autres étaient furieux. Si vous aviez vu ça... ils se sont battus...

GEORGES. Oh ! cela ne fait rien, je reviendrai... Elle ne s'envolera pas.

LA MÈRE, *désolée.* Oh ! mon pauvre Georges, vous n'avez pas de chance... C'est plutôt Dany qui a de la chance... Je me demande comment un garçon posé comme vous, peut s'intéresser à une pareille écervelée... (*Protestation muette de Georges.*) Si si... je vous assure Georges. Je n'ai pas l'habitude de faire des compliments, mais je trouve que vous êtes absolument charmant. Tenez, vous êtes... le... le... « prétendant type »... Comment vont vos affaires ? Vous êtes content ?...

GEORGES. Oh ! cela marche à peu près... Je ne me plains pas...

LA MÈRE. Avec tous ces accidents, tout le monde doit s'assurer maintenant.

GEORGES. Non, ne croyez pas cela, Madame. La plupart des gens sont très mal assurés.

LA MÈRE. Mais alors...

GEORGES. Alors il y a des contestations, après les sinistres...

LA MÈRE. Oui. Cela vous est égal vous... pourvu qu'ils s'assurent à votre compagnie !...

GEORGES. Oh ! mais non, pas du tout. Nous n'avons absolument pas intérêt à ce qu'il y ait des mécontents, vous savez. Il faut voir les choses plus largement aujourd'hui... Voyez-vous, Madame, les clients sont souvent difficiles à comprendre. Ils n'écoutent pas toujours nos conseils. Je vais vous donner un exemple.

LA MÈRE. Oh ! mon Dieu, Georges, je vois qu'il est tard et mon mari a fait une scène ce matin. Il tient absolument à ce que l'on se mette à table à l'heure. Les affaires..., vous devez comprendre cela... vous. (*Elle appelle.*) Arlène !

ARLÈNE. Oui, Madame.

LA MÈRE. Vous vous souvenez de ce qu'a dit Monsieur ce matin ?

ARLÈNE. Oui, Madame, c'est prêt.

LA MÈRE. Ah bon ! C'est très bien, Arlène. (*A Georges.*) C'est une perle...

GEORGES. Bon. Eh bien ! je vais m'en aller...

LA MÈRE. Je suis désolée, Georges, je dirai à Dany que vous êtes venu, soyez sans crainte... Au revoir mon petit...

GEORGES. Mes hommages, Madame. Excusez-moi de vous avoir dérangée.

LA MÈRE. Mais non, Georges, vous êtes toujours le bienvenu ici. Vous le savez bien, voyons.

(*Georges sort. La mère rétablit une table renversée dans la bagarre et sort. François venant de sa chambre. traverse la pièce en costume et une chemise sur le bras et s'enferme dans la salle de bains. Le père entre à droite. Porte principale. Il peut avoir 45 ans... Très homme d'affaires. Il enlève son imperméable et appelle la bonne.*)

LE PÈRE. Arlène ! C'est vous qui jouez de la guitare ?

ARLÈNE. Oui, Monsieur.

LE PÈRE. Bon. Eh bien, servez tout de suite, je vous prie.

ARLÈNE. Mais Monsieur... Madame.

LE PÈRE. Madame n'est pas là ?

ARLÈNE. Si Monsieur.

LE PÈRE. Bon, eh bien servez immédiatement.

ARLÈNE. Bien Monsieur.

(*Danièle sort de sa chambre en pantalon blue-jean.*)

LE PÈRE. Ah ! en voilà toujours un.

DANIÈLE. Bonjour, Dad !

LE PÈRE. François n'est pas là ?

(*Danièle se dirige vers la chambre de François. Elle regarde à l'intérieur.*)

Danièle. Je n'en sais rien.

Le père. J'ai averti ce matin. Tous ceux qui ne seront pas là, dans cinq minutes, se passeront de déjeuner. Où est ta mère ?

Danièle. J'sais pas.

Le père. Tu ne déjeunes pas ?

Danièle. Non, j'ai pas faim.

Le père. Appelle ta grand-mère je te prie.

(Danièle disparaît à droite. Arlène reparaît, un plat à la main et en même temps la mère entre.)

Dany ! Grand-mère ! A table !! *(A la mère.)* Ma chère amie, j'aimerais...

La mère. Ah ! André, ne commencez pas. Vous savez que je n'aime pas quand vous m'appelez « ma chère amie »... Quand vous commencez comme cela, c'est toujours pour me dire des choses désagréables...

Le père. Soit. Bon. Vous avez vu ça ?

La mère. Qu'est-ce que c'est ?

Le père, *énervé.* Comment qu'est-ce que c'est ? Vous le voyez bien. C'est la note du laitier. *(Il la lui tend. Un temps.)* Il n'y a rien qui vous étonne là-dedans ?

La mère. Oh si !

Le père. Ah ?

La mère. La présentation.

Le père. Quoi ?

La mère. Il pourrait taper ses notes à la machine.

Le père. C'est tout ce que vous trouvez à dire. Deux cent quatre-vingts litres de lait pour le mois, pour sept personnes ! Six exactement, puisque Dominique n'en boit pas. *(Il lève les bras au ciel.)*

La mère. Oui, en effet, cela fait beaucoup. Il y a peut-être une erreur ?

Le père, *hors de lui.* Non, il n'y a pas d'erreur. Il y a seulement dans cette maison un incroyable gaspillage. Vous entendez ce que je vous dis : un incroyable gaspillage. *(Il appelle la bonne.)* Arlène...

Arlène, *qui a assisté, muette, à la scène, s'avance.* Oui, Monsieur.

Le père. Voulez-vous me dire, je vous prie, comment on peut consommer deux cent quatre-vingts litres de lait, à six, en un mois ?...

Arlène. En prenant des bains !

Le père. Qu'est-ce que vous dites ?

Arlène. Y en a peut-être bien qui se servent du lait pour faire leurs allusions.

La mère. Leurs ablutions, Arlène. *(A la grand-mère qui entre.)* Tu as bien dormi, maman ?

Arlène. Oh ! le veau !...

Le père. ... Et ça ! Soixante-quatorze bouchées au chocolat chez le boulanger ! Insensé !

(François, hors de lui, sort brusquement de la salle de bains, un rasoir électrique à la main.)

François. Qui s'est encore servi de mon rasoir ?

Le père. Toi, je te conseille de te mettre à table immédiatement.

François. C'est quand même fantastique qu'on ne puisse rien avoir à soi ici, sans que tout le monde s'en serve. *(Il va vers la chambre de Dominique.)*

Le père. François, je t'avertis que si tu n'es pas à table dans trente secondes, tu pourras aller au restaurant.

(François ouvre la porte et parle à Dominique, que nous ne voyons pas.)

François. C'est encore toi qui t'es rasé les jambes avec, je parie... *(Il continue à s'adresser uniquement à Dominique.)* Je vous préviens, le premier que je trouve en train de se servir de ce rasoir, je lui rentre dedans.

(La bonne s'éclipse.)

La mère. Mon chéri, viens t'asseoir.

François. Oui. En attendant, c'est moi qui paierai un affûtage... Tout ça parce que ces dames ont du poil aux jambes. *(Il va reposer son rasoir dans la salle de bains et veut s'asseoir à table.)*

Le père, *rugissant.* Dominique !

(Dominique apparaît toujours en pyjama sur la porte avec lenteur et nonchalance.)

Le père, *ironique.* Nous ferez-vous l'honneur de partager cette maigre pitance, chère amie ?

François. Tu parles : la vamp est au régime... Carottes râpées, lait de tigre, et compagnie...

La mère. François, je te défends d'exciter ta sœur.

François, *ironique.* C'est juste, le fauve est dangereux... Il est à jeun...

Dominique, *très calme.* Tu as fini, oui ? Arlène !

Le père, *à Dominique.* Tu ne déjeunes pas ?

La mère. Allons, Dominou, mange quelque chose...

Dominique. Je m'appelle Dominique.

La mère, *à la grand-mère.* Sers-toi, maman...

Dominique, *à la bonne qui apparaît.* Mes carottes !

Arlène. Elles sont cuites.

Dominique. Cuites !... Mais vous êtes folle... et les vitamines... ?

Arlène. Ah çà, j'y ai pas touché.

Le père, *ironique.* Prends des pommes de terre !

Dominique. Des pommes de terre !

François. Voyons, papa, tu ne penses pas qu'une starlett se nourrit de patates...

Dominique, *hausse les épaules, se lève et va vers la cuisine.* Imbécile !

La mère, *cherchant à créer une diversion.* Dany ne rentre pas déjeuner ?

Le père. Elle est dans sa chambre. Mademoiselle n'a pas faim !

François, *très surpris.* Elle est là ?

(Le père montre la chambre du menton. François se lève immédiatement et va vers la chambre.)

Le père. François, tu vas te passer de déjeuner si ça continue.

La mère. Mais qu'est-ce qu'il y a encore ?

(Dominique revient avec un pot de yogourt.)

La mère, *à Dominique.* Dominique, pourquoi Dany ne vient-elle pas déjeuner ?

Dominique. Est-ce que je sais, moi ? Je ne suis pas chargée de la surveiller.

Le père. Je vous en prie, Alice, asseyez-vous. J'aimerais pouvoir faire de temps en temps un repas tranquille.

La mère. Mais André, si cette petite est malade...

Le père. Malade ! Etes-vous vraiment certaine qu'elle n'est pas mourante. Demandez-lui donc plutôt combien elle a mangé de bouchées au chocolat ce matin...

La grand-mère. André...

Le père. Soixante-quatorze !

La mère. André, maman vous parle.

Le père. Qu'y a-t-il, grand-mère ?

(La grand-mère hésite.)

La mère. Eh bien, maman ?

La grand-mère. Vous savez, André, c'est moi qui prend les bouchées.

LE PÈRE. Ah !

LA GRAND-MÈRE. C'est pour mon goûter...

LA MÈRE. Mais voyons, maman, il fallait le dire, les enfants ont été accusés...

LE PÈRE. Oh ! je vous en prie. Pour une fois que ce n'est pas eux, cela comptera pour leurs méfaits impunis...

DOMINIQUE. Nos méfaits !... On dirait vraiment que nous sommes des gangsters.

ARLÈNE, *entrant.* Je porte le veau ?

LA MÈRE. Arlène ! Combien de fois faudra-t-il vous dire que vous devez attendre que je vous appelle... De toutes manières vous ne devez pas dire : « je porte le veau », mais « Madame désirera-t-elle que je serve ? »

(*Sourire narquois du père.*)

Faites un peu attention, Arlène...

ARLÈNE. Oui, Madame, je le porte ?

LE PÈRE. Oui, c'est ça, portez-le. ... Il y a longtemps qu'on a pas vu Georges ici.

LA MÈRE. Mais voyons André, il était là ce matin.

DOMINIQUE. Toujours fou d'amour ?

LA MÈRE. Dominique ! Que tu es méchante !

DOMINIQUE. Pas du tout. Je me renseigne, c'est tout. On ne sais jamais comment cela peut finir.

(*Arlène porte le veau.*)

LA MÈRE. Que veux-tu dire ?

DOMINIQUE. Je dis ça en l'air. Il faut bien parler de quelque chose. On passe son temps à s'engueuler ici.

LE PÈRE. C'est curieux, ce rôti sent quelque chose de bizarre. On dirait de l'acétone.

LA MÈRE. André, vous voyez bien que c'est le vernis de Minou.

DOMINIQUE, *en colère.* Do-mi-ni-que.

LE PÈRE, *outré, à Dominique.* C'est un comble. Cela ne vous ferait rien, chère amie, d'aller continuer votre toilette un peu plus loin... ?

DOMINIQUE. Tu n'aimes pas l'odeur du vernis ?

LE PÈRE, *très sec.* Pas avec le veau, non !

(*Dominique se lève tranquillement et va continuer dans un fauteuil à l'autre bout de la pièce. A ce moment entrent Danièle et François. On remarque juste au moment où ils franchissent la porte que François tient Danièle par l'épaule et qu'il l'embrasse gentiment sur la joue. Il la lâche au moment même où ils entrent. La mère se retourne et les voit. Elle essaie de prévenir un éclat du père.*)

LA MÈRE. Ah ! les voilà. Mettez-vous tout de suite à table... Dany, mon petit chou, qu'est-ce que tu as ? Tu as pleuré, toi ?

LE PÈRE, *ironique.* Des peines de cœur ?

LA MÈRE. André, ne plaisante pas. Dany ne pleure jamais. Qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ?

DANIÈLE. Maman, je tiens à t'avertir qu'à partir d'aujourd'hui, si quelqu'un, qui que ce soit, touche, tu entends, touche, à Sophie, je démolis tes plantes grasses...

LA MÈRE. Dany !

DANIÈLE. Parfaitement... c'est insensé. Ce matin, vous savez ce qu'on a fait ? On a passé Sophie à l'eau de javel.

LE PÈRE, *très intéressé.* Qu'est-ce qu'elle a dit ?

DANIÈLE, *furieuse.* Elle a dit qu'elle a failli crever... Vous avez du pot qu'elle soit solide... Sans ça... je peux vous dire que ça aurait drôlement bardé... Non... c'est incroyable ! Et peut-on savoir aussi pourquoi il devient impossible d'entrer dans la salle de bains, le matin, maintenant ?

LA MÈRE. Mais ma chérie, tu y es restée toute la matinée...

DANIÈLE. Qu'est-ce que tu dis... ?

LA MÈRE. Parfaitement. Au moins jusqu'à midi.

DANIÈLE. Ah çà alors ! C'est un peu fort, je n'ai pas pu y entrer une seconde. Tu entends ? Je n'y ai pas mis les pieds !

LA MÈRE. Allons ma chérie, ne mens pas. Tu sais que j'ai horreur de cela. Ton amie Pinky t'a attendue pendant une heure..., et Georges...

DANIÈLE. Mon amie Pinky ? Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

LA MÈRE. Dany, ne fais pas l'idiote.

(*Coups de pied de François à Danièle sous la table.*)

DANIÈLE. Mais de qui se moque-t-on ici ?

LE PÈRE, *très sec.* Modère tes expressions, je te prie. Sers-toi et fiche-nous la paix.

DANIÈLE. En tout cas, je vous jure que si j'arrive à entrer dans la salle de bains demain, vous n'êtes pas prêts de faire votre toilette...

LE PÈRE. C'est ce que nous verrons. Qui est-ce qui fait la loi, ici ? Hein ? Je voudrais bien le savoir. Si quelqu'un s'avise de s'enfermer dans la salle de bains, je défonce la porte, compris ? D'ailleurs je vais faire enlever la targette.

LA MÈRE. Mais André, c'est impossible...

LE PÈRE. Si vous croyez que ça va continuer comme ça, vous vous trompez. Non vraiment j'aurai tout entendu. Ces trois crétins qui n'ont rien à fiche de la journée voudraient m'interdire la salle de bains.

LA MÈRE. Mais André, personne ne veut vous interdire la salle de bains.

LE PÈRE. Il ne manquerait plus que cela. Autre chose, j'avais dit que ceux qui ne seraient pas là à moins le quart ne déjeuneraient pas. Vous avez un peu trop tendance à prendre cette maison pour un restaurant. Il va falloir que ça change.

FRANÇOIS. Mais papa !

LE PÈRE. Il n'y a pas de papa qui tienne. A partir de demain, j'interdirai cette maison à quiconque arrivera en retard. Nous sommes bien d'accord ? (*Un temps.*) Vous n'aurez qu'à aller déjeuner chez vos « copains » et vos « copines » puisqu'il n'y a qu'eux qui comptent... Grand-mère, le sel !

(*Un silence.*)

DOMINIQUE, *dignement.* Je te ferai remarquer qu'aucun de mes amis...

LE PÈRE. Oh ! toi ça va. Va faire la belle jambe à la piscine et fiche-nous la paix. On n'a jamais vu une bande de cinglés pareils... Celui-là passe son temps dans les égouts à jouer de la trompette ou je ne sais quoi, au lieu de suivre ses cours, l'autre (*Il montre Dominique.*) qui ne pense qu'à se bichonner...

(*Dominique se lève dignement et quitte la pièce.*)

Quant à celle-là, c'est le météore. On ne la voit passer ici que pour se précipiter dans sa chambre avec des douzaines de copains. Les « copains » — une bande de petits voyous...

DANIÈLE, *prenant feu violemment.* Tu n'as rien à dire de mes copains, tu ne les connais même pas.

LE PÈRE. Tais-toi. Mange ton veau !

DANIÈLE. Alors n'attaque pas mes copains.

LA MÈRE. Allons, allons mes enfants, taisez-vous, cela va se gâter. Votre père est très fatigué en ce moment.

LE PÈRE. C'est ça ! Soutenez-les ! Ah ! ma pauvre

amie, vous n'avez jamais eu la moindre idée de ce que c'était d'élever des enfants.

LA MÈRE, *geignant*. André, vous me faites beaucoup de peine. Vous êtes injuste.

LE PÈRE. Ah ! ne commencez pas vos jérémiades... Regardez plutôt autour de vous... A quoi ressemble cette maison ? Hein ? A quoi ? je vous le demande.

DANIÈLE. En tout cas pour mes copains...

FRANÇOIS. Tais-toi Danièle !

(*Et Danièle se tait immédiatement. Un silence.*)

LE PÈRE. Je vous signale que la barrique de vin est arrivée... Ah ! elle est en bas. Naturellement, c'est moi qui ai dû la rentrer. (*Un temps, à François :*) Tu vas me faire le plaisir de la descendre à la cave avec Arlène... Que tu sois bon à quelque chose au moins une fois dans ta vie !...

FRANÇOIS. Mais le palan est faussé...

LE PÈRE. Eh bien ! tu te débrouilleras sans le palan. Tu n'as qu'à prendre deux cordes et retenir la barrique dans l'escalier...

FRANÇOIS. « Tu n'as qu'à »... c'est facile à dire, mais si une corde casse, moi je me retrouve en bas sous la barrique

LE PÈRE. Je ne te dis pas de te mettre plus bas que le fût. Tu le retiens d'en haut avec Arlène...

FRANÇOIS. Mais c'est très lourd.

ARLÈNE. Vous en faites pas, M'sieur François. Je suis musclée.

LA MÈRE. Vous ne croyez pas, André, que c'est dangereux ?

LE PÈRE. Dangereux. Il y a dix ans que je le fais et je ne suis pas mort.

FRANÇOIS. Avec le palan !

LE PÈRE. Non, idiot, sans le palan ! avec deux cordes et tout seul.

FRANÇOIS. Mais tu te rends compte, elle pèse au moins 300 kilos !

LE PÈRE. Et alors ? Tu la fais descendre marche par marche... Mais enfin tu es complètement arriéré, mon pauvre fils... Vous vous y mettez tous, si vous voulez, mais je n'engagerai personne pour faire ce travail... Si vous n'êtes pas fichus de faire cela, vous vous passerez de vin pendant toute l'année...

FRANÇOIS. Bon, bon, on te la descendra, ta barrique !

LA MÈRE. Mon chéri, tu mettras un pull-over, cette cave est glaciale.

FRANÇOIS. J'ai l'impression qu'on n'aura pas froid...

LA MÈRE. Tu mettras un pull-over quand même.

FRANÇOIS, *excédé*. Ouais ! et je ferai attention aux autos en traversant la rue...

ARLÈNE. Est-ce que Madame et Monsieur partent à la villa demain ?

LE PÈRE. Oh oui ! et le plus tôt possible.

ARLÈNE. Madame me donne mon samedi soir ?

LA MÈRE. Vous ne venez pas avec nous ?

ARLÈNE, *gênée*. Y a un récital de guitare.

LE PÈRE. Faites comme vous voudrez. Mais que ceux qui viennent soient en bas à six heures précises... avec leur valise. Je vous avertis que je n'arrêterai pas le moteur.

LA MÈRE. Tu viendras avec nous, François ?

FRANÇOIS. Non, j'ai du boulot.

LA MÈRE. Mais tu pourrais aussi bien travailler là-bas, mon chéri. Cela te ferait du bien de prendre l'air.

LE PÈRE, *sarcastique*. Vous ne songez tout de même pas à priver votre fils de sa séance principale d'existentialisme.

FRANÇOIS. Ce que tu peux être démodé, mon pauvre père !

LA MÈRE. Tu peux bien venir avec nous, mon chéri... (*A Danièle.*) Et toi ? tu viendras ?

(*Danièle secoue la tête négativement.*)

LA MÈRE, *navrée*. C'est la première fois qu'il n'y aura aucun de vous... Eh bien, tant pis pour vous... après tout... (*A son mari.*) Nous irons là-bas tous les deux, n'est-ce pas, André ? En amoureux...

(*Air désabusé et amer du mari.*)

LA MÈRE, *à François*. Et toi, j'espère que tu seras gentil avec ta grand-mère... si elle a besoin de quelque chose...

LA GRAND-MÈRE. Oh ! mais ne vous inquiétez pas pour moi, je ne serai pas là.

LA MÈRE. Et où seras-tu, grands dieux ?

LA GRAND-MÈRE. Je suis invitée à un pique-nique.

LA MÈRE. Un pique-nique !

FRANÇOIS. Et alors ! elle n'a pas le droit de rigoler un peu... ?

LA MÈRE. François... Je te prie d'être correct avec ta grand-mère et de ne pas dire « elle »...

FRANÇOIS, *la bouche pleine*. Mais je suis correct.

LA MÈRE. ... et je te défends de parler la bouche pleine...

(*Dominique entre, furieuse. Elle tient à la main une boîte de souliers vide.*)

DOMINIQUE. Qui a pris mes souliers noirs ? (*Elle se place en face de Danièle.*) C'est toi qui les as pris, hein ?

(*Danièle hausse les épaules.*)

Je t'interdis de toucher à mes affaires, tu entends ? Je t'interdis.

LA MÈRE. Allons, Minou, calme-toi, Danièle va te les rendre.

DOMINIQUE, *à Danièle*. Alors ?

DANIÈLE, *prenant feu violemment*. Non mais ? t'es pas cinglée, non ! Tu sais combien je chausse ? Qu'est-ce que tu veux qui j'en fiche de tes paquebots de 45 ?

DOMINIQUE. Alors ils sont partis tout seuls. C'est peut-être bonne maman qui les as pris pour aller au bal !

LA MÈRE. Allons, Dany, rends-lui ses chaussures...

(*Un silence.*)

FRANÇOIS. C'est moi qui les ai pris, je les ai prêtés a une copine !

DOMINIQUE, *suffoquant d'indignation*. Comment ?

(*Le père s'amuse beaucoup. Danièle aussi. Seule la mère prend la chose au tragique.*)

LA MÈRE. François, tu n'as pas fait ça ? Les chaussures ne se prêtent pas.

FRANÇOIS. Ben quoi. Elle était invitée à une soirée. Tu ne vas pas en faire un drame.

DOMINIQUE. Une soirée !

FRANÇOIS. Oui, une soirée.

DOMINIQUE. Une surboum, tu veux dire... avec des talons pareils qui vont être complètement bousillés... Mais c'est démentiel...

LE PÈRE. Arlène !

(*François se lève et va vers sa chambre chercher les souliers. Pendant le monologue de Dominique et la discussion avec Danièle, il les cherchera, en trouvant tout de suite un sous le lit et cherchant l'autre partout.*)

DOMINIQUE, *indignée mais très théâtrale.* Non mais réellement... On croit rêver... dans cette maison... Prêter mes plus jolis souliers italiens à une piquée que je ne connais même pas !

DANIÈLE. Oh ! ça va ! Tu ne vas pas nous casser les pieds toute la semaine avec tes chaussures.

DOMINIQUE, *à Danièle.* Tu as un certain culot, il faut voir la tête qu'il fait, lui, quand on touche à ses disques.

(*La bonne apparaît.*)

LE PÈRE. Mon infusion. Vous en voulez, grand-mère ?

LA GRAND-MÈRE. Non. Merci.

DOMINIQUE, *se tournant vers la chambre de François.* Alors ! ces souliers ?

LA MÈRE. Calme-toi, ma chérie. François va te les porter.

DOMINIQUE. Oh ! ils sont foutus ! quels sauvages !

(*Brusquement Danièle se lève en renversant sa chaise et elle hurle en se bouchant les oreilles. Puis elle se précipite dans sa chambre dont elle claque la porte violemment.*)

DANIÈLE. Oh ! la ferme !

(*Silence général.*)

LE PÈRE. Alice, asseyez-vous !

ARLÈNE. Y avait plus de menthe, Monsieur, alors j'ai pris du tilleul.

LE PÈRE. Du tilleul ! Donnez-moi ça !

(*La mère se lève pour aller retrouver Danièle.*)

FRANÇOIS. Tiens, les voilà, tes pompes !

DOMINIQUE. Je ne veux pas qu'on prenne mes affaires, c'est quand même formidable...

(*Dominique les examine, puis rentre dans sa chambre, elle claque la porte.*)

LA MÈRE. François, pourquoi as-tu pu faire une chose pareille ?

FRANÇOIS. Et mon rasoir électrique, hein ? Elle se gêne, elle, pour s'en servir...

LA MÈRE. Mais mon petit... elle ne le prête pas, c'est seulement...

FRANÇOIS. Je m'en fiche, je n'ai pas à entrer dans ces considérations. Elle n'a pas à y toucher, un point c'est tout. Si elle le détraque, ce n'est pas toi qui m'en paieras un autre...

LE PÈRE. En tout cas, ne compte pas sur moi.

LA GRAND-MÈRE. Pour tes étrennes, je t'en achèterai un neuf...

LE PÈRE .Vous êtes trop bonne, grand-mère ! Ce rasoir subira le même sort que les autres...

(*Un silence. On bouffe.*)

FRANÇOIS. Passe-moi une cigarette, papa ?

LA MÈRE. Tu fumes trop, mon chéri... Tu sais ce qui est arrivé à Madame Cresti.

FRANÇOIS. Quoi ?

LA MÈRE. Elle est morte, mon chéri.

FRANÇOIS, *à son père.* La bagnole couche dehors en ce moment ?

LE PÈRE. Oui, pourquoi ?

FRANÇOIS. J'ai un copain qui a acheté un local...

LE PÈRE. Oui ?

FRANÇOIS. On pourrait la mettre chez lui... Tu ne t'en sers presque jamais le soir...

LE PÈRE. Et le soir j'irai galoper au diable...

FRANÇOIS. Non, je la rentrerais, moi.

LE PÈRE, *ironique.* Pas possible... tu ferais cela !... Comme c'est gentil !...

FRANÇOIS. Pourquoi pas ?

LE PÈRE. Pourquoi pas ? parce que tu irais soi-disant rentrer la voiture et qu'à deux heures du matin elle se trouverait encore du côté de la Huchette... Me prends-tu pour un idiot ?

(*Un silence.*)

FRANÇOIS. Tu t'en sers mercredi soir ?

LE PÈRE. Comment veux-tu que je sache ce que je fais mercredi ?...

FRANÇOIS. Cela m'arrangerait que tu me la passes.

LE PÈRE. Les accus sont à plat...

FRANÇOIS. Oui c'est ça ! Chaque fois que je demande cette bagnole... « manque de pot », les accus sont à plat...

LE PÈRE. Si un sombre crétin ne s'arrangeait pas quand il sort, pour laisser le contact...

FRANÇOIS. Cela m'est arrivé une fois. Tu penses. Une fois. Tu ne vas tout de même pas me raconter que depuis les accus n'ont pas été rechargés non ?

LE PÈRE. Je n'ai rien à raconter. Cela suffit. Chaque fois que tu prends la voiture... comme par enchantement, je reçois des douzaines de P.-V.... dans la semaine qui suit... Curieux, hein ?

FRANÇOIS. Des douzaines de P.-V. !

LE PÈRE. L'essuie-glace ne marche plus, le cendrier est bourré de mégots pleins de rouge à lèvres, les tapis sont dégoûtants. Cette voiture n'est pas un...

LA MÈRE, *offusquée.* André !

LE PÈRE. L'autre jour, j'ai trouvé une bouteille de whisky sous la banquette... Tu finiras par te flanquer dans un platane... et ta mère me fera une scène...

LA MÈRE. André !

FRANÇOIS. Bon ! bon ! ça va, j'ai compris. Je ne te la demanderai plus ta bagnole. Fiche-là dans un musée et qu'on n'en parle plus.

LE PÈRE. Quand je toucherai celle que j'ai commandée, on verra.

FRANÇOIS. Tu parles, tu l'auras dans cinq ans...

LA MÈRE, *à François.* Moi, en tout cas, quand tu prends l'auto, je ne ferme pas l'œil jusqu'à ce que tu sois rentré...

(*François hausse les épaules.*)

LE PÈRE. A quatre heures du matin... Tu ferais mieux de te coucher un peu plus tôt, tiens... Tu ne vois pas la tête que tu as, mon pauvre vieux... Un déterré, je ne sais pas ce que tu fabriques... en ce moment...

LA MÈRE. Cela c'est vrai, mon chéri... Tu as une mine épouvantable.

FRANÇOIS. Oh ! je vous en prie... si on vous écoutait, dans deux minutes, je serais bon pour le sana...

LE PÈRE. C'est arrivé à des plus malins que toi... et qui ne passaient pas leurs nuits dans les boîtes à souffler dans des trompettes...

FRANÇOIS. Oui eh bien, ça, ça me regarde. Non mais, on dirait que j'ai quatorze ans ici...

LE PÈRE. Fais donc ce que tu voudras, mon pauvre ami, tu es sensé avoir l'âge de raison... mais ne me casse plus les oreilles après minuit... (*Il montre la chambre de François.*) avec ta musique de sauvage...

FRANÇOIS. Ma musique de sauvage... Ah ! tu t'y connais, tiens !

LA MÈRE. Vous savez, André, il y a du bon et du mauvais jazz.

LA GRAND-MÈRE. Moi, j'aime bien ça, c'est entraînant...

LE PÈRE. Je sais... je sais... grand-mère ! Armstrong est un génie... et Jean-Sébastien Bach, le dernier des enfants de chœur.

FRANÇOIS. Pfeu ! qui a dit une « connerie » pareille ?

LA MÈRE. François !

LE PÈRE. C'est moi !

FRANÇOIS. Bach a un tempo sensationnel.

LE PÈRE. *ironique.* Eh bien ! mais c'est très bien alors... le soir... joue-nous du clavecin.

FRANÇOIS. Du clavecin ! Pourquoi pas de la cornemuse... (*Il sort.*)

LA MÈRE. Je ne sais pas ce qu'ils ont en ce moment... Il n'y a pas moyen de les tenir...

LE PÈRE, *goguenard*. Pourquoi ? Vous avez l'impression de les avoir quelquefois tenus ?

LA MÈRE. Que voulez-vous dire, André ?

LE PÈRE. Rien, rien.

(*La grand-mère se lève silencieusement et sort.*)

LA MÈRE. Vous ne trouvez pas, vous, qu'ils sont désagréables ?

LE PÈRE. Que voulez-vous que je vous dise, ma pauvre amie... vous les avez toujours laissés faire leurs quatre volontés. Vous ne pensez tout de même pas qu'ils vont changer comme ça, seulement parce que vous éprouvez soudain le besoin d'être respectée...

LA MÈRE. André, vous êtes méchant... Est-ce que je n'ai pas toujours fait mon devoir... avec eux ?

LE PÈRE. Votre devoir !

LA MÈRE. Vous pouvez me reprocher quelque chose à ce sujet ? Vous me faites beaucoup de peine, André. Vous savez que je les adore... et...

LE PÈRE. Personne ne vous a demandé de les adorer. Il aurait mieux valu les élever...

LA MÈRE. Vous êtes injuste.

LE PÈRE. Vous avez passé le plus clair de votre temps à les dorloter, à lever les punitions... Vous ne vous souvenez pas ? Les gâteaux en cachette... quand je les avais privés de dessert...

LA MÈRE. Mais André, aujourd'hui on ne prive plus les enfants de dessert... C'est ridicule ! Les éducateurs modernes disent...

LE PÈRE, *sarcastique*. Les éducateurs modernes ! Mon pied au derrière oui ! Les éducateurs modernes ! Il est joli le résultat, vous ne trouvez pas ? Ils se fichent de vous toute la journée... Ils vivent complètement à part : et vous ne les connaissez pas plus que si vous les voyiez pour la première fois... Ah ! c'est remarquable ! remarquable ! (*Il imite sa voix*) « Voyons André... ne soyez pas si sévère... Voyons André, il faut les laisser s'épanouir... ! » (*Il reprend sa voix.*) S'épanouir ! Eh bien de quoi vous plaignez-vous ? Ils sont en plein épanouissement.

LA MÈRE. Oui bien sûr ! Mais pas dans le sens que je voudrais.

LE PÈRE, *il éclate de rire*. Employez la manière forte.

LA MÈRE. Non André. On n'élève plus les enfants comme autrefois. On s'adresse à leur intelligence, à leur sensibilité...

LE PÈRE. Ah non ! Vous n'allez pas recommencer. Je les connais... vos théories admirables ! Je vous fais grâce des détails.

LA MÈRE. Mais André...

LE PÈRE. Je suis peut-être rétrograde, dépassé, tout ce que vous voudrez, mais pour moi le plus beau raisonnement ne vaudra jamais une bonne raclée...

LA MÈRE. Mais André, je vous assure...

LE PÈRE. Rien du tout. Qui est-ce qui me cachait que François fichait le camp tous les soirs faire le pitre à Saint-Germain ? Hein ? Qui est-ce ? (*Il imite le son de sa voix.*) « Voyons André, je vous assure, il suit des conférences... » Des conférences !
(*La mère baisse la tête.*)
C'est ça... pleurnichez maintenant, c'est tout ce que vous avez trouvé de mieux à faire jusqu'ici quand vous vous sentez dépassée par les événements...

LA MÈRE. *larmoyante*. André... vous ne m'aidez pas du tout... Je voudrais tellement bien faire.

LE PÈRE. Et voilà... la grande scène du deux... maintenant...

LA MÈRE. Oui, je suis trop malheureuse...

LE PÈRE. Mais enfin, Alice, qu'est-ce qui vous prend tout d'un coup ? A quoi rime cette scène ?

LA MÈRE. Je ne fais pas de scène... Je voudrais...

LE PÈRE. Vous voudriez reprendre ces trois idiots en main... Vous n'avez pas l'impression qu'il est un peu tard... non ?

LA MÈRE. Non, non ce n'est pas cela...

LE PÈRE. Qu'est-ce que vous voulez ?

(*Silence.*)

LA MÈRE, *larmoyante*. Je voudrais qu'ils m'aiment.

LE PÈRE. Si vous croyez qu'ils ont le temps de s'occuper de leurs sentiments... ce n'est pas le moment... Ils en sont au stade des sensations... C'est captivant vous savez cette époque de la vie... C'est exactement comme pour moi... Ils m'adressent la parole pour me demander de l'argent ou pour m'emprunter la voiture...., mais quand je ne serai plus là... vous verrez ce que je vous dis, ils diront du bien de moi... Cela leur donnera au moins l'illusion qu'ils ont aimé leur père...

LA MÈRE. André, vous êtes amer...

LE PÈRE. Mais non, c'est vous qui êtes une épouvantable sentimentale... On dirait vraiment que vous avez des ascendances germaniques.

LA MÈRE. Vous ne comprenez pas. Je voudrais seulement me rapprocher d'eux..., les aider..., ce n'est pas normal ?

LE PÈRE. Que voulez-vous que je vous dise... ! Attendez une occasion.

LA MÈRE. André...

LE PÈRE. Vous feriez mieux de surveiller de plus près les études de François, tenez ! J'ai nettement l'impression qu'il ne met pas les pieds à la Faculté en ce moment...

LA MÈRE, *indignée*. Oh ! comment pouvez-vous dire une chose pareille !

LE PÈRE. Ma pauvre Alice, je crois vraiment que vous êtes incurable ! A ce soir ! (*Il sort.*)

LA MÈRE, *assez solennelle, appelant*. François ! François !

FRANÇOIS, *entrant*. Qu'est-ce qu'il y a ?

LA MÈRE. François, tu vas me jurer, tu entends, me jurer, que tu ne manques pas la Faculté en ce moment.

FRANÇOIS. Oh ! cela ne va pas recommencer, non ?

LA MÈRE. François, fais attention à ce que tu dis : je te demande de me jurer.

FRANÇOIS. Oui, eh bien, moi, j'ai autre chose à te dire.

LA MÈRE. François, je te prie de me répondre.

FRANÇOIS. Danièle a attrapé un moineau.

LA MÈRE. Un moineau ! Oh ! mon Dieu... Qu'est-ce qu'on va lui donner à manger ?

FRANÇOIS. Mais non ! Mais non ! tu n'as pas compris. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un moineau ?

LA MÈRE. Mais si bien sûr...

FRANÇOIS. Mais non. (*Un silence.*) En langage courant, un moineau, c'est un moufflet..., un gosse quoi !

LA MÈRE. Que c'est joli !

FRANÇOIS. Oui. (*Un silence très court.*) Alors tu as compris ?

LA MÈRE. Quoi donc, mon chéri... ?

FRANÇOIS, *très articulé, doucement*. Je suis en train de te dire que Danièle a attrapé un moineau. Elle attend un gosse !

LA MÈRE. Oh... ! (*Elle s'évanouit.*)

RIDEAU

acte 2

Même décor.

La mère, *larmoyante, comique, ridicule.* Mon Dieu, quelle honte ! Que va dire ton père ?

Dominique. Pourquoi ? Tu as l'intention de le mettre au courant ?

La mère. Mais, ma chérie, que veux-tu que je fasse ?

Dominique, *très décontractée.* Envoie-la chez tante Lucie...

La mère. Tante Lucie ?

Dominique. Oui..., en Suisse.

La mère. Mais tu es folle ; tu ne veux tout de même pas que je fasse faire une chose pareille à cette enfant... ?

Dominique. Tu préfères qu'elle la fasse toute seule...

La mère, *outrée.* Dominique...

Dominique. On peut savoir quel est l'auteur ?

La mère. Il paraît qu'elle ne veut rien dire.

Dominique. Elle ignore peut-être qui c'est.

La mère. Oh !

Dominique. Ça doit être un des garçons de la bande...

La mère. La bande ?

Dominique. Oui, les amis de Dany, Teddy, Gilbert... un autre.

La mère. Tu ne crois pas que Georges ?

Dominique. Georges ! Ma pauvre mère, tu imagines Georges en train de faire un enfant à quelqu'un. toi ? (*Un temps.*) Moi, non.

La mère. Mais les jeunes gens dont tu parles...

Dominique. Les « jeunes gens » ! Que tu es amusante !... Si tu les entendais parler quelquefois lorsqu'ils sont seuls..., ces « jeunes gens » ?

La mère. Mais enfin...

Dominique. Une bande de petits cyniques... Je voudrais que tu les entendes t'aborder dans la rue, tiens !...

La mère. Qu'est-ce que tu dis ?

Dominique. Tu n'es jamais allée dans une surboum par hasard ?

La mère. Une quoi ?

Dominique. Une surboum, une soirée dansante si tu préfères... Je voudrais que tu voies comme ça se passe...

La mère. Mais, on danse...

Dominique. On danse ! Sur les divans oui !... Au grenier, à la cave, dans la baignoire...

La mère. Mon Dieu !

Dominique. Tu n'as jamais flirté, toi, quand tu sortais...

La mère. Oh ! une fois ou deux j'ai embrassé un garçon.

Dominique. Tu vois.

La mère. Mais de là... à...

Dominique. Que veux-tu... maintenant, c'est la même chose, mais le flirt est un peu plus... poussé, voilà tout !

La mère. Dominique !

Dominique. Cet enfant, c'est un accident de surboum !... (*Dominique sort. La mère reste seule un instant.*)

La mère, *comique.* C'est atroce... atroce... Qu'est-ce que je vais faire ?
(*Entre la bonne.*)

Arlène. Madame.

La mère. Oui, Arlène ?

Arlène. Je voudrais dire quelque chose à Madame.

La mère. Eh bien, dites-le, Arlène.

Arlène. C'est que, Madame... ça m'ennuie, je voudrais pas faire de peine à Madame.

La mère. Vous avez cassé quelque chose ?

Arlène. Oui, Madame. Mais ce n'est pas ça... C'est plus grave !

La mère. Oh ! ma pauvre Arlène, si vous saviez, rien ne peut plus être grave, maintenant.
(*Entre le père.*)

Le père. Arlène, c'est vous qui avez touché aux papiers qui étaient sur mon bureau ?

Arlène. Oui, Monsieur, je les ai mis en ordre.

Le père. En ordre !...

Arlène. Oui, Monsieur, je les ai mis en pilot dans un coin.
(*La mère sort.*)

Le père. En pilot ! Vous vous rendez compte, Alice, mais combien de fois faudra-t-il vous dire que je ne veux pas qu'on touche à ces dossiers.

Arlène. Mais Monsieur, il y avait plein de poussière.

Le père. Je m'en fiche, vous entendez, vous ne devez entrer dans mon bureau sous aucun prétexte... Est-ce que c'est clair ?

Arlène. Oui, Monsieur.

Le père. J'avais laissé un chèque sur la table, je ne le trouve plus, vous ne l'auriez pas vu, par hasard ?

Arlène. Si, Monsieur.

Le père. Où est-il ?

Arlène. C'est que, Monsieur, je l'ai aspiré.

Le père. Vous l'avez aspiré ?

Arlène. Oui, Monsieur, j'ai pas fait exprès, il est venu tout seul.

Le père. C'est infernal ! Et qu'en avez-vous fait ?

Arlène. Il était tout déchiré, alors je l'ai jeté.

Le père. Vous avez jeté ce chèque ?

Arlène. Oui, Monsieur.

Le père. C'est insensé, insensé ! Je vous interdis de faire le ménage chez moi, en mon absence. (*Fausse sortie.*) Dites-moi, vous n'auriez pas, par hasard, aspiré mes boutons de manchettes ?
(*La figure de la bonne s'éclaire.*)

Arlène. Oh si ! Monsieur, souvent...

Le père. Comment ?

Arlène. Oh oui ! Monsieur, cela fait un joli bruit quand cela passe dans le tuyau... (*Elle sort.*)

Le père, *seul.* Il y a dans cette maison un nombre incalculable de coups de pied au derrière qui se perdent...
(*La porte de la salle de bains s'ouvre et le monsieur âgé que nous avons déjà vu au premier acte entre.*

Au même moment, Danièle entre également. Le père se retourne, étonné. Le vieux traverse timidement et sort.)

LE PÈRE, *à Danièle.* Qui est ce monsieur ? (*Danièle ne répond pas.*) Danièle, je te parle.

DANIÈLE. Qu'est-ce que tu veux ?

LE PÈRE. Je te demande qui est l'individu que je viens de voir sortir de la salle de bains.

DANIÈLE. Oh ! c'est rien !

LE PÈRE. Je te prie de me répondre, Danièle.

DANIÈLE, *ironiquement.* C'est le plombier.

LE PÈRE. Tu as fini de faire l'imbécile ! Cela devient insensé. N'importe qui entre, sort... C'est un moulin ici !

FRANÇOIS, *entrant.* Allons, papa, ne t'énerve pas, c'est mauvais pour ton cœur.
(*Entre Arlène.*)

LE PÈRE. Tu connais ce type-là, toi ?

FRANÇOIS. Quel type ?

LE PÈRE. Un petit vieux à lunettes que je viens de voir sortir.

FRANÇOIS. Ah ! le jules de bonne maman !...

DANIÈLE. François, tu peux pas la boucler, non ?

LE PÈRE. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

DANIÈLE. C'est un petit copain de grand-mère, voilà tout. (*Danièle sort.*)

LE PÈRE. Et que fait-il dans ma salle de bains ?

FRANÇOIS. Il fait sa toilette, tiens !
(*Le téléphone sonne.*)

LE PÈRE. Un asile d'aliénés... Arlène, répondez. (*Il sort.*)
(*Arlène répond.*)

ARLÈNE. Allô ! allô ! Oui, Monsieur. Ah ! je sais pas, Monsieur. Oui Monsieur, je vais voir si elle est là. (*Elle entre dans la chambre de Dominique.*) Mademoiselle Dominique !

VOIX DE DOMINIQUE. Oui.

ARLÈNE. Vous êtes-là ?

VOIX DE DOMINIQUE. Oui. Pourquoi ?

ARLÈNE. C'est le téléphone.

VOIX DE DOMINIQUE. C'est pour moi ?

ARLÈNE. Je crois.

VOIX DE DOMINIQUE. J'y vais.
(*Arlène sort. Dominique entre.*)

DOMINIQUE. Allô... Oui... Qui est l'appareil ? Ah ! c'est vous, Charlie... Comment allez-vous ? Lâcheur, on ne vous voit plus... Non non, il n'y a rien de conclu. J'ai fait un bout d'essai, mais vous savez cela ne veut rien dire... Oui, c'est cela, pour « Maria Chapdelaine », vous savez la Canadienne... avec un traîneau... Il paraît que je suis tout à fait le personnage.
(*Entrent François et Pinky.*)

FRANÇOIS. Tu as vu ça, elle est sensas...

PINKY. Elle.

FRANÇOIS. Non. La moto.

PINKY. C'est une Peugeot ?

FRANÇOIS. Une Peugeot ! Ah ! tu t'y connais, tiens ! Tu n'es pas folle, une Peugeot !

PINKY. Ben, j'sais pas moi.

FRANÇOIS. C'est une Norton compétition... 650.

PINKY. C'est cher.

FRANÇOIS. Mais non, pas 650 billets, 650 centimètres cubes... C'est la cylindrée.

PINKY. Ah !...

DOMINIQUE, *au téléphone.* C'est incroyable, mais comment a-t-elle fait..., elle qui est si stupide ?...
(*François met un disque sur le pick-up.*)

FRANÇOIS. Tu peux dire que t'es vernie, tu n'en verras pas tous les jours comme celle-là...

DOMINIQUE. On peut dire qu'elle sait nager !

FRANÇOIS. Double arbre à came en tête, piston hémisphérique, tu te rends compte... 160 en seconde... Et tu sais combien il lui faut, départ arrêté pour monter à 100 ?

PINKY. Non...

DOMINIQUE. Mais moi aussi je sais nager, seulement j'n'ai pas d'eau !

FRANÇOIS. Dis un chiffre, vas-y, dis, pour voir.

DOMINIQUE. François, baisse ce pick-up, je n'entends rien...

FRANÇOIS. La barbe, tu nous casses les pieds... Elle passe sa vie au téléphone ! Alors, combien !

PINKY. J'sais pas, moi. Deux minutes.

FRANÇOIS. Deux minutes, pourquoi pas deux heures ?

DOMINIQUE. Oui ! Oui !

FRANÇOIS. ...Six secondes tu entends, le temps de compter jusqu'à 6 et tu es à 100, tu réalises, 6 secondes... Tu as intérêt à te cramponner. Deux minutes ! Tu n'as vraiment aucune idée de la question.

DOMINIQUE. Oui ! Oui !

DOMINIQUE. Oui, oui... (*Elle pose le récepteur et vient baisser le pick-up.*) C'est quand même fantastique que l'on ne puisse même pas téléphoner ici... (*Au téléphone.*) Allô ! Oui. Je suis toujours là. (*Elle parle à voix basse. On n'entend pas ce qu'elle dit.*)

PINKY. Ben non, j'y connais rien dans les moteurs.

FRANÇOIS. Ah çà, tu peux le dire. Je parie que tu ne sais même pas pourquoi l'arbre à came est en tête.

PINKY. L'arbre à cane ?...

FRANÇOIS. Effarant, effarant !... et ça veut conduire... (*Il remet le pick-up pleine puissance.*)

DOMINIQUE. François, tu vas baisser ce pick-up, sale égoïste... Excusez-moi, Charlie, je parle à mon frère.

FRANÇOIS. Non, mais regarde-la faire sa sucrée !

DOMINIQUE. Ecoutez, Charlie, excusez-moi, je n'entends absolument rien... Je vous rappellerai... oui, oui aujourd'hui... Charlie... (*Elle raccroche. En sortant, à François.*) C'est quand même malheureux qu'on ne puisse pas téléphoner dans cette maison.

FRANÇOIS. Complètement siphonnée... (*Un silence.*) Ouf, quel calme ! C'est fou ce qu'on est bien ici, quand ils sont tous partis.

PINKY. Oui, c'est sympa...

FRANÇOIS. L'intérieur bourgeois français moyen. C'est comme ça, chez toi ?

PINKY. Oui.

FRANÇOIS. Tu n'y fiches pas souvent les pieds...

PINKY. Non.

FRANÇOIS. C'est à cause de ton beau-père ? hein ?

PINKY. Je ne sais pas.

FRANÇOIS. Moi, je m'arrange pour arriver lorsqu'ils sont partis...

PINKY. Moi aussi.

FRANÇOIS. Comme ça, c'est respirable. (*Un silence.*) Ecoute-moi ça, un peu, cette sonorité... Ah ! vraiment, il n'y a que lui... C'est plein... ça vous gueule dans le ventre... Ah là là ! Tu es bien ?... Tu ronronnes en somme... Toi, pourvu que tu puisses te rouler en boule à proximité d'une source de chaleur... C'est marrant les filles.

PINKY. Ah oui ?

FRANÇOIS. Oui, tout est toujours tout simple pour elles ; pas de soucis, le sens du confort, et en avant, à nous les jules.

PINKY, *hausse les épaules.* Tu crois vraiment que c'est comme ça ?

FRANÇOIS. C'est pas ta conception ?... Mais réponds, dis quelque chose...

PINKY. Je n'ai rien à dire, qu'est-ce que tu veux que je te dise, moi, je sais même pas ce que c'est qu'un arbre à cane...

FRANÇOIS. A came !... Je vois, Mademoiselle est vexée.

PINKY. Non, mais je crois que je ne sais rien dire. (*Un silence.*)

FRANÇOIS. Et là, tu es bien, idiote ? Vraiment bien ?...

PINKY. Bien sûr, puisqu'il y a une source de chaleur à proximité.

FRANÇOIS. Ah ! ce que tu es susceptible alors... Pourquoi es-tu susceptible comme cela avec moi ? Tu ne l'es pas avec les autres ?

PINKY. Les autres ?

FRANÇOIS. Ben les copains, quoi... Eh bien, tu réponds ?

PINKY. J'ai toujours peur d'embêter les gens.

FRANÇOIS. Embêter les gens ?

PINKY. Oui.

FRANÇOIS. Qu'est-ce que tu veux dire ?

PINKY. Eh bien, de les gêner, de les encombrer.

FRANÇOIS. Tu crois vraiment que tu m'encombres...

PINKY. Je ne sais pas.

FRANÇOIS. Tu ne sais pas, tu ne sais pas ! Tu parles, tu sais très bien. Tu crois que je serais toujours fourré avec toi, si tu m'encombrais ?

(*Pinky ne répond pas. Elle regarde.*)

Pourquoi tu ne réponds pas ? On ne peut jamais discuter de rien, avec toi.

PINKY. Ça ne sert à rien de discuter...

FRANÇOIS. Mais dis donc, on est des êtres humains, non ? Cela s'explique des êtres humains !

PINKY. Et qu'est-ce que tu veux que je t'explique ?

FRANÇOIS. Je veux savoir, si oui ou non, tu te trouves bien avec moi ?

PINKY. Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

FRANÇOIS. Ça te regarde ?

PINKY. J'aime pas dire des trucs, il reste rien après...

FRANÇOIS. Ça dépend, pas toujours... Alors ?

PINKY. Alors, quoi ?

FRANÇOIS. Merde, tiens ! Garde-les pour toi tes sentiments, pour ce que j'en ai à fiche ! (*Un silence.*) On s'verra ce soir si ça te va, parce que j'attends Teddy et Gilbert.

PINKY. Ah !

FRANÇOIS. Oui, et je te jure qu'ils vont passer un mauvais quart d'heure... Il va falloir qu'ils avouent...

PINKY. Ils viendront pas.

FRANÇOIS. Ils ne viendront pas ?

PINKY. Non.

FRANÇOIS. Pourquoi ?

PINKY. Je leur ai dit de ne pas venir.

FRANÇOIS. Quoi ?

PINKY. Oui.

FRANÇOIS. Mais de quoi je me mêle, hein ?

PINKY. ....

FRANÇOIS. Qu'est-ce qui te prend ?...

PINKY. ....

FRANÇOIS. Tu te fous de moi ou quoi ?

PINKY. Te fâches pas, François...

FRANÇOIS. Alors explique-toi... Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'est-ce que tu trafiques exactement ?

PINKY. Je ne trafique rien du tout... J'ai réfléchi...

FRANÇOIS. Voyez-vous ça !...

PINKY. J'ai pas voulu que tu te ridiculises.

FRANÇOIS. Que je me ridiculise !

PINKY. Oui... Tu ne te vois pas en train de leur dire : « Lequel c'est qu'a fait ça à ma sœur ? » Non ? Ou bien... « Je veux que vous régularisiez la situation... » Ça t'irait mal..., François.

FRANÇOIS. T'es un peu gonflée, toi.

PINKY. Non, j'ai raison...

FRANÇOIS. Alors je dois fermer les yeux... Je dois être le « frère complaisant ».

PINKY. J'ai pas dit ça.

FRANÇOIS. Non, mais tu le penses.

PINKY. Non.

FRANÇOIS. Alors qu'est-ce que tu penses ?

PINKY. ...

FRANÇOIS, *venant à elle.* Mais dis-le, sors-le... ton petit plan...

PINKY. C'est à Dany que tu dois parler...

FRANÇOIS. A Dany ?

PINKY. Oui... c'est *elle* qui doit te dire qui c'est... C'est pas « eux ».

FRANÇOIS. Ah çà ! mais alors, c'est fantastique, formidable, fuligineux... T'es complètement obnubilée...

PINKY. Moi ?

FRANÇOIS. Non... le Pape... C'est insensé ça, je convoque ici les copains dans l'intention bien arrêtée de les faire avouer, et Mademoiselle... leur dit tranquillement « Vous dérangez pas, les gars, c'est pas la peine, on se débrouillera bien sans vous. » Non ! C'est impensable !

PINKY. Je ne leur ai jamais dit ça...

FRANÇOIS. Non ? Et on peut savoir l'objet de vos conversations tripartistes ?

PINKY. C'est pas eux...

FRANÇOIS. Sans blagues ?

PINKY. Non, c'est pas eux ! Teddy et Gilbert ont jamais couché avec ta sœur.

FRANÇOIS. Tu as trouvé ça toute seule ?

PINKY. On a discuté en copains... Ils me l'auraient dit...

FRANÇOIS. Quelle andouille !... Tant de naïveté, chez vous, rassemblée, cela m'attriste...

PINKY, *en colère.* Je ne suis pas naïve... C'est pas vrai, tu crois toujours ça... Eh bien, non !

FRANÇOIS, *avec force.* Non... S'ils m'avaient pas dit la vérité, je m'en serais aperçue...

FRANÇOIS. Et peut-on connaître la position de ces messieurs ?

PINKY. Teddy... il s'en fiche... Comme d'habitude il ne pense qu'à lui... Mais Gilbert..., il est embêté... Vachement embêté...

FRANÇOIS. Pourquoi ?

PINKY. Il aime bien Dany...

FRANÇOIS. Je m'en aperçois... Il vient de le prouver !

PINKY. Mais non, tu dis des idioties... C'est pas lui. Mais il aime Dany... Vraiment tu sais.

FRANÇOIS. C'est possible après tout...

PINKY. Tu sais ce qu'il m'a dit ?

FRANÇOIS. Vas-y.

PINKY. Ben... éventuellement, tu vois, eh bien, je crois qu'il se marierait avec elle.

FRANÇOIS. Dans l'état où elle se trouve ?

PINKY. Oui.

FRANÇOIS. Et sans être le père... ?

PINKY. Oui.

FRANÇOIS, *il siffle...* Ça c'est de « l'amour »...

PINKY. Tu trouves pas ça normal, toi ?

FRANÇOIS. Ah non ! ça, franchement, non. Vouloir épouser une cinglée comme ma sœur..., passe

encore... Mais être prêt à adopter la couvée des copains... ça, tu permets... ?

PINKY. T'y comprends rien, tiens...

FRANÇOIS. Moi je trouve ça IM-PEN-SABLE. (*Danièle entre.*)

DANIÈLE. Qu'est-ce qui est impensable ?

FRANÇOIS. La stupidité des filles.

DANIÈLE. Charmant... Monsieur s'est levé du bon pied ce matin... (*Elle s'approche de Pinky.*) Ma belle-sœur, je suppose...

FRANÇOIS, *fait les présentations.* Pinky, Dany.

DANIÈLE. Enchantée... (*Un silence assez long.*) Je vous dérange.

FRANÇOIS. Non, pourquoi ?

DANIÈLE. Une impression comme ça...

DANIÈLE. Pas si fugitive que ça...

FRANÇOIS. Les fameuses antennes féminines... Tu as comme senti, une sorte de pressentiment, et tu as rappliqué...

DANIÈLE. Ça se peut.

FRANÇOIS. Bon. Eh bien ! alors, entrons carrément dans le vif du sujet.

PINKY. François...

FRANÇOIS. Toi, tais-toi...

DANIÈLE. Délicieux... C'est comme ça qu'on parle à sa petite femme... C'est beau le mariage...

FRANÇOIS. Toi, si on te demande l'heure qu'il est... Tiens, parle-moi plutôt de toi...

DANIÈLE. De moi ?

FRANÇOIS. Oui... de vous deux si tu préfères...

DANIÈLE. Je vois...

FRANÇOIS. Alors ?

DANIÈLE, *à Pinky.* Ce qu'il est nerveux...

FRANÇOIS. Je ne suis pas nerveux, je suis « conscient », MOI.

DANIÈLE. C'est un « conscient-énervé ».

FRANÇOIS. Tu as fini, oui ? (*Il arrête le disque.*) Tu commences à m'agacer sérieusement, je suis là pour te tirer du pétrin, je fais ce que je peux, et pendant ce temps, Mademoiselle prend une attitude condescendante... Mademoiselle ironise... Non c'est incroyable...

DANIÈLE. De quel pétrin veux-tu me tirer ?

FRANÇOIS. Tu te fous de moi ?

DANIÈLE. Ecoute, François, j'ai l'impression qu'il y a un malentendu.

FRANÇOIS. Ça...

DANIÈLE. Je ne t'ai jamais demandé de t'occuper de... de... ce que tu penses...

FRANÇOIS, *montant Pinky.* Elle est au courant.

DANIÈLE. Ah bien !... eh bien ! alors très bien... Donc, je te disais que je n'ai jamais...

FRANÇOIS. Je sais. N'empêche que cela me regarde. Tu es ma sœur, non ?

DANIÈLE. Et alors ?

FRANÇOIS. Quoi et alors !... Tu trouverais normal que je te laisse faire n'importe quelle connerie sans te...

DANIÈLE. Qui te dit que je vais en faire une ?

FRANÇOIS. Mon petit doigt. Tu penses, je sais comment ça se passe... Je n'ai plus quinze ans...

DANIÈLE. Eh bien, mon petit vieux, tu te trompes... Le pétrin dont tu parles, je m'y trouve très bien... et j'ai l'intention d'y rester..., si tu n'y vois pas d'inconvénients.

FRANÇOIS. Quoi ?

DANIÈLE. Parfaitement. C'est mon droit, non... Il ne manquerait plus que cela alors... Monsieur veut jouer les pères nobles... Ah non ! Doucement !

FRANÇOIS. Tu dis n'importe quoi.

DANIÈLE. Pas du tout. Je sais très bien ce que je fais et *ce* que je veux. Et je peux te dire que je suis ravie de ce qui m'arrive, tu entends, enchantée... (*A Pinki.*) C'est sensationnel.

FRANÇOIS, *à Pinky.* Tu entends ça ? Non, mais tu l'entends... C'est à croire que...

DANIÈLE. C'est à croire quoi ? Que je suis tombée sur la tête ? Eh bien non, mon vieux, je ne suis pas tombée sur la tête... J'attends un gosse... et c'est formidable... Tu peux pas savoir... Tu ne peux pas comprendre ça, toi, évidemment... Un homme...

FRANÇOIS. Je comprends très bien ce que tu peux ressentir, mais il y a quand même, dans un monde, civilisé, certaines réalités...

DANIÈLE. Oui. Eh bien ça, je m'en fous ! Si c'est de l'opinion des gens que tu parles ou d'un autre truc de ce genre...

FRANÇOIS. Non. Je dis simplement...

DANIÈLE. Ecoute, François, tu perds ton temps. Je te rappelle que, dans cette histoire, la principale intéressée c'est moi, et personne d'autre...

FRANÇOIS. Et le père, non ?

DANIÈLE. Oh ! le père...

FRANÇOIS. Quoi, le père... ?

DANIÈLE. Ne t'occupe pas de cela..., je t'en prie...

FRANÇOIS. Il t'a laissée tomber ?... (*Un silence.*)

DANIÈLE. François, n'insiste pas... Je ne te dirai rien... Personne ne saura, jamais, jamais...

FRANÇOIS. Mais elle est dingue...

PINKY. Laisse-la, François. N'insiste pas...

FRANÇOIS. Mais elles sont dingues... Ou alors, tiens, j'aime mieux f... le camp. (*Il se lève.*) Mes petites, il faut vous faire changer le carburateur. (*Il sort.*)

DANIÈLE. Qu'est-ce qu'il peut être râleur ?...

FRANÇOIS, *repasse la tête.* Je ne me tiens pas pour battu, je t'avertis... et dussé-je y passer deux mois... je saurais de quoi il retourne... Chaô... (*Il sort.*)

DANIÈLE. Il est sympa, hein ?

PINKY. Oui.

DANIÈLE. Il n'y comprend rien... Ça j'avoue, moi, si on m'avait dit il y a six mois... (*Entre la grand-mère.*)

DANIÈLE, *radoucie.* Tu connais la nouvelle, bonne maman ?

LA GRAND-MÈRE. Quelle nouvelle ?

DANIÈLE. Quelque chose qui m'arrive...

PINKY. Bon. Alors je vous laisse.

DANIÈLE. Tu repasses bientôt ? (*A la grand-mère.*) C't'une copine.

LA GRAND-MÈRE. Alors qu'est-ce qu'il t'arrive ?

DANIÈLE. Devine.

LA GRAND-MÈRE. Oh ! je ne sais pas, dis-moi.

DANIÈLE. Je vais avoir un petit bébé.

LA GRAND-MÈRE. Oh ! mon Dieu... ce n'est pas possible !

DANIÈLE. Si... si... tu sautes un cran, tu passes *arrière*-grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. Oh ! ma chérie.

DANIÈLE. Tu es contente ?

LA GRAND-MÈRE. Oh oui ! tu penses !

DANIÈLE. Tu sais, il n'y a presque personne au courant ; juste François et toi. C'est tout.

LA GRAND-MÈRE. Et comment vas-tu l'appeler ?

DANIÈLE. Je ne sais pas encore. A vrai dire je n'y ai pas sérieusement réfléchi. Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

LA GRAND-MÈRE. Tu devrais l'appeler Germain.

DANIÈLE. Germain ?

LA GRAND-MÈRE. — Oui, comme ton pauvre grand-père.

DANIÈLE. — Tu ne trouves pas que ça fait un peu vieux pour un bébé ?

LA GRAND-MÈRE. Oh, ça me ferait tellement plaisir !

DANIÈLE. Bon. Eh bien, tiens, je te fais une proposition. On coupe la poire en deux, on l'appelle Jimmy.

LA GRAND-MÈRE. Jimmy ?

DANIÈLE. C'est le diminutif actuel de Germain.

LA GRAND-MÈRE. Et si c'est une fille ?

DANIÈLE. — C'est hors de question. J'ai commandé un garçon.

LA GRAND-MÈRE. Oh ! c'est épatant ! Que je suis contente !... Je vais lui tricoter des petites chaussettes.

DANIÈLE. C'est ça, excellente idée. Mais tu m'apprendras aussi, hein ?

LA GRAND-MÈRE, *soudain sérieuse.* Bon... Mais, le père...? Tu vas te marier ?

DANIÈLE. Oh ! ça c'est une autre question. Tu comprends, il n'est pas libre.

LA GRAND-MÈRE. C'est un homme marié ?

DANIÈLE. Non, non, c'est pas ça. Je ne peux pas t'expliquer, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE, *se lève et va à l'armoire.* Ça ne fait rien, ne me dis rien maintenant. Tu me parleras plus tard. Cela n'a pas d'importance.

DANIÈLE. Ah ! tu trouves, toi aussi.

LA GRAND-MÈRE. Bien sûr, bien sûr, tu verras, il n'y a pas beaucoup de choses qui comptent dans la vie... la santé oui, un joli bébé aussi ! mais le reste...

DANIÈLE, *se lève, va la rejoindre.* Oh ! grand-mère, tu veux que je te dise, tu es une crème ; je t'adore ! *(Elle l'embrasse.)*

LA GRAND-MÈRE. Tu vois, ce sont plutôt tes parents qui m'inquiètent... Que va dire ta mère ?

DANIÈLE. Oh ! maman ! Je lui ai dit une fois que j'avais embrassé un garçon, elle a fai'li s'évanouir... Alors depuis, je ne lui dis plus rien...

LA GRAND-MÈRE. Oui, je crois qu'ils ne comprendraient pas, ils sont tellement « vieux jeu ».

(Le père entre.)

DANIÈLE. Dis donc papa !...

(Le père sursaute.)

Qu'est-ce que tu ferais si on te disait qu'une de tes filles attend un gosse...

LE PÈRE. Quoi ?

DANIÈLE. Je te pose une question sensée. Réponds posément...

LE PÈRE, *hors de lui.* Je la foutrais dehors...

DANIÈLE. Vachement instructif.

LE PÈRE. Pardon ?

DANIÈLE. C'est fou tout ce que je peux apprendre en ce moment sur la mentalité des adultes...

LE PÈRE, *ironique.* Ah oui ?

DANIÈLE. Décidément, c'est bien vrai... Après toutes les guerres... les parents déraillent...

(La mère entre.)

LE PÈRE. Vous avez entendu votre fille, Alice ?

LA MÈRE. Non.

LE PÈRE. Nous devrions considérer comme parfaitement normal que nos filles se fassent faire des enfants à droite et à gauche.

LA MÈRE. André !

DANIÈLE. Je n'ai pas dit... à droite et à gauche...

LE PÈRE. Tu le pensais, probablement...

LA MÈRE, *outrée.* Dany, ma chérie...

LE PÈRE, *sarcastique.* Ne vous inquiétez pas, ma chère amie. Ce sont là les affres quotidiennes d'une puberté tardive... *(Le père sort.)*

DANIÈLE. Et ça, ce sont les signes avant-coureurs d'une sénilité précoce.

LA MÈRE. Dany ! Tu n'as pas honte !

ARLÈNE, *entrant.* Madame...

LA MÈRE. Oui, Arlène ?

ARLÈNE. Y a Monsieur Georges qu'est là. Y veut causer à Mademoiselle Danièle...

LA MÈRE, *ravie.* Ah ! Georges...

DANIÈLE. Ah ! celui-là alors... !

LA MÈRE. Eh bien, Dany ?... Où vas-tu ?...

DANIÈLE. Je ne veux pas le voir. Expédie-le.

LA MÈRE. Mais enfin ma chérie, je ne comprends pas... Tu n'aimes pas Georges ?

DANIÈLE. Non.

LA MÈRE. Mais qu'est-ce que tu lui reproches ?

DANIÈLE. Son style...

LA MÈRE. Son style ?

DANIÈLE. Il est Henri II.

(Entre Dominique.)

DOMINIQUE. Je signale que Don Juan attend...

LA MÈRE. Nous le savons. Dany ne veut pas le voir... Je vais le recevoir, moi... D'ailleurs il faut que je lui parle. *(Elle sort.)*

(Danièle rassemble ses livres et s'apprête à sortir.)

DOMINIQUE, *se retourne.* Danièle !

DANIÈLE. Oui ?

DOMINIQUE. Ne fais pas d'idioties.

DANIÈLE. Çà alors, de quoi je me mêle, je ne suis pas assez grande pour savoir ce que j'ai à faire peut-être ?

DOMINIQUE. Non !

DANIÈLE. Ah ! et à ma place qu'est-ce que ferait une grande personne comme toi ?

DOMINIQUE. A quoi bon répondre ! Tu as envie de jouer à la maman... Eh bien ! vas-y !

DANIÈLE. Parce qu'avoir un petit bébé à moi, c'est jouer à...

DOMINIQUE. A seize ans, tu te rends bien compte ?

DANIÈLE. Parfaitement, je me rends compte.

DOMINIQUE. Bon, eh bien, va t'amuser...

DANIÈLE. M'amuser !

DOMINIQUE. Oui, t'amuser. Je suppose que tu ne vas pas te marier, ce serait indigne de toi.

DANIÈLE. Oh ! ça me marier, ce n'est pas possible...

DOMINIQUE. Il ne veut pas t'épouser ?

DANIÈLE. Il ne risque pas.

DOMINIQUE. Ah ! pourquoi ?

DANIÈLE. C'est pas des histoires pour toi, pour personne d'ailleurs...

DOMINIQUE. Qu'est-ce que tu racontes ?

DANIÈLE. T'en fais pas pour moi, c'est tout ce que je te demande. On s'arrangera très bien tous les deux, et lui il sera très content.

DOMINIQUE. Qui lui ?

DANIÈLE. Ne me questionne pas, je ne peux pas te répondre. Mais si tu savais comme je suis heureuse... *(Elle sort.)*

(La mère et Georges entrent.)

GEORGES. Bonjour, Dominique

DOMINIQUE. Comment allez-vous, Georges ? *(Elle sort.)*

LA MÈRE. Entrez, Georges ! Ah ! Mon petit, je suis bien malheureuse.

GEORGES. Qu'est-ce qu'il y a, Madame ?

LA MÈRE. Si vous saviez... Oh ! mon Dieu, Georges, jamais je ne pourrai, jamais. (*Un temps.*) Oh ! Georges... Votre petite Dany...

GEORGES, *pressentant la catastrophe.* Il lui est arrivé quelque chose ?

LA MÈRE. Oh non ! non, mon pauvre petit, c'est pire... pire vous m'entendez... (*Elle fait un effort pour se reprendre, regarde Georges, puis :*) Elle a fait des bêtises, d'affreuses bêtises... vous comprenez ? Une épouvantable bêtise... (*Il est clair que Georges ne comprend pas. La mère se lève, s'approche de Georges, lui prend la tête entre ses mains.*) Georges, votre petite Dany... Oh !... j'en étais sûre, vous ne pouvez pas comprendre ces choses-là, vous... mais il faut, Georges, il faut... Je dois vous le dire... Je vais vous faire du mal, mon petit...

(*Air ahuri de Georges.*)

Votre petite Dany... Elle attend un bébé...

GEORGES. Comment ?

LA MÈRE. Elle attend un bébé...
(*Silence. Georges semble ne pas réaliser.*)

GEORGES, *timidement.* Mais, Madame... ce n'est pas possible !

LA MÈRE, *effondrée.* Si si si... c'est vrai.

(*Georges effondré par le coup se laisse tomber dans un fauteuil.*)

Oui mon petit, c'est épouvantable ! E-pou-van-table.

GEORGES. Mais, Madame, ce n'est pas possible.

LA MÈRE. C'est la vérité.

(*Georges se lève, se met à marcher de long en large de plus en plus nerveusement. La mère, la tête dans les mains, ne le regarde pas. Soudain, Georges s'arrête devant la mère et lui dit, assez solennel :*)

GEORGES. Madame, je crois que vous vous trompez.
(*Stupéfaction de la mère. Elle regarde Georges.*)
Non, Madame, cela n'est pas possible. Danièle n'a pas pu faire cela. Non, pas elle. (*Il reprend sa marche.*) Je la connais bien, moi, vous savez; et moi je peux vous dire cela : Danièle est incapable d'une vilaine action...

(*La mère le regarde, médusée...*)

Non, ce que je crois... c'est que... Voilà : Je pense qu'il y a une machination là-dessous.

LA MÈRE. Une machination ?

GEORGES. Oui, Madame.

LA MÈRE. Mais Georges, pourquoi voulez-vous que... ?

GEORGES. C'est Danièle qui vous a dit ce que vous venez de me dire ?

LA MÈRE. Non.

GEORGES. Ah ! vous voyez. Cela commence. Non, Madame, il se passe quelque chose que nous ignorons... Non ! je ne sais pas quoi... Mais cette histoire au sujet de Danièle, c'est une pure fabrication.

LA MÈRE. Mais Georges, c'est une chose très grave...

GEORGES. Oui, Madame. Mais quand même, c'est possible. Ce qui est impossible, vous comprenez, impossible, c'est que Danièle ait fait ça. C'est Dominique qui vous l'a dit ?

LA MÈRE. Non, mon petit... ce n'est pas Dominique.

GEORGES, *surpris.* Ah !

LA MÈRE. Mais enfin, pour quelle raison voulez-vous que les enfants aient inventé une histoire pareille ?

GEORGES. Je n'en sais rien, Madame, mais c'est un fait. Cela a été inventé de toutes pièces, c'est un mensonge..., un mensonge. Danièle est incapable de... Un mensonge je vous dis.

LA MÈRE. Je connais Danièle mieux que vous et...

GEORGES, *grave.* Qu'en savez-vous, Madame ?

(*Un silence. La mère marche un moment. Elle réfléchit, puis soudain se retourne brusquement vers Georges.*)

LA MÈRE, *avec force.* Non, non et non.
(*Georges, surpris, la regarde.*)

LA MÈRE, *solennelle, grotesque, excessive.* Il ne faut pas fuir ses responsabilités.

GEORGES. Mais, Madame...

LA MÈRE. Non, Georges, je ne veux plus qu'on puisse dire que...

GEORGES. Mais, Madame...

LA MÈRE. Non Georges. C'est très bien ce que vous faites... Vous défendez Danièle... Vous êtes un garçon épatant, mais pas moi... Moi je n'ai pas le droit de regarder les choses comme vous. Moi, il faut que j'agisse. C'est mon devoir de mère.

GEORGES. Mais qu'est-ce que vous allez faire... ?

LA MÈRE, *soudain troublée.* Ça, je ne sais pas..., mais en tout cas... je vais faire quelque chose...

GEORGES. Quoi ?

LA MÈRE. Peu importe, peu importe, l'essentiel est que je sois là, vous comprenez..., que Danièle puisse prendre ma main...

GEORGES. Prendre votre main ?

LA MÈRE. Oui... Il faut que je sois attentive, vous comprenez... Je ne veux pas lui en parler... Il faut beaucoup de tact dans une chose... comme celle-là... C'est trop grave vous comprenez... Non, je vais être là et... elle le sentira.

(*Temps. Georges accablé, secoue la tête. Il parle pour lui.*)

GEORGES. Ce n'est pas possible, pas possible..., pas Dany... (*Il se lève.*)

LA MÈRE. Mais voyez, Georges, mon petit...

(*Georges se dirige vers la sortie. Il ne prête plus aucune attention à la mère. Il a l'air de l'avoir oubliée.*)

GEORGES. Moi, je ne crois pas un mot de tout cela... Ce sont des histoires... des histoires... (*Il sort.*)
(*Un silence.*)

LA MÈRE, *seule.* Oh ! mon Dieu, cet enfant... je n'aurais pas dû lui dire cela... (*Elle se lève et se précipite à la porte :*) Georges, Georges, mon petit...

GEORGES, *revenant.* Madame, je dois vous dire que je suis profondément choqué par le fait que vous puissiez accorder un crédit quelconque à des médisances dont, je trouve, moi, qu'elles relèvent de la plus basse diffamation. (*Il sort.*)
(*Arlène entre.*)

ARLÈNE. Madame...

(*La mère n'entend pas.*)

Madame.

LA MÈRE. Ah ! c'est vous. Qu'est-ce qu'il y a, Arlène ?

ARLÈNE. C'est au sujet de ce que je voulais dire à Madame.

LA MÈRE. Ah oui. Eh bien ?

ARLÈNE. Ben voilà, Madame a toujours été très bonne pour moi... et je...

LA MÈRE. Eh bien, Arlène, parlez...

ARLÈNE, *très hésitante.* Madame... euh !... Voilà... euh ! c'est au sujet de la jeune fille de... vous savez celle de ce matin... qui était là...

LA MÈRE. Ah oui ! l'amie de Mademoiselle Danièle, voyons comment s'appelle-t-elle ?

ARLÈNE. Oui, Madame. Pinky, elle a dit...

LA MÈRE. C'est ca, Pinky.

ARLÈNE. Oui, Madame. (*Elle hésite.*)

LA MÈRE. Mais voyons, Arlène...

ARLÈNE. Non, Madame, elles ne se connaissaient pas du tout... Même que...

LA MÈRE. Mais quoi ? Qu'est-ce que vous racontez là, Arlène ? Vous perdez l'esprit.

ARLÈNE. Non, Madame. Cette demoiselle n'est pas une amie de Mademoiselle Danièle. Elle la connaît pas. C'est une... Une amie de Monsieur...

LA MÈRE. De Monsieur ? de Monsieur François ?

ARLÈNE. Non, Madame. De Monsieur...

LA MÈRE. Mais qu'est-ce que vous dites ?

ARLÈNE. Oui, Madame. Ce matin, je l'ai vue, et elle a bien vu, elle, que je l'avais vue, elle savait plus où se mettre, je l'ai vue qui sortait de la chambre de Monsieur en faisant bien attention qu'on la voye pas. Et après elle voulait aller dans la salle de bains, mais elle a pas pu. C'était fermé. Et elle savait plus quoi faire... Et Madame est arrivée, juste en même temps qu'elle allait s'en aller... Et Madame, oh ! j'ai bien vu, a cru que c'était une amie de Mademoiselle Danièle...

LA MÈRE. De la chambre de Monsieur ? Ce matin ? mais...

ARLÈNE. Oui, Madame, c'est comme je vous le dis, et dans le pyjama de Monsieur.

LA MÈRE. Qu'est-ce que vous dites ?

ARLÈNE. Oui, Madame, c'est comme ça... Rien que la veste.

(Le père entre.)

LE PÈRE. Ah ! ma chère amie, savez-vous si votre mère est là ?

(La mère le regarde dignement et sort sans lui répondre.)

LE PÈRE. Grand-mère, vous êtes-là ? Je pourrais vous dire un mot je vous prie ?

(Entre la grand-mère.)

LE PÈRE. Grand-mère, qu'est-ce que j'apprends ? Vous recevez un monsieur, ici, à toute heure du jour et de la nuit ?

(Elle ne répond pas.)

Vous ne voulez pas me répondre ?

(Elle secoue la tête.)

Alors vous voulez que j'ajoute foi à ces rumeurs stupides...

LA GRAND-MÈRE. Pourquoi dites-vous cela, André ? Des rumeurs stupides... Je n'ai pas droit à un peu d'affection ?

LE PÈRE. Je ne vois pas le rapport, bonne maman, personne ne vous refuse l'affection... Vous n'êtes pas heureuse ici ?... Vous trouvez que les enfants ne sont pas gentils avec vous ?

LA GRAND-MÈRE. Si.

LE PÈRE. Eh bien ! alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

LA GRAND-MÈRE. Mais tout va très bien, André, je vous assure...

LE PÈRE. Mais... qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

LA GRAND-MÈRE. C'est un ami.

LE PÈRE. Un ami ?

LA GRAND-MÈRE. Oui.

LE PÈRE. Il y a longtemps que vous le connaissez ?

LA GRAND-MÈRE. Non pas très...

LE PÈRE. C'est un ami de Madame Lasserre ?

LA GRAND-MÈRE. Non.

LE PÈRE. Mais où l'avez-vous rencontré ?...

LA GRAND-MÈRE. Sur un banc.

LE PÈRE. Sur un banc !

LA GRAND-MÈRE. Oui, au square. Il vient tous les jours à midi pour donner à manger aux oiseaux...

LE PÈRE. Ah ! très bien, je comprends, et alors vous avez lié connaissance...

LA GRAND-MÈRE. Oui.

LE PÈRE. Il est gentil avec vous ?

LA GRAND-MÈRE. Oh oui !

LE PÈRE. Mais grands dieux, pourquoi le recevez-vous en cachette ?

LA GRAND-MÈRE. Parce que ce ne serait pas convenable que les enfants le voient...

LE PÈRE. Pas convenable... Mais bonne maman, vous avez quand même le droit de recevoir qui vous voulez ici; les enfants n'ont pas à se mêler de ça.

LA GRAND-MÈRE. Oh ! ça je sais bien qu'ils se moqueraient de moi...

LE PÈRE. Mais enfin pourquoi ?

LA GRAND-MÈRE. Parce que, pour eux, je suis une vieille dame, très très vieille... Ils ne pensent pas que je peux avoir un ami...

LE PÈRE. Mais on peut avoir des amis à tout âge...

LA GRAND-MÈRE. Mais pas « un » ami.

LE PÈRE. « Un ami » mais que voulez-vous dire ? Vous ne pensez tout de même pas qu'ils supposeraient une seconde...

LA GRAND-MÈRE. Oh si ! les enfants, ça devine tout.

LE PÈRE. « Ça devine » ?

LA GRAND-MÈRE. Oui.

(Un silence.)

LE PÈRE. Voyons voyons... ce monsieur, cet ami... il reste tard à la maison ?

LA GRAND-MÈRE. Oh non !

LE PÈRE. Mais... à quelle heure arrive-t-il ?

LA GRAND-MÈRE. Le soir après dîner...

LE PÈRE. Vous voulez dire qu'il reste toute la nuit dans votre chambre...

LA GRAND-MÈRE. Mais bien sûr, pourquoi ?...

LE PÈRE. Ecoutez, grand-mère, je sais bien qu'à votre âge, on ne dort pas beaucoup, mais tout de même, faire la causette de dix heures du soir à sept heures du matin avec un ami, ce n'est pas raisonnable...

LA GRAND-MÈRE. Mais nous ne faisons pas la causette... tout le temps, vous savez...

LE PÈRE. Mais bonne maman... J'avoue... je ne comprends pas...

LA GRAND-MÈRE. Mais si, André. Souvent il me porte une petite liqueur et puis avant, je lui fait un peu la cuisine sur mon réchaud... Il adore la soupe au lait... et la salade d'orange... Alors nous causons, et quand il a dîné, moi vous savez je ne mange pas grand-chose, alors nous buvons la petite liqueur, et nous jouons à la belote. *(Elle s'anime.)* Au bout d'un moment, il fait les éclairages... et nous écoutons le poste.

LE PÈRE, *amusé*. Il fait les éclairages ?

LA GRAND-MÈRE. Oui. Il met des fichus sur les lampes... Oh ! l'autre jour, il y en a un qui a roussi... Heureusement... il a eu vite fait de sauter hors du lit et il a éteint... cela sentait mauvais....

LE PÈRE. Ce monsieur couche dans votre lit ?

LA GRAND-MÈRE. Oui !

LE PÈRE. Et vous, où couchez-vous ?

LA GRAND-MÈRE. Oh ! ça dépend ! quelquefois sur le fauteuil, ou bien j'installe mon vieux transat.

LE PÈRE. Oh oui ! évidemment...

LA GRAND-MÈRE. Ah ! ça vous pouvez dire qu'il est gentil pour moi...

(Un silence.)

LE PÈRE. Bonne maman, quel âge a ce monsieur ?

LA GRAND-MÈRE. Oh ! il me dit qu'il a soixante et onze ans, mais comme il est très coquet... Moi, je crois qu'il a au moins soixante... douze.

LE PÈRE. C'est insensé !

LA GRAND-MÈRE. Ce n'est pas convenable, n'est-ce pas ?...

LE PÈRE. Je ne sais pas. J'avoue que je suis stupéfait.

LA GRAND-MÈRE. Vous voyez bien que j'ai raison pour les enfants...

LE PÈRE. Les enfants, vous savez...

LA GRAND-MÈRE. Mais si, mais si, cela serait un mauvais exemple... très mauvais...

LE PÈRE. Enfin bonne maman... vous trouvez cela tout naturel, vous, de...

LA GRAND-MÈRE. De quoi ?

LE PÈRE. Enfin cette aventure...

LA GRAND-MÈRE. Oh non ! Mais que voulez-vous, je ne peux pas m'en empêcher... Des fois je me dis que c'est pas bien, qu'il ne faut pas... que je dois en parler à Monsieur le Curé, et puis je ne dis rien .. C'est long, vous savez les soirées quand on a mon âge... On ne dort pas... Alors...

LE PÈRE. Vous admettez, grand-mère, que de là à recevoir la nuit un homme que vous ne connaissez pas...

LA GRAND-MÈRE. Oh ! mais je le connais très bien maintenant... il est maniaque, c'est un vrai vieux garçon... Il a pris des habitudes, vous savez bien, quand on vit tout seul.

LE PÈRE. Il est célibataire ?

LA GRAND-MÈRE. Non, c'est un veuf, mais c'est comme si c'était un vieux garçon. Il y a si longtemps qu'il est veuf...

LE PÈRE. Bonne maman, je ne trouve rien à répondre... Cela dépasse l'imagination...
(*Un silence.*)

LA GRAND-MÈRE. Vous savez, ça lui coûte cher !

LE PÈRE. Ce monsieur vous donne de l'argent ?

LA GRAND-MÈRE. Non, mais on joue à la belote... à cent francs du point !

LE PÈRE. Cent francs du point !

LA GRAND-MÈRE. Et ce qu'il ne sait pas... c'est que je triche... Avant-hier, je lui ai pris quatre-vingt mille francs...

LE PÈRE. 80.000 francs !

LA GRAND-MÈRE. Attendez, attendez, vous allez voir, je ne perds pas mon temps... (*Elle sort un carnet.*) Oui... ce mois-ci, j'en suis à 432.700 francs de gain...

LE PÈRE. Quest-ce que vous dites ?

LA GRAND-MÈRE. Eh oui, 432.700 francs, c'est bien, n'est-ce pas ?

LE PÈRE. Bonne maman !

LA GRAND-MÈRE. Eh oui...

LE PÈRE. Et vous gagnez chaque fois... !

LA GRAND-MÈRE. Oh non, sans cela il se méfierait...

LE PÈRE, *doucement*. Mais c'est du vol !

LA GRAND-MÈRE. Oh ! vous savez, André, il n'a pas de famille... comme moi... et puis, qui voulez-vous qui le sache ?

LE PÈRE. Mais... vous vous rendez compte ?...

LA GRAND-MÈRE. Vous croyez que je ne devrais pas faire ça ?

LE PÈRE. Bonne maman, vous ne vous rendez pas compte... C'est très mal ce que vous faites.

LA GRAND-MÈRE. Bah ! vous serez bien content quand je serai morte de trouver tout cet argent... Cela fait plus de trois millions depuis le début...

LE PÈRE. Vous lui avez pris trois millions ?

LA GRAND-MÈRE. Ne vous inquiétez pas, André, il en a d'autres... Mais petit à petit, je le grignote...
(*Un silence.*)

LE PÈRE. Bonne maman, cela ne peut continuer comme cela. Vous allez rembourser ce monsieur.

LA GRAND-MÈRE. Le rembourser ! Ah ça non, alors, j'ai assez travaillé pour lui prendre...

LE PÈRE. Je me demande si je deviens subitement fou, si je rêve, ou bien... Mais enfin, est-ce que vous réalisez ce que vous faites ?

LA GRAND-MÈRE. Mais oui, j'assure mon avenir...

LE PÈRE, *se lève. Un temps.* Où avez-vous mis cet argent ?...

LA GRAND-MÈRE. J'ai acheté des valeurs...

LE PÈRE. Vous jouez en bourse... ! ?

LA GRAND-MÈRE. Oh ! je boursicote ! Vous savez, c'est intéressant. J'ai des Rio Tinto et des Royal Deutsch... Ça marche bien... Mon capital augmente...

LE PÈRE. Mais qui vous conseille ?...

LA GRAND-MÈRE. Lui.

LE PÈRE. Comment ?

LA GRAND-MÈRE. Oui... c'est lui...

LE PÈRE. C'est lui ! ce monsieur ! Vous lui prenez son argent et il vous conseille pour le placer...

LA GRAND-MÈRE. C'est ça, oui...

LE PÈRE. Grand-mère, cela suffit. Vous allez m'écouter : Si vous refusez de rembourser ce monsieur, c'est moi qui le fais et je vous interdis de le revoir par la suite.

LA GRAND-MÈRE, *se levant*. Bon, eh bien, je m'en irai.

LE PÈRE. Vous vous en irez, et où cela, grand-mère ?

LA GRAND-MÈRE. En Italie.

LE PÈRE. En Italie ! ?

LA GRAND-MÈRE. Parfaitement. Et avec lui.

LE PÈRE. Vous déraisonnez.

LA GRAND-MÈRE. Pas du tout. Vous savez, André, il n'est jamais trop tard pour aller à Venise.

LE PÈRE. Fabuleux !...
(*La grand-mère se rapproche du père et lui dit en baissant un peu la voix.*)

LA GRAND-MÈRE. Allons, André, remettez-vous ! Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

LE PÈRE. Comment... !

LA GRAND-MÈRE. Vous savez, André... Je crois qu'il s'est aperçu que je trichais.

LE PÈRE. Hein ?

LA GRAND-MÈRE. Oui... Mais voilà... il ne sait pas comment !

RIDEAU

---

acte 3

Le studio.

Le fils est assis.
Le père circule, il a l'air assez agité.

LE PÈRE. Quelle génération !...

FRANÇOIS. De mon temps...

LE PÈRE. Parfaitement. De mon temps...

FRANÇOIS. Tu parles, vous faisiez comme les copains !

LE PÈRE. Non mon ami, nous avions un minimum de respect pour nos aînés...

FRANÇOIS. Mais... on les respecte, nous, les aînés.

LE PÈRE. Ah oui ! tu appelles cela du respect... Vous n'en faites qu'à votre tête. Vous vous imaginez que nous sommes des vieux croûtons et vous vous lancez tête baissée dans les pires emmerdements... Pourquoi ? Parce que vous ne voulez pas recevoir de conseils.

FRANÇOIS. Tu sais, « l'expérience des autres »...

LE PÈRE. Tais-toi, fils d'idiot. Le genre d'expérience dans lequel tu veux te lancer..., cela mène très loin... très loin... et c'est trop tôt...

FRANÇOIS. Mais enfin papa, je n'ai plus quinze ans.

LE PÈRE. Non, tu en as vingt... C'est énorme en effet... Le commencement de la fin... La vieillesse...

FRANÇOIS. Mais...

LE PÈRE. Et tu crois que vingt ans c'est un âge normal pour se marier... quand on habite chez ses parents... et qu'on n'a pas la moindre situation ?

FRANÇOIS. Mais papa, je travaillerai.

LE PÈRE. Tu travailleras... toi... Non ! pas possible...

FRANÇOIS. Mais bien sûr.

LE PÈRE. Et à quoi s'il te plaît ? Ta brillante formation intellectuelle te destine probablement aux plus hauts postes de l'administration.

FRANÇOIS. J'ai un orchestre.

LE PÈRE. Un orchestre. C'est parfait. Mon fils va abandonner sa médecine et devenir musicien... Et tout cela pourquoi ? Pour épouser un nourrisson de dix-sept ans qu'il installera dans mon appartement en attendant impatiemment que je casse ma pipe...

FRANÇOIS. Papa, écoute...

LE PÈRE. Un orchestre ! Je suppose que tu vas venir répéter ici...

FRANÇOIS. Je peux t'aider à l'usine de temps en temps...

LE PÈRE. Entre les répétitions ?...

FRANÇOIS. Je parle sérieusement.

LE PÈRE. C'est ce qui m'inquiète... (*Un silence.*) Et peut-on savoir pourquoi tu désires si soudainement épouser cette... jeune personne ?

FRANÇOIS. Je ne m'en étais pas aperçu avant... Elle non plus... mais quand on est séparé... ça marche pas, tu comprends... On est obligé de se téléphoner. Alors on a décidé de se marier. Voilà !

LE PÈRE. Voilà ! Voilà comment on fait la plus belle ânerie de sa vie...

FRANÇOIS. Oh ! ne dramatise pas...

LE PÈRE. Dramatiser ! Mais espèce d'imbécile heureux, je ne dramatise pas... Monsieur veut vivre sa vie ! Très bien... Il va se marier, à mes frais bien entendu. Il va installer sa dulcinée ici et il va aller faire semblant d'aller gagner sa vie... dans les caves. Pendant ce temps, la dulcinée qui se morfond à la maison, commence à se bagarrer avec ta mère et tes sœurs, et au bout de six mois, ici, la vie ne sera plus tenable...

FRANÇOIS. Oh ! tu sais actuellement ... !

LE PÈRE. Ce n'est pas une raison pour ajouter une timbrée de plus à l'établissement...

FRANÇOIS. Allez, papa, sois chic... aide-moi...

LE PÈRE. Mais tu ne comprends pas qu'en ce moment je suis en train de t'aider. J'essaie de t'empêcher de faire une énorme bêtise... Si tu veux m'écouter au lieu de te buter stupidement, je te parie un dîner à la Tour d'Argent que dans cinq ans, c'est toi qui me remercieras...

FRANÇOIS. Non, je suis sûr de moi.

LE PÈRE. Ah oui ! Eh bien alors tu peux attendre. Ce grand amour ne va pas cesser brusquement, je suppose !...

FRANÇOIS. C'est mieux qu'on se marie maintenant. (*Silence.*)

LE PÈRE. Toi... tu as fait des blagues !...

FRANÇOIS, *un peu enfantin.* Mais non. Tu n'y es pas du tout... C'est une gosse et je ne veux pas la faire vivre comme ça... à droite et à gauche... C'est inhumain ! C'est à moi de prendre mes décisions.

LE PÈRE, *sérieux.* Quand on veut fonder un foyer...

FRANÇOIS. Oh ! arrête, je t'en prie...

LE PÈRE. Mais mon ami, il y a des réalités dans la vie qui...

FRANÇOIS. Oh ! évidemment, elle ne sait peut-être pas faire de la poularde à la suprême... Mais ça, moi je m'en fous... (*Un silence.*) Elle apprendra...

LE PÈRE. Ecoute, mon vieux, quoi que tu en penses, je ne suis pas encore assez sénile pour ne pas comprendre ton point de vue, mais tout de même je n'ai pas l'intention de te laissser hypothéquer ton avenir comme cela... bêtement, sur une simple passade... Tout ce que je peux faire... Tiens je te fais une proposition...

FRANÇOIS. J'écoute.

LE PÈRE. Tu me dis que cette gosse n'a plus son père, qu'elle est libre comme l'air, trop probablement... Eh bien profite du week-end pour nous la présenter et l'emmener à la villa. Attention ! étant bien entendu que tu ne nous la laisseras pas sur les bras pour aller galoper ailleurs, et que tu te conduiras avec elle en gentleman. Et naturellement sous réserve que ta mère soit d'accord...

FRANÇOIS. Elle le sera.

LE PÈRE. Comment le sais-tu ?

FRANÇOIS. Elles se sont rencontrées par hasard, ici, l'autre matin et il paraît qu'elles ont tout de suite sympathisé.

LE PÈRE. Ici... !

FRANÇOIS. Oui. Elles ont dû parler chiffons.

LE PÈRE. Elle est si gentille que ça... ?

FRANÇOIS. Tu parles ! Regarde, tiens... (*Il sort de son portefeuille une photo de Pinky, il la tend à son père.*)

LE PÈRE. Tu sais à qui elle ressemble... ?

FRANÇOIS, *d'un ton détaché.* ... Leslie Caron...

LE PÈRE. Non... à la tante Germaine.

FRANÇOIS. Tu charries..., papa...

LE PÈRE. Non, non... Elle avait ce sourire un peu triste... et ce garçon qui la tient par la taille ? Qui est-ce ?

FRANÇOIS. Un copain.

LE PÈRE. Eh bien ! tu n'es pas jaloux, au moins... !

(*Entre Pinky. Le père la voit, François ne la voit pas.*)

FRANÇOIS. T'en fais pas. Elle est littéralement folle de moi...

LE PÈRE. Pas possible ?

FRANÇOIS. ... Mais elle est bien trop bourrique pour le reconnaître.

LE PÈRE. Tu es vraiment d'une délicatesse...

FRANÇOIS. Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit d'extraordinaire?

LE PÈRE, *montrant la photo à François.* Rien, rien... Je te signale quand même que « l'original » se trouve derrière toi.

FRANÇOIS, *se retournant.* Ah ! mince, alors... Il y a longtemps que tu es là ?

LE PÈRE. Non.

FRANÇOIS. Çà alors...

LE PÈRE. Quand on parle du loup...

(*Un temps. Silence gêné.*)

FRANÇOIS. C'est elle...

LE PÈRE. Je vois.

PINKY, *très réservée.* Bonjour, Monsieur.

LE PÈRE. Mademoiselle...

(*Un silence gêné.*)

FRANÇOIS, *à Pinky.* Allez quoi ! Fais pas cette tête-là... Dis quelque chose.

PINKY. François...

LE PÈRE, *à Pinky.* Ne vous inquiétez pas, mon fils est en train d'essayer de vous mettre en confiance !

FRANÇOIS. Eh oui... parfaitement... Elle dit rien...

LE PÈRE. Tu l'intimides peut-être.

FRANÇOIS. Moi ! Tu parles...

(*Le père, qui a envie de rester seul avec Pinky, tend les clés de sa voiture et la carte grise à François.*)

LE PÈRE. Tiens, va chercher la voiture.

FRANÇOIS, *qui ne comprend pas.* Maintenant ?

LE PÈRE. Tu peux me rendre ce service, non ?

FRANÇOIS, *hésite puis comprend l'intention.* Ah bon ! D'accord, d'accord, je vous laisse. (*Il sort.*)

LE PÈRE. Il est plein de tact...

FRANÇOIS, *repasse la tête.* Tu es vraiment sûr que les accus sont chargés ?

(*Le père hausse les épaules. Un silence un peu gêné.*)

LE PÈRE, *changement complet de ton. Pour la première fois il va se révéler beaucoup plus tendre.* Asseyez-vous, Mademoiselle...

PINKY. Non, j'aime bien rester debout.

LE PÈRE. Comme vous voudrez, mais moi... si vous le permettez, je vais m'asseoir... François m'a beaucoup parlé de vous et... (*Un temps.*) si j'ai bien compris, il a décidé de vous épouser...

PINKY. Oh ! non.

LE PÈRE. Je vous demande pardon ?

PINKY, *résolument.* Non. C'est *moi* qui ai pris cette décision.

LE PÈRE, *stupéfait.* Ah ! très bien ! Bon, bon bon...

PINKY. Cela fait deux mois que je prépare mon coup.

LE PÈRE. Très intéressant ! Et vous croyez que vous avez raison d'agir ainsi ?

PINKY, *très affirmative.* Oh oui !

LE PÈRE. Ah !

PINKY. Cela va « l'équilibrer » !

LE PÈRE. L'équilibrer ! ?

PINKY. Oui. Actuellement, vous comprenez, François est instable, hésitant ; il cherche sa voie ! Alors j'ai décidé de le remettre en selle.

LE PÈRE. Et vous croyez que le mariage...

PINKY. Evidemment.

LE PÈRE. Ah ?

PINKY. Vous savez que François... il est « très bien », au fond.

LE PÈRE, *amusé.* Non ?

PINKY. Oui.

LE PÈRE. Et vous croyez qu'il peut vous rendre heureuse...

PINKY. La question n'est pas là.

LE PÈRE. Ah non ? Et où est-elle ?

PINKY. *Je veux* l'aider, je veux qu'il « réussisse ». Je sais qu'il peut... seulement il lui manque un but, vous comprenez, *un but.* (*Changeant de ton.*) Il lui faut un foyer.

LE PÈRE. Mais il en a un...

PINKY. Non, ici ce n'est pas le sien, c'est le vôtre.

LE PÈRE. Tiens, tiens ! Je n'avais pas pensé à cela. (*Il réfléchit.*) Vous allez avoir des enfants ?

PINKY. Bien sûr.

LE PÈRE. Et vous saurez les élever ?

PINKY. Tiens... pourquoi pas ?

LE PÈRE. C'est difficile vous savez d'être parents.

PINKY. Il faut être très ferme au départ.

LE PÈRE. Oui, oui... on dit ça... Nous verrons...

PINKY. C'est tout vu. Si on s'entend bien avec François, et on s'entendra bien, les gosses, il faudra qu'ils marchent droit.

LE PÈRE. Très bien. Très bien... et vous êtes pressés de vous marier...

PINKY. Pressés ! ?

LE PÈRE. Oui. Je ne sais pas pourquoi, mais tous les jeunes ont l'air pressés en ce moment... Vous n'allez pas mourir demain vous savez...

PINKY. Monsieur... Il y a une chose que vous ne comprenez pas...

LE PÈRE. Expliquez-moi.

PINKY. L'âge... cela ne veut rien dire. C'est la maturité qui compte... Et nous, nous avons déjà besoin de responsabilités...

LE PÈRE. Oui, oui, oui, c'est très joli tout cela. Vous permettez quand même que je vous donne mon avis.

PINKY. Mais bien sûr, voyons.

LE PÈRE. J'ai remarqué que les jeunes avaient une curieuse manière de « *prendre-leurs-responsabilités* »... En fait... ils comptent surtout sur les parents... Allons-y, marions-nous... Papa paiera l'appartement.. Maman gardera les gosses... Grand-mère achètera une voiture, et en avant !...

PINKY. Ce n'est pas vrai, Monsieur... Nous ne sommes pas tous comme cela...

LE PÈRE. Ah non ?

PINKY. Vous savez combien je gagne... par mois ?

LE PÈRE. Non.

PINKY. Cent mille francs... Pas mal, hein ?

LE PÈRE. Bigre ! Et qu'est-ce que vous faites ?

PINKY. Je suis chimiste dans une grosse boîte.

LE PÈRE. Chimiste ?

PINKY. Dans deux ans je serai diplômée.

LE PÈRE. Ah !

PINKY. Je travaille actuellement sur les polymères, vous connaissez ?

LE PÈRE. Je suis industriel, vous savez !...

PINKY. Oui. Mais j'ai remarqué que les hommes d'affaires ne connaissaient pas grand-chose aux questions techniques...

(François est entré.)

LE PÈRE. Eh bien ! moi... je sais ce que c'est que la polymérisation.

PINKY. Vaguement...

LE PÈRE. Non, pas vaguement. Très bien... J'en connais toutes les applications industrielles...

PINKY. Eh bien ! mais... c'est tout à votre honneur...

FRANÇOIS. Parfait, parfait... Je vois qu'il existe tout de même des points communs entre les générations.

LE PÈRE. Peut-être plus que tu ne le penses.

PINKY. Je vous laisse... Au revoir, Monsieur. Je suis enchantée d'avoir fait votre connaissance...

LE PÈRE. Au revoir, Mademoiselle.

PINKY. Vous êtes beaucoup plus sérieux que je ne croyais. *(Elle sort.)*

LE PÈRE, *amusé*. Elle est tordante...

FRANÇOIS. Il n'y a plus d'enfants !

LE PÈRE. En tout cas, cette gosse n'est pas mal du tout.

FRANÇOIS. Pas mal ! Tu as vu ses jambes ?

LE PÈRE. Non, je n'ai pas vu ses jambes ! Ce n'est pas de cela que je parle. *(Il va vers la porte.)* Je dis que cette petite a du plomb dans la tête. Ce n'est pas n'importe qui. J'ai même l'impression que...

FRANÇOIS. Que quoi ?

LE PÈRE. Qu'elle va te mettre dans sa poche, comme ça ! *(Il sort.)*

(François reste seul.)

FRANÇOIS. Ça, mon petit vieux... c'est pas encore fait. *(Le téléphone sonne. François décroche.)* Oui... Non... Je ne connais pas... Qui cela ?... « Dorik Arlène »... C'est certainement une erreur... Il n'y a pas de Dorik, ici, et Arlène... C'est la bonne... *(Il écoute.)*

. . . .

Ah bon ! *(Il pouffe de rire.)* Non ? Pas possible ?

. . . .

Ce que je pense ? Eh bien ! mais... c'est sensationnel. J'avoue que Dominique est en train d'interpréter le rôle de Maria Chapdelaine... Je crois que cela vaudra le déplacement.

. . . .

Vous dire quelques mots sur Dorik Arlène... Vous savez, moi ! je suis le frère !
Anatomiquement, elle est défendable... Du point de vue clinique, elle présente certains troubles psychiques qui la rendent d'un abord difficile... et qui, pourrions-nous dire, se concrétisent sous la forme d'une instabilité totale, et d'une insatisfaction permanente... C'est une cyclique...

. . . .

En tant que médecin je pense qu'une ou deux séances d'électro-chocs pourraient lui faire retrouver une certaine lucidité... Mais... c'est loin d'être certain...

(Dominique entre.)

Quoi d'autre ? Eh bien... je ne vois rien... *(Il la regarde.)* Elle doit avoir une trentaine d'années... Elle a été élevée au Couvent des Oiseaux, ce qui lui a laissé une empreinte quasi indélébile... Disons qu'en fait d'oiseau, elle joint l'intelligence de l'oie et la simplicité du paon...

(Dominique se retourne et écoute.)

... et elle passe les trois quarts de son temps avec des perruches futiles... Vous voyez qu'elle est marquée... Si elle est bonne comédienne ?...

(Dominique se rapproche.)

Ah çà ! je vous le garantis ! Il faudrait que vous la voyiez dans ses meilleures scènes... : « Papa donne-moi de l'argent » ou « Tous les hommes sont des mufles. » C'est très, très intéressant... Evidemment cela n'a pas beaucoup de rapport avec Maria Chapdelaine... Mais enfin... Avec un peu d'imagination...

(Dominique qui s'est approchée, coupe brusquement la communication.)

DOMINIQUE. Petit salaud !

FRANÇOIS. Moi ?

DOMINIQUE. Tu veux que je te dise ce que tu es ?

FRANÇOIS. Tu viens de me le dire... Non ?

DOMINIQUE. Non. Personne ne te l'a jamais dit... Tu es... Tu es...

FRANÇOIS. Eh bien... Vas-y...

DOMINIQUE, *elle est hors d'elle*. Tu es... ce qu'il y a de plus « négatif » ici-bas... tu es... la Négation même.

FRANÇOIS. Qu'est-ce que j't'ai fait ?

DOMINIQUE. Tu le sais très bien. Tu viens de chercher à me ridiculiser juste au moment où j'ai une chance...

FRANÇOIS. Oh ! je t'en prie, arrête, tu vas me faire pleurer... *(Il rit.)*

DOMINIQUE. Oh ! cela ne risque pas. Il en faudrait beaucoup, je crois, pour t'émouvoir...

FRANÇOIS. Je sais, je sais... je connais le refrain : « Je finirai sur l'échafaud... »

DOMINIQUE. Non. Tu manques un peu trop d'envergure pour cela... Je te vois plutôt... dans des histoires d'abus de confiance, de lettres anonymes ou pick-pocket...

FRANÇOIS. Des histoires de chantage, peut-être ?...

DOMINIQUE. Oh ! je t'en prie, je ne vends pas les draps pour payer mes dettes de poker, moi !

FRANÇOIS, *bondissant*. Ah non ! mais écoutez-la, cette piquée... c'est trop drôle une mijaurée comme ça qui veut vous faire la morale..., c'est un comble... Tu veux que je lui dise à père où passe le lait ? Hein ? Tu veux que je lui dise pourquoi on consomme deux cents litres par mois ? Histoire de se décontracter l'épiderme... Mademoiselle prend des bains lactés.

DOMINIQUE. Voyou !

FRANÇOIS. Détraquée !

(Le père entre. Silence soudain.)

LE PÈRE. Vous allez vous taire, oui, vous ne savez pas que votre mère est malade ?... Bande de sauvages ! Vous prenez cette maison pour quoi ? Voulez-vous me le dire, pour quoi ? Où vous croyez-vous ? Je rentre du bureau, crevé, vous entendez, crevé pour vous entretenir, espèces de limaces, et qu'est-ce que je trouve ?... Celui-ci prêt à tous les sacrifices, les miens, bien entendu, pour se flanquer la corde au cou, celle-là en extase à l'idée de montrer son derrière à vingt millions de personnes, la mère malade... et qui me fait la tête. La grand-mère qui... oui..., et la bonne qui joue de la guitare...

(Silence. Le père s'approche de Danièle qui est entrée.)

Il n'y a que celle-ci qui se tienne un peu tranquille !

Tu n'as pas flanqué ton scooter sur un vieillard ? Non ? Pas de projets grandioses ? Tu ne vas pas te faire teindre les cheveux ou modifier le nez ? Tu m'étonnes beaucoup... J'attendais mieux !... Tu me déçois !... Tu es bien certaine que tu n'as rien à m'annoncer ?

(*Un silence. Danièle baisse la tête.*)

Fichez-moi tous le camp d'ici. Et en vitesse... Le premier que j'entends élever la voix aura de mes nouvelles.

DOMINIQUE. Mais enfin, père !

LE PÈRE. Tu veux que je te flanque une gifle...

(*François quitte dignement le studio. Le père, à Dominique qui s'éloigne.*)

Et je te préviens... si jamais j'apprends que tu t'exhibes en petite tenue... je te flanque à la porte. Tu as compris ?

(*Entre la mère. Triste visage. Sans s'occuper de personne, elle va à l'armoire avec une valise et commence à la remplir de vêtements.*)

DOMINIQUE. Je ne te donnerai pas cette peine... (*Elle sort.*)

(*Danièle va s'asseoir à l'écart.*)

LE PÈRE. C'est à devenir dément...

(*Dominique claque la porte de sa chambre. Le père la rejoint, ouvre la porte, hors de lui.*)
Et je vous ai dit cent fois que je ne voulais pas qu'on claque les portes... (*Furieux, il claque violemment la porte. Encore en colère. Le téléphone sonne. Le père répond.*) Allô !... Ah ! c'est vous, Charrier... Comment ? La SOPAC ne vous a pas encore livré... Bon, eh bien, appelez Bertin et faites l'affaire avec lui... Débrouillez-vous, que diable... Ne discutez pas, faites ce que je vous dis et rappelez-moi... Oui, je suis chez moi... si l'on peut dire. (*Il se tourne vers la mère qui boude ostensiblement.*) Et vous, qu'est-ce que vous avez à me faire cette tête-là ? (*Elle ne répond pas.*) Hein ? Qu'est-ce que vous avez ?

LA MÈRE. André, laissez-moi tranquille, je vous prie... Faites tout ce que vous voudrez ici ou ailleurs. Mais laissez-moi tranquille.

LE PÈRE. Qu'ont-ils fait encore ?...

LA MÈRE. Ils n'ont rien fait... C'est vous, André, vous ; vous le savez bien.

LE PÈRE. Moi ! qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

LA MÈRE. Je ne ferai pas d'histoire, André. Je partirai... c'est tout.

LE PÈRE. Vous partirez ! Mais qu'avez-vous enfin ?

(*Elle s'arrête devant lui théâtrale.*)

LA MÈRE. Vous osez me le demander ? Vous osez, André, me regarder en face..., me demander ce que j'ai, alors qu'ici, dans cette maison, où nous avons été si heureux ensemble... au début... Vous me connaissez assez, André, vous savez que je ne suis pas de taille à me défendre..., que je ne sais pas faire ces choses-là, et c'est probablement ce qui vous donne le courage de venir m'humilier ici. (*Elle s'arrête, change de ton larmoyant. Elle va pleurer. Il se lève.*) C'est très laid, André... très laid... Je ne vous aurais jamais cru capable de cela... Oh non ! jamais... jamais.

LE PÈRE. Mais, ma chère amie, vous êtes com-plè-te-ment folle... Qu'est-ce que vous racontez ?

LA MÈRE, *de plus en plus larmoyante*. Non, André, non laissez-moi, je vais m'en aller, je ne ferai pas de bruit. Je partirai tout simplement ; vous aurez toute la maison.

LE PÈRE. Moi, je vais prendre un cachet. Arlène !

ARLÈNE. Oui, Monsieur ?

LE PÈRE. Donnez-moi de l'eau.

ARLÈNE. J'ai pas d'eau.

LE PÈRE. Quoi ?

ARLÈNE. J'ai pas d'eau !

LE PÈRE. Et le robinet ?

ARLÈNE, *méprisante*. Oh ! le robinet !

LE PÈRE. C'est bon, j'y vais ! (*Il sort.*)

(*Danièle a assisté sans mot dire à la scène entre le père et la mère.*)

DANIÈLE. Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

LA MÈRE. Je ne peux rien te dire... Tu verras plus tard... Il y a des laideurs dans la vie...

DANIÈLE. Tu penses que je ne comprendrais pas... Tu te trompes peut-être.

LA MÈRE. Oh non !

DANIÈLE. Oh si !... J'ai de l'expérience, tu sais.

LA MÈRE. De l'expérience ! Mon Dieu, ma petite fille, c'est vrai...

DANIÈLE. Hein ?

LA MÈRE. François m'a tout dit.

DANIÈLE. Le salaud !

LA MÈRE. Mais non, mais non... Il a bien fait. C'est pour ton bien...

DANIÈLE. Pour mon bien !

LA MÈRE. Eh oui... Il y a des choses que l'on ne doit pas cacher à sa maman. Mais il n'a pas voulu me dire... qui c'était... Dis-moi, ma chérie, qui a été méchant avec toi ?

DANIÈLE. Méchant !

LA MÈRE. Oui. Je t'en supplie, dis-le-moi.

DANIÈLE. A quoi ça t'avancerait ?

LA MÈRE. Danièle je t'en conjure...

DANIÈLE. Jure-moi que tu n'en parleras à personne.

(*La mère acquiesce. Un silence.*)

... C'est Georges.

LA MÈRE. Georges !

DANIÈLE. Eh oui.

LA MÈRE. Georges Dartiguenave ?!!

DANIÈLE. Que veux tu...? le printemps, le bois de Boulogne..., le clair de lune, le bruit des vagues...

LA MÈRE. Les vagues !

DANIÈLE. Oui... Nous voguions sur le lac...

LA MÈRE. Mon Dieu ! ma petite fille... Quelle horreur !

DANIÈLE. Non... pas tant que ça... Tu sais, Georges... à contre-jour...

LA MÈRE. Oh !

DANIÈLE. On ne choisit pas toujours... D'ailleurs... j'ai résisté... Mais c'est costaud, tu sais, un homme, dans ces moments-là...

LA MÈRE. Le lâche ! L'hypocrite !

DANIÈLE. Non. Il a été très gentil. Il m'a dit qu'il ne fallait pas me défendre, qu'il ne me voulait aucun mal, que j'avais de jolis yeux... Que je ne les aurais pas toujours... On vieillit vite, tu sais, maman...

LA MÈRE. Danièle !

DANIÈLE. C'est bête d'attendre... Il faut profiter de sa jeunesse... C'est l'été de la vie, tu comprends ?

LA MÈRE, *indignée*. C'est lui qui t'a dit cela... ?

DANIÈLE. Oh !... s'il ne m'avait dit que ça...

LA MÈRE. Mon Dieu !...

DANIÈLE. Cela n'aurait pas suffi... tu penses... J'en ai vu d'autres ! Mais voilà... Il a su me parler... « Tu es ma princesse aux cheveux de lin... Viens près de moi nous allons faire un beau voyage... Nous allons à Cythère... »

LA MÈRE, *indignée*. A Cythère !

DANIÈLE. Oui, alors tu comprends, je me suis laissé endormir... et toc... il a accosté...

LA MÈRE. Accosté !

DANIÈLE ... Dans l'île... Remarque, j'ai bien senti le danger... Mais il ne m'a pas laissé le temps de me ressaisir... Il a enjambé le petit banc, il m'a prise par la main... et il m'a dit : « Venez, ma princesse. Nous sommes arrivés... C'est Cythère ; les fées de l'amour sont là... Les fées, F.E.E.S., tu comprends, elles incantent l'été et la jeunesse... Venez... » Et moi, crétine, j'ai débarqué.

LA MÈRE. Georges a fait ça...

DANIÈLE. Eh oui !

LA MÈRE. Oh !

DANIÈLE. Alors après, il m'a entraînée vers un buisson...

LA MÈRE. Un buisson ! Georges ?

DANIÈLE. Et comment !... Il s'est assis. Moi aussi... Il s'est allongé... Moi aussi... Et là...

LA MÈRE. Tais-toi !

DANIÈLE. Et là, je n'ai plus eu le temps de placer un mot... Il est devenu nerveux. Il m'a dit : « T'occupe pas de ça... Allez, viens, allez, viens, viens, viens »... et en même temps, tu me suis ? Il me serrait contre lui... Cela a l'air d'un détail, comme cela, mais crois-moi, ça compte ! Bref à partir de là, je ne sais pas ce qui s'est passé, mais je me suis dit : Allez, tant pis. Ni vu ni connu... je saute... (*Un peu triste.*) Et ce qui est déplorable..., c'est... que j'ai sauté.

LA MÈRE, *émue*. Mon enfant, mon petit bébé chéri !

DANIÈLE. Eh oui... ce sont des choses qui arrivent !...

LA MÈRE. Ma chérie !... Oh ! ce Georges !

DANIÈLE. Dis, maman, c'est fichu maintenant ?... Je suis la honte de la famille ?

LA MÈRE. Oh oui !... Oh non !... je ne sais pas, ma petite... C'est épouvantable !

DANIÈLE. Remarque bien que dans un certain sens, ce n'est pas si mal. Tu comprends, je me suis en quelque sorte, « accrue »...

LA MÈRE. Accrue ! ?

DANIÈLE, *très grave*. Oui. Maintenant c'est une autre vie qui commence... Je suis une femme.

LA MÈRE. Oh ! une femme ! Ma petite fille...

DANIÈLE. Tu sais, maman, Cythère, ce n'est pas si mal ! (*Elle sort.*)

(*La mère reste seule un instant et se dirige vers le téléphone.*)

LA MÈRE. Mon Dieu !... Ce Georges..., mais c'est un monstre... Mais... un monstre... (*Elle fait un numéro.*) Allô !... Littré 36-67. e voudrais parler à Monsieur Georges Dartiguenave... (*Etonnée.*) Il n'est pas là ?... Mais où est-il ?... A la pêche !! ? Oh ! le monstre... Comment peut-il ? (*Elle raccroche.*) À la pêche, dans un moment pareil !...

(*Entre le père avec un manteau. Il se prépare à sortir. La mère se tourne vers lui et lui dit sur un ton dramatique.*)

André !... Georges est à la pêche...

(*Le père écoute à moitié. Il lit une lettre.*)

LE PÈRE, *très peu intéressé*. Ah ! ah !...

LA MÈRE, *larmoyante*. Oui, mon ami...

LE PÈRE, *excédé*. Qu'est-ce que vous voulez que cela me fiche ?

LA MÈRE. André... Notre fille a fait des bêtises...

LE PÈRE. Elle a accordé un interview au « Times » ?

LA MÈRE. Mais non. Dany, voyons.

LE PÈRE. Ah ! quelle bêtise ?

LA MÈRE. La plus grande, André... La plus grande.

LE PÈRE, *indifférent*. Ah ! ah !

LA MÈRE. Eh oui... c'est épouvantable !

LE PÈRE, *presque indifférent*. Et avec qui... ?

LA MÈRE. Georges... Justement.

LE PÈRE. L'assureur ?

LA MÈRE. Oui.

LE PÈRE. Oh ! Oh !

LA MÈRE. Ce garçon n'était pas du tout ce que nous croyions, André... C'est un suborneur, un infâme suborneur. Il a profité d'un instant de faiblesse de Dany.

LE PÈRE. Un instant de faiblesse ? Classique !

LA MÈRE. Il l'a enjolée...

LE PÈRE. Qui vous a raconté cela ?

LA MÈRE. Mais Dany. Voyons !...

(*Un silence.*)

LE PÈRE. Et vous l'avez crue...

LA MÈRE, *stupéfaite*. Comment !! ?

LE PÈRE. Je vous demande si vous l'avez crue ?

LA MÈRE. Mais André, vous êtes fou...

LE PÈRE. Dieu que vous êtes naïve... (*Il appelle.*) Arlène !...

(*Arlène entre.*)

ARLÈNE. Oui, Monsieur.

LE PÈRE. Voudriez-vous avoir l'obligeance de me dire où est ma veste de pyjama ?

(*Arlène très gênée, regarde la mère, hésite.*)

Hé bien !...

LA MÈRE, *sur un ton de reproche mélodramatique*. André...

(*Le père ne comprend évidemment pas...*)

LE PÈRE, *à Arlène*. Alors où est-elle passée ?

ARLÈNE, *indignée*. Elle est passée, ici, Monsieur ? Hier matin à onze heures...

(*Le père, stupéfait, la regarde. Elle sort.*)

LA MÈRE, *sèchement*. André... Je savais que vous étiez capable de plaisanteries de mauvais goût... Mais manquer à ce point de tact..., cela dépasse le sens commun... (*Elle se lève.*)

LE PÈRE. Comment ?... Quoi ? C'est un peu fort !

(*La porte s'ouvre doucement et... Georges entre : chapeau de paille genre colonial, canne à pêche à la main (tenue parfaitement ridicule). Le père le considère un instant et lui dit.*)

Bonjour, Georges... Ce n'est pas vous par hasard qui auriez emprunté ma veste de pyjama ?

(*Georges ne répond pas.*)

Non ?... Hé bien si vous avez autant d'autorité dans cette maison qu'on me le laisse entendre... Eclaircissez ce mystère... s'il vous plaît. Il paraît que ma veste « circule ». (*Il sort.*)

LA MÈRE, *sèchement*. Ne faites pas attention à cela, Georges... Mon mari sait très bien où est cette veste...

GEORGES. Ah oui ?

LA MÈRE. Oui... Je ne suis entourée en ce moment que d'hypocrisie et de mauvaise foi... (*Elle le regarde dans les yeux.*)

GEORGES, *pur*. Ah oui ?

(*Un silence.*)

LA MÈRE. Ainsi... vous allez à la pêche...

GEORGES. Oui, vous voyez...

LA MÈRE. Au bois de Boulogne peut-être ?

GEORGES, *surpris*. Au bois ?

LA MÈRE, *pleine d'intentions*. Il y a un lac..., n'est-ce pas ?

GEORGES. Ah oui, en effet !

LA MÈRE. Il y a même des bateaux... une île...

GEORGES, *qui ne comprend visiblement pas de quoi on lui parle.* Oui, mais...

LA MÈRE, *changeant de ton.* Georges, je suis épouvantablement déçue...

GEORGES. Mais, Madame... je...

LA MÈRE. Taisez-vous, Georges... N'ajoutez pas le fiel de l'hypocrisie à la lâcheté de votre geste.

(*Georges stupéfait, la regarde.*)

LA MÈRE, *s'effondre.* ... Dany m'a tout dit.

GEORGES. Madame...

LA MÈRE. Tout...

GEORGES. Tout ?!

LA MÈRE. L'été de la vie..., la princesse aux cheveux de lin..., l'accostage à Cythère... Tout... Même les buissons...

GEORGES. Ah ! (*Georges a compris.*) C'est Dany qui vous a raconté tout cela ? (*La mère acquiesce.*) Ah !

LA MÈRE. Georges, comment avez-vous pu faire une chose pareille ?

(*Georges réfléchit un moment.*)

GEORGES, *solennel.* Nul, Madame, n'est à l'abri d'un instant de faiblesse.

LA MÈRE. Georges !

GEORGES. Eh oui...

LA MÈRE. Vous seriez un passionné... ?

GEORGES. Hélas, Madame !

(*Un silence.*)

LA MÈRE. Non. Vous n'êtes pas un passionné... Vous aviez tout prémédité...

GEORGES. Prémédité ! ?

LA MÈRE. Parfaitement... Ce n'est pas par hasard, je suppose, que vous avez accosté dans cette île... Je suis naïve, mais pas à ce point... En réalité... vous l'avez attirée dans un guet-apens...

GEORGES. Non, Madame... Je l'ai prise par la main et je lui ai dit... « Venez Danièle. Nous sommes jeunes... Il fait beau... Allons sur la plage... »

LA MÈRE, *indignée.* Oh !

GEORGES. Oui...

LA MÈRE. Mais, il n'y a pas de plage au bois de Boulogne...

GEORGES. C'est ce qu'elle m'a fait remarquer... Mais je lui ai dit : « Danièle... Tous les lieux sont des plages, où deux êtres épris, veulent s'étendre et s'aimer... »

LA MÈRE. Vous avez dit ça ?!

GEORGES. Oui, Madame.

LA MÈRE. Que c'est beau !

(*Entre Arlène.*)

ARLÈNE. Madame ! Je fais les asperges pour ce soir ?

LA MÈRE. Arlène, je vous en prie, faites ce que vous voulez, mais ne venez pas m'importuner en ce moment.

ARLÈNE. Ouais... je connais ça... Et puis après, qui c'est qui prendra... ? Arlène.

LA MÈRE. Je vous en prie...

ARLÈNE. Moi, je préfère que Madame me dise...

LA MÈRE. Bon, bon, faites les asperges et laissez-nous...

ARLÈNE. D'accord. Chacun ses responsabilités... (*Elle sort.*)

(*Un silence.*)

LA MÈRE. Ah ! par moments... elle est odieuse... Qu'est-ce que nous disions ?

GEORGES. Nous parlions de la plage...

ARLÈNE, *rentrant.* Madame... il y a plus d'huile...

LA MÈRE, *se levant furieuse.* Ah ! Arlène, vous passez la mesure... Vous voyez que je suis occupée..., que j'ai une conversation importante, grave, avec Monsieur Georges... Débrouillez-vous comme vous voudrez. S'il n'y a plus d'huile, eh bien allez en acheter... Ayez un peu d'initiative enfin.

ARLÈNE. Oui, Madame...

(*Arlène ne bouge pas. La mère se rassoit.*)

LA MÈRE. Eh bien, qu'est-ce que vous attendez... ?

ARLÈNE. Ben ! l'argent, tiens... ! Madame croit pas qu'on va m'en faire cadeau...

LA MÈRE. Ah !... Vraiment... Vous êtes navrante, ma pauvre Arlène, navrante... Prenez-le dans mon sac... ? Et pour l'amour de Dieu, fichez-moi la paix... Allez, au revoir, Arlène...

(*Arlène sort.*)

LA MÈRE, *à Georges.* Où en étions-nous ?

GEORGES, *excédé se lève.* Madame, je vais me retirer.

LA MÈRE. Mon Dieu... Mais nous n'avons rien dit..., rien décidé...

GEORGES. Madame, en l'occurrence c'est *moi* qui décide. Sachez que je n'ai pas l'habitude de me dérober devant mes responsabilités. Quant à l'opinion que vous semblez avoir de moi..., elle me révolte... *Je ne suis pas un satyre.* (*Il sort.*)

FRANÇOIS, *hilare.* Un satyre, lui !!?

LA MÈRE. Oui... C'est lui le père...

FRANÇOIS. Lui ?

LA MÈRE. Parfaitement !

FRANÇOIS. Maman, ce n'est pas sérieux.

LA MÈRE. Mais si. Tu vois mon chéri... je l'avais pressenti.

FRANÇOIS. Qu'est-ce que tu avais pressenti ?

LA MÈRE, *très fière.* Que Georges était un vrai mâle.

(*Il la prend par le bras comme si elle était malade et la conduit jusqu'à la porte. Elle sort.*)

FRANÇOIS. Non mais qu'est-ce qu'il faut entendre !!! A nous deux maintenant. (*Il se dirige vers la chambre de Danièle.*) Danièle...

DANIÈLE, *off.* Oui ?

FRANÇOIS. Descends tout de suite.

(*Danièle entre.*)

Danièle... à cause de toi toute la maison est dans le cirage...

DANIÈLE. Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

FRANÇOIS. Dis-moi qui est le père et je me charge du reste.

DANIÈLE. Ça y est ; il va remettre ça...

FRANÇOIS. Danièle, écoute-moi bien. Je pèse mes mots. Tu ne sortiras pas « vivante » de cette pièce avant de m'avoir tout avoué... J'ai dit — tout — ...

DANIÈLE. Mais c'est la Gestapo ici.

FRANÇOIS. Parfaitement, je ne te laisserai plus une seconde de répit avant d'avoir éclairci cette histoire, tu entends. Pas une seconde.

DANIÈLE. Et qu'est-ce que tu ferais si je te disais la vérité ?

FRANÇOIS. J'irais trouvé ton gars et j'arrangerais tout.

DANIÈLE. François, c'est impossible.

FRANÇOIS. Ce qui est impossible, c'est que tu laisses accuser un innocent.

DANIÈLE. Un innocent ?

FRANÇOIS. Oui... Georges... Maman pense que c'est lui... Cela dépasse l'imagination...

DANIÈLE. C'est moi qui le lui ai fait croire.

FRANÇOIS. Hein ?

DANIÈLE. Oui.

FRANÇOIS. Mais tu es complètement citronnée.

DANIÈLE. T'en fais pas, François, il est assez grand pour se défendre.

FRANÇOIS. Se défendre... Tu crois cela, hein ? Eh bien, je peux te dire qu'il a avoué...

DANIÈLE. Avoué ?

FRANÇOIS. Oui il a dit comme toi...

DANIÈLE. Mais il est fou...

FRANÇOIS. Non, il n'est pas fou... Il t'aime, il t'adore, il te vénère, il t'a dans la peau... Il est prêt à couvrir tous tes mensonges... Mais tu es bouchée ou quoi ?

DANIÈLE. François, ne m'engueule pas...

FRANÇOIS. Je ne t'engueule pas... (*Il gueule.*) Je fais une mise au point. Je suis las de voir une gamine, haute comme trois pommes, tirer les ficelles de cette baraque, flanquer la pagaye partout et jouer les affranchies... et tout cela pour quoi ?... Pour braver l'opinion publique..., pour faire son petit effet... Ah non ! il y a de l'abus...

DANIÈLE. Tu n'as pas encore compris que je voulais un gosse, non ?

FRANÇOIS. Un gosse !... Mais tu en attends un !... (*Danièle baisse la tête.*)
Tu attends bien un gosse n'est-ce pas ?
(*Pas de réponse.*)
Dany, allez, sois chic, réponds-moi. Dis-moi la vérité. Je te promets que je n'en parlerai à personne, cela sera un secret entre toi et moi. Je ne ferai aucune observation, aucun commentaire... Tu le dis et je la boucle. D'accord. T'attends un gosse ?
(*Danièle fait « non » de la tête.*)
Ça alors !... Mais qu'est-ce que ça veut dire ? A quoi joues-tu ?

DANIÈLE. Je ne joue pas...

FRANÇOIS. Mais alors explique-toi...

DANIÈLE, *butée.* Je veux avoir un bébé. C'est tout.

FRANÇOIS. Ecoute, Dany, tu sais que j'ai les idées larges... Mais moi, que veux-tu, il faut que je comprenne... J'ai besoin de logique... Pourquoi veux-tu un petit enfant ?

DANIÈLE. J'en ai envie.

FRANÇOIS. C'est physique ?

DANIÈLE. Physique ?

FRANÇOIS. Oui, c'est comme si tu avais faim... soif ?

DANIÈLE. Non.

FRANÇOIS. Alors c'est moral... Psychique si tu préfères.

DANIÈLE. J'en sais rien. Tu m'embêtes avec tes questions...

FRANÇOIS. Si c'est psychique, cela se soigne, et j'ai de plus en plus l'impression que tu as besoin d'être... soignée.

DANIÈLE. Me soigner !... Tu ne crois pas que c'est les autres qu'on devrait soigner plutôt... Mais je suis parfaitement normale... Je suis jeune... Je veux vivre ! Tu sais ce que cela veut dire « vivre » ?... Etre heureuse..., avoir un truc à soi, rien qu'à soi... Tu t'en fous, toi ? Tu as ta médecine, tu as Pinky, ton orchestre... Eh bien, moi, je veux un gosse... Tu ne comprends pas ça, hein ?

FRANÇOIS. ... Si... si...

DANIÈLE. Ah !... tiens, tiens !

FRANÇOIS. Ce que je me demande c'est comment cette idée a pu te venir...

DANIÈLE. Au début... j'en avais tellement envie... que je me suis imaginé des trucs... Un garçon très très très beau... qui venait me voir la nuit... Il entrait par le jardin... par là, tu vois ! J'entendais ses pas sur le gravier, je comptais jusqu'à vingt et je me disais « Ça y est, le voilà ! » Il s'asseyait sur mon lit, près de moi, il me prenait par la main et il me disait... Je crois que ce n'est pas la peine que j'aille plus loin... Monsieur est cartésien... Eh bien, si tu veux... à force d'y penser j'ai fini par y croire... Voilà tout...

FRANÇOIS. Nous sommes devant un cas de mythomanie infantine aiguë.

DANIÈLE. Tu parles... Il y a longtemps que « vous » m'avez ramenée à la réalité...

FRANÇOIS. A la réalité ?

DANIÈLE. Oui, au début, elle était très jolie, mon histoire... J'aurais dû n'en parler à personne... C'est vous qui me l'avez gâchée... Et tu sais ce qui s'est passé ?

FRANÇOIS. Non !

DANIÈLE. Eh bien ! je me suis dit puisque c'est comme ça, puisque personne ne me comprend, eh bien je vais la rendre vraie, mon histoire. Vraiment vraie et j'ai essayé.

FRANÇOIS. Qu'est-ce que tu as essayé ?

DANIÈLE. Ben pour le gosse, tiens !... J'ai demandé à Teddy... Il n'a pas voulu... Gilbert non plus... Personne ne marche.

FRANÇOIS. Stupéfiant ! Encore heureux que tu sois tombée sur des copains !... Sur « *mes* » copains... Mais pourquoi nous as-tu raconté toutes ces salades..., avant ?...

DANIÈLE. J'avais peur, François, je n'étais pas sûre, j'avais besoin de savoir comment vous réagiriez tous... Eh bien ! maintenant je n'ai plus peur. Je sais. Le jour où j'attendrai un gosse, maman tombera dans les pommes, papa me flanquera dehors et Dominique essaiera de m'envoyer en Suisse... En somme il n'y a que sur grand-mère que je pourrai compter...

FRANÇOIS. Et moi !

DANIÈLE. Oh ! toi, tu essaieras de me caser en vitesse, et tu iras retrouver ton orchestre et tes motos.

FRANÇOIS. Tais-toi, tiens !... Ce que tu dis ne tient pas debout.

DANIÈLE. Si. Et c'est justement parce que j'ai envie de voir quelque chose qui tienne vraiment debout que je veux un gosse...

FRANÇOIS. Que tu voulais.

DANIÈLE. Que je veux.

FRANÇOIS. Danièle je t'avertis : je t'empêcherai de faire des conneries, dussé-je te séquestrer.

DANIÈLE. Eh bien vas-y, ferme les portes à clé... Il y a des fenêtres.

FRANÇOIS. Dany, écoute-moi !...

DANIÈLE. Ne te fatigue pas. Rien ni personne ne pourra me faire changer d'avis.

FRANÇOIS. Bon. D'accord... (*Il s'en va.*) Je vais prendre des mesures de sécurité.

DANIÈLE. François...

FRANÇOIS. Oui...

DANIÈLE. Dis-moi une chose. Est-ce que je suis immorale ?

FRANÇOIS. Non..., tu as seize ans.

(*Danièle sort.*)

LA GRAND-MÈRE. François.

FRANÇOIS. Oui ?

LA GRAND-MÈRE. J'ai fait une boulette.

FRANÇOIS. Allons bon... Ça recommence.

LA GRAND-MÈRE. François, ne fais pas ta mauvaise tête.

FRANÇOIS. Non, mais c'est vrai ça, j'ai à peine résolu le problème de l'une, voilà l'autre qui fait des siennes... Cela devient épuisant...

(*Dominique entre, une grande valise à la main, dans une toilette invraisemblable.*)

FRANÇOIS. Qu'est-ce que tu fais ?

DOMINIQUE. Je fiche le camp d'ici.

FRANÇOIS. T'es dingue, non !

DOMINIQUE. Ah ! tu trouves... tu trouves que je n'en ai pas assez supporté ! Il y a des limites, mais cette fois c'est fini. J'ai envie de vivre avec des gens normaux.

(*Le père entre.*)

LE PÈRE. Qu'est-ce qu'elle a encore, celle-là ?

FRANÇOIS. Elle s'en va.

LE PÈRE. Pas possible !

DOMINIQUE. Si. Il y a un mois que je me contiens..., tu entends. Je suis sur le point d'exploser.

FRANÇOIS. Ça ! (*Il sort.*)

(*La mère entre avec sa valise.*)

LE PÈRE. Mais c'est la gare d'Austerlitz !... Tout le monde à table dans cinq minutes. (*Il sort.*)

LA MÈRE. Dominou, où vas-tu ?

DOMINIQUE. Je m'en vais.

LA MÈRE. Tu ne vas pas faire ça.

DOMINIQUE. Laisse-moi, je t'en prie... Il est absolument inutile que tu fasses un drame. Ma décision est prise.

LA MÈRE. Que s'est-il passé, ma chérie ?

DOMINIQUE. Il ne s'est rien passé. Il y a seulement que j'en ai assez de cette comédie... Je ne peux plus la supporter.

LA MÈRE. Mais supporter quoi, ma chérie ?

DOMINIQUE. Quoi ? Tu me demandes quoi ? Mais c'est un enfer ici...

LA MÈRE. Je ne veux pas que tu t'en ailles... Pas aujourd'hui.

DOMINIQUE, *intriguée*. Pourquoi pas aujourd'hui ?

LA MÈRE. Ton père ! Si tu savais ce qu'il m'a fait...

DOMINIQUE. Père ?

LA MÈRE. Je ne te dirai rien; je ne suis pas comme ça, moi. Tu comprendras plus tard.

DOMINIQUE. Allons, calme-toi !

LA MÈRE. Personne ne m'aime ici.

(*François entre et passe.*)

FRANÇOIS. Mais si, mais si...

LA MÈRE. Vous voulez tous me faire du mal.

(*François repasse.*)

FRANÇOIS. Mais non, mais non...

LA MÈRE. Je ne sers à rien... Je vais m'en aller...

DOMINIQUE. Pas du tout... Tu vas rester, tu sais bien que Dany a besoin de toi.

LA MÈRE. Dany... Mais non.

DOMINIQUE. Comment non ?

LA MÈRE. Georges va l'épouser...

DOMINIQUE. L'épouser ?

(*François entre.*)

LA MÈRE. Oui... C'est lui le père.

FRANÇOIS. Il n'y a plus de père... Ni de fils non plus... C'est l'opération du Saint-Esprit.

LA MÈRE. François, tu es fou !

FRANÇOIS. Pas du tout. J'ai éclairci le mystère. Tout est arrangé .

LA MÈRE. Mon Dieu ! qu'avez-vous fait ?...

DOMINIQUE. Explique-toi.

FRANÇOIS. Je n'ai rien à expliquer. J'ai pris ce problème en main...et je l'ai solutionné... Dany n'a rien fait de mal... Enfin... jusqu'à nouvel ordre. Quant au moineau il s'est envolé...

(*Entre le père qui passe au fond.*)

LE PÈRE. Eh bien ! tant mieux... ! Si j'avais rencontré ce volatile dans l'appartement je l'aurais immédiatement défenestré... Un moineau, une tortue... Pourquoi pas une girafe ?... François, tu as invité Pinky pour le week-end ?

FRANÇOIS. Oui, elle vient...

LA MÈRE. André, vous n'allez pas faire une chose pareille !

LE PÈRE. Pourquoi, ma chère amie ?.... Cette petite est charmante... Elle est beaucoup mieux que son fiancé... d'ailleurs.

LA MÈRE. Cette petite est la fiancée de François ?

LE PÈRE. Vous ne pensiez tout de même pas que c'était la mienne, je suppose !...

LA MÈRE, *s'effondrant*. Et si...

(*Attendrissement général autour de la mère.*)

LE PÈRE. Ma pauvre Alice ! Allons ! allons !... pas d'attendrissement. A table ! (*Il sort.*)

(*Entre Danièle qui constate que quelque chose ne va pas. La mère effondrée est réconfortée par François et Dominique.*)

DANIÈLE, *immédiatement*. Il est arrivé quelque chose à Sophie !

FRANÇOIS. Pas encore.

DANIÈLE. Comment ?

FRANÇOIS. Je l'ai prise comme otage.

DANIÈLE. Quoi ?

FRANÇOIS. Si tu n'es pas sage... Sophie retourne aux herbages.

DANIÈLE. Salaud !

LA MÈRE. François, rends-lui sa tortue.

FRANÇOIS. Non.

DANIÈLE. Où est-elle ?

FRANÇOIS. En résidence surveillée.

DANIÈLE. Çà, mon petit vieux, je peux te dire que cela ne va pas se passer comme ça.

(*Ils se battent.*)

LA MÈRE, *essaye de les séparer.* Mes enfants, voyons.

ARLÈNE, *entrant, bourrue.* Alors, c'est la demie. Vous vous asseyez ou quoi ?

LA MÈRE. Mon Dieu c'est vrai ! Vite, vite...

FRANÇOIS, *se dirigeant vers le pick-up.* Et maintenant... vous allez entendre mon premier enregistrement.

DANIÈLE, *frappant à la porte de la salle de bains.* Qui est dans la salle de bains ? C'est toi, papa ? Je parie qu'il lit son journal !

(*Arlène entre en poussant la table roulante.*)

LA MÈRE, *à Danièle.* Appelle ta grand-mère, ma chérie.

DANIÈLE. Grand-mère ! A table. (*Elle va à la porte de la salle de bains.*) Alors c'est pour aujourd'hui ou pour demain ?

VOIX DU PÈRE. Tu as fini de taper, espèce de sauvage.

LA MÈRE. Dominou ?

VOIX DE DOMINIQUE. Qu'est-ce qu'il y a ?

LA MÈRE. Viens vite, ma chérie.

VOIX DE DOMINIQUE. J'arrive.

(*Le père sort de la salle de bains.*)

DANIÈLE. Ah ! quand même. (*Elle entre dans la salle de bains.*)

LE PÈRE. Je croyais avoir dit que je voulais que l'on se mette à table à moins le quart...

(*Entre Dominique.*)

Ah ! voici Dorik Arlène... Quel honneur pour nous !

DOMINIQUE. Oh ! je t'en prie.

(*Entre la grand-mère.*)

LE PÈRE. Vous avez bien dormi, bonne maman ?

LA GRAND-MÈRE. 200.000 ! Je m'excuse, je suis en retard. J'étais chez mon notaire.

LA MÈRE. Tu ne vas pas nous dire que tu faisais ton testament...

LA GRAND-MÈRE. Non, je m'occupe de celui de quelqu'un d'autre. Vous savez, un accident est si vite arrivé...

LE PÈRE. François, arrête cette musique de dégénérés, et viens à table ou alors le restaurant... Danièle !

VOIX DE DANIÈLE. J'arrive.

ARLÈNE, *entrant.* Alors ? je porte le boudin ?

LA MÈRE. Arlène je vous ai dit cent fois...

LE PÈRE. Oui, ça va, portez-le.

DANIÈLE, *entrant.* Qui s'est servi de ma brosse à dents ?

LE PÈRE. Toi, assieds-toi...

DOMINIQUE. Arlène, mes carottes...

LE PÈRE. Où vas-tu, Danièle ?

DANIÈLE. Chercher mon Oppocalcium.

LE PÈRE. Veux-tu rester-là !

(*Le téléphone sonne. Danièle se lève.*)

DANIÈLE, *au téléphone.* Oui... de la part de qui... Un instant... Dominique c'est pour toi... Un Jules.

(*Dominique s'est levée et quitte la table.*)

LE PÈRE. Expédie-moi cet individu, et en vitesse je te prie. J'interdis que l'on téléphone aux heures des repas.

ARLÈNE. Monsieur François, le concierge demande que vous rangiez votre moto.

FRANÇOIS. J'y vais. (*Il quitte la table.*)

DOMINIQUE, *au téléphone.* Une photo en bikini ? Mais bien sûr !

LA MÈRE, *se lève.* Danièle, ma chérie...

LE PÈRE. Alice, asseyez-vous, je voudrais, pour une fois, faire un repas tranquille.

(*La mère se rassoit. Danièle et François reviennent.*)

Enfin ! Tout le monde est là. Bravo !

FRANÇOIS, *ironique.* Oui, c'est l'harmonie parfaite des vieilles familles bourgeoises.

LA MÈRE. Eh bien ! François !...

FRANÇOIS. La couveuse idéale pour adolescents heureux... Le foyer quoi !

LE PÈRE. Eh oui ! mon ami... Malgré tout... et quoi que tu en penses...

DANIÈLE. Oui, je trouve qu'on a une chose en commun ici.

LA MÈRE, *approbative.* Tu vois, François...

DANIÈLE. ... On habite à la même adresse...

RIDEAU

"LES PORTES CLAQUENT"...

Bordelais, ayant grandi dans la fabrication du vinaigre, Michel Fermaud a attendu 34 ans pour « claquer les portes » de l'entreprise familiale et tenter sa chance à Paris. Cinéaste amateur et réalisateur de plusieurs documentaires pleins de qualités, ses films ont intéressé quelques spécialistes éminents.

Mais ce n'est pas le cinéma qui a révélé, brusquement, Michel Fermaud aux Parisiens, c'est le théâtre. Sa première pièce, que présente actuellement le Théâtre Daunou, s'annonce comme un succès comparable à celui qui avait accueilli, il y a plusieurs années, Le Don d'Adèle, *de Barillet et Grédy, dont c'était, également, la première comédie. Ce rapprochement est une référence ! Aussi nul doute que* Les portes claquent *n'ouvrent à leur auteur celles d'une brillante carrière dramatique.*

...ET LA CRITIQUE

YVES GROSRICHARD :

Un succès de rire

Le Théâtre Daunou, avec *Les portes claquent*, comédie en trois actes de M. Michel Fermaud, tient un succès. Et un succès de rire, qui est le plus difficile à obtenir et le plus précieux.
Ah ! ces portes ! Combien y en a-t-il au total ? Six, sept, huit ? En s'ouvrant tour à tour dès le lever du rideau, elles font entrer en scène une famille où tout le monde est fou : des « cinglés », des « dingues », pour reprendre les expressions mêmes que l'on se lance à la tête entre deux pugilats du frère et de l'une ou l'autre de ses sœurs, entre deux arrivées de la servante ahurie qui fait cuire ses asperges en étudiant la guitare, entre deux discussions du père et de la mère ou du père et du fils qui joue de la trompette dans les caves au lieu d'aller à la Faculté de médecine. Et les portes s'ouvrent et se referment, et claquent, et claquent encore.

(*France-Soir.*)

ANDRÉ RIVOLLET :

La meilleure tradition du Boulevard

Enfin, un vrai succès ! Un auteur nouveau, Michel Fermaud, vient de faire des débuts éclatants qui le prédestinent à la carrière d'un Edouard Bourdet ou d'un André Roussin. Il s'agit d'une comédie très gaie, dans la meilleure tradition du Boulevard.
Quel est le secret de cette réussite exceptionnelle ? Le ton modéré de la satire la rend particulièrement percutante. Au lieu de déduire, jusqu'à l'absurde, les conséquences les plus folles d'un postulat, qui pourrait être plus ou moins abracadabrant, cet observateur patient, amusé, conserve toujours son bon sens.

(*Rivarol.*)

TRENO :

Allez-y de confiance

Je ne saurais trop conseiller aux « J 3 » qui passent dans leur famille pour des phénomènes d'aller voir cet alerte spectacle : ils y perdront un complexe au risque d'en attraper un autre : celui de se sentir à peu près aussi originaux qu'une « 2 CV ».
Les portes claquent... Le plus vif éloge vous en a été fait par le critique de votre journal habituel. Il n'aura pas manqué de vous signaler la fameuse scène de la grand-mère qui, peut-être, un jour, deviendra aussi classique que la partie de cartes de César. Je me bornerai donc à vous dire : « Allez-y de confiance, vous rirez de bon cœur dès les premières répliques, continuerez à rire jusqu'au baisser du rideau, et rirez derechef en rentrant chez vous, rien que d'y penser. »

(*Le Canard Enchaîné.*)

MARCELLE CAPRON :

Je me suis franchement amusée

Ici, l'opposition des générations, le fossé entre elles, ne tourne pas au drame ni à la catastrophe. Et la comédie, malgré son arrière-plan de « surboum », de licence et d'inconscience, reste parfaitement honnête.
Sous sa légèreté, il y a bien de la justesse dans l'observation, dans les notations (il est vrai, par exemple, que les grands-parents et les petits-enfants sont souvent plus proches, se comprennent mieux que les parents et les enfants) et la fantaisie, dans l'invention de son jeune auteur, est plein de promesses.
Pour tout dire, je me suis franchement amusée.

(*Combat.*)

PIERRE MARCABRU :

Une joyeuse humeur, signe d'une belle santé

Un mouvement qui ne se ralentit pas. Le plaisir de bouger, d'aller et venir librement. Pas d'intentions, mais une façon agréable de remuer des pantins. Une rapidité de comédie américaine. Pas de vulgarité, ni même de gravelure. Au contraire, une joyeuse humeur qui est le signe d'une belle santé. Une pièce jeune, dynamique et spontanée dans ses roueries : le Théâtre Daunou tient là un succès, et Michel Fermaud est un nouvel auteur boulevardier à qui l'on peut faire confiance.

(*Arts.*)

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Dans la ligne de Roussin

Enfin un nouvel auteur de Boulevard, M. Michel Fermaud. Dans la ligne de Roussin.
Une pièce ; un milieu ; des personnages ; des scènes (toutes courtes, influence du cinéma) ; un dialogue ; des répliques ; des mots, irrésistibles, en situation. Bref, du bon comique. Avec des moments plus fins, des touches brèves, de nuance plus subtile.
Je signale une scène majeure menée de main de maître et que j'appellerai « la scène de la grand-mère ». Désopilante.
Remarquable mise en scène de Christian-Gérard.
Et une distribution de premier ordre. Chacun est bien choisi, tout le monde à sa place, tous à complimenter. Ces jeunes nous étonneront toujours. Que de qualités. Quelle justesse ! Noté tout particulièrement les noms de Claude Brialy et Annie Villiers. Mais il y a aussi Picolette, et Michel Lonsdale, impavide. Et tous les autres, tous, vous dis-je !
Pour Mme Hélène Dieudonné, la grand-mère, elle est... je cherche un mot qui veuille dire plus que savoureuse ; succulente ? Mieux encore si c'est possible.
Spectacle idéal pour se détendre pendant les fêtes.

(*Le Figaro.*)

Comédie en un acte
de Jean Bacon

SI MADAME ME PERMET...

PERSONNAGES

Ambroise Ledoux, 40 ans.
Isabelle, *sa femme*, 29 ans.
Victor, *le domestique*, 32 ans.
Clémence Fournier,
tante d'Isabelle, 60 ans.

La salle de séjour des Ledoux. Confortable. Tapis, fauteuils. Dans le coin de droite, la table avec des chaises autour. Le couvert est mis. A droite, au premier plan, porte donnant sur la cuisine. Au deuxième plan, porte donnant sur la chambre. A gauche, porte donnant sur le vestibule.

Au lever du rideau, Isabelle est seule en scène. Elle vient de sonner le domestique. On frappe à la porte.

ISABELLE. — Entrez !

(*Victor entre. Très grande maison.*)

VICTOR. — Madame a sonné ?

ISABELLE, *cherchant un prétexte.* — Oui, Victor. Je... Vous n'avez pas oublié que Mme Fournier venait dîner ce soir ?

VICTOR. — Non, Madame. Tout est prêt, Madame.

ISABELLE. — Bon.

(*Victor va vers la porte. Elle le rappelle.*)

Victor !

VICTOR. — Madame ?

ISABELLE. — Quel est le menu ?

VICTOR. — Potage Saint-Germain, bouchées aux crevettes, noix de veau à l'espagnole, petits pois, salade d'endives, dessert.

ISABELLE. — Parfait.

(*Victor va vers la porte. Même jeu.*)

Victor !

VICTOR. — Madame ?

ISABELLE. — Quel est le dessert ?

VICTOR. — Madame m'avait dit de faire un savarin.

ISABELLE. — C'est vrai. J'avais oublié. Ma tante raffole du savarin.

(*Victor va vers la porte. Isabelle le rappelle d'une voix changée, plus basse.*)

Victor !

VICTOR. — Madame ?

ISABELLE. — Je croyais que mon mari était rentré ?

VICTOR. — Non, Madame, Monsieur n'est pas encore rentré.

ISABELLE, *se levant subitement, va à lui et lui jette les bras autour du cou.* — Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

VICTOR. — Monsieur va rentrer d'un moment à l'autre.

ISABELE. — Raison de plus pour se dépêcher. (*Elle l'embrasse.*)

VICTOR. — Madame pourrait me mettre dans une situation... (*Elle l'embrasse encore.*) Mais Madame a un charme si prenant... (*Cette fois c'est lui qui la serre dans ses bras.*)

ISABELLE. — Victor, je suis folle. Dis-moi que je suis folle !

VICTOR. — Je ne me permettrais jamais de parler de la sorte à Madame !

ISABELLE. — Qu'est-ce qui m'a donc pris, comme ça, si vite, moi qui depuis sept ans étais la sagesse même ?

VICTOR. — Sept est un chiffre fatidique. Les astrologues et les alchimistes l'ont toujours prétendu. D'ailleurs pourquoi les Sept Sages de la Grèce, les Sept merveilles du monde, le chandelier à Sept branches, et les Sept péchés capitaux ?

ISABELLE. — Un drame. Tout cela va finir par un drame. Mais je ne peux plus m'arrêter ; je suis heureuse... Tant pis... Serre-moi dans tes bras !

VICTOR. — Les désirs de Madame sont des ordres... (*Il l'embrasse longuement.*)

ISABELLE, *pâmée.* — Victor, tu es beau...

VICTOR. — Madame me flatte... Mais je crois entendre Monsieur qui rentre. Puis-je me retirer ?

ISABELLE, *l'embrassant une dernière fois, vite.* — Mon péché...

(*Victor s'en va sur la pointe des pieds. Isabelle arrange ses cheveux et s'assoit. Ambroise entre par la porte, à gauche, et se laisse tomber dans un fauteuil.*)

AMBROISE. — Ah ! ça fait du bien de rentrer chez soi. Je viens d'avoir une de ces journées !

ISABELLE. — Mon pauvre ami !

AMBROISE. — Réunion du Conseil d'administration,

déjeuner avec Lestang qui nous fait une grosse commande : douze salles à manger d'un coup ; arrivage d'un lot de macassar... Je n'ai pas arrêté. (*Petit temps. Il s'étire.*) Et toi, comment vas-tu ?

ISABELLE. — On ne peut mieux.

AMBROISE, *la considérant un instant.* — J'avoue que je ne t'ai jamais vu aussi bonne mine, ma chère Isabelle.

ISABELLE. — Le chiffre treize m'a porté bonheur.

AMBROISE. — Le chiffre treize ?

ISABELLE. — Tu ne t'en es peut-être pas rendu compte, mais depuis que nous sommes mariés, c'est-à-dire en sept ans, nous avons eu très exactement douze bonnes.

AMBROISE. — J'y suis. Et Victor est la treizième. (*Un petit temps.*) J'ai eu vraiment une de ces inspirations !

ISABELLE. — Quand tu t'y mets...

AMBROISE. — Cette bonne tante Clémence !

ISABELLE. — Toi qui te plaignais de l'avoir à dîner toutes les semaines.

AMBROISE. — Elle est très bavarde.

ISABELLE. — Et tu disais : Qu'est-ce qu'elle peut nous barber avec ses histoires d'ordonnance et leur vie de garnison, du vivant de l'oncle Gustave !

AMBROISE. — Comment pouvais-je me douter qu'elles allaient justement me donner cette idée formidable : pourquoi, nous aussi, ne pas essayer un homme ?

ISABELLE. — Encore fallait-il bien tomber. Car enfin, du premier coup, nous avons trouvé une perle.

AMBROISE. — Pardon. *J'ai* trouvé une perle. Si je n'en avais pas parlé le premier à Raymond...

ISABELE. — Tu as raison. C'est à toi que revient l'honneur.

AMBROISE, *satisfait de lui-même.* — C'est amusant, parce que, jusqu'ici, je ne m'occupais jamais des domestiques, je te laissais faire, et chaque fois ça finissait en catastrophe. Je ne te le reproche pas, je constate. Pour une fois je dirige les opérations... et voilà ! On peut dire que j'ai eu vraiment une chance de...

ISABELLE, *vite.* — De pendu !

AMBOISE. — Et il continue à te donner satisfaction ?

ISABELLE. — Entière.

AMBROISE. — Tu dois avoir beaucoup moins de soucis depuis qu'il est arrivé. Tu peux te reposer sur lui.

ISABELLE. — Oui, c'est exact, je peux... me... en effet...

AMBROISE. — Et tout ce qu'il te fait, qu'une femme ne pourrait jamais te faire !

ISABELLE. — Ah ! ça...

AMBROISE. — Cirer les parquets, nettoyer les vitres, tous les gros travaux ; il est fort comme un Turc. Je l'ai vu prendre une caisse à bras le corps, l'autre jour, hop ! comme une plume. Il doit avoir de ces biceps !

ISABELLE. — Superbes.

AMBROISE, *étonné.* — Comment, tu as vu ses biceps ?

ISABELLE. — Avant-hier, pour battre les tapis, il avait relevé ses manches.

AMBROISE, *sourit, rassuré.* — Il ne fait pas les choses à moitié !

ISABELLE. — A qui le dis-tu !

AMBROISE. — Il se donne à tout ce qu'il fait, avec un cœur ! Sans compter que c'est un excellent cuisinier. Tu as vu comme il sait vous mijoter de ces petits trucs ?

ISABELLE. — Il est très adroit de ses mains.

AMBROISE. — Je ne veux pas diminuer tes mérites, mais je suis sûr que, pour toi, ça a dû être une révélation.

ISABELLE. — Exactement.

AMBROISE. — Et, ce qui n'est pas si fréquent, il sait accommoder les restes.

ISABELLE, *offensée.* — Les restes ?

AMBROISE, *étonné.* — Eh ! bien oui, les restes.

ISABELLE, *péremptoire.* — Ici, il n'y a pas de restes. (*On frappe.*)

AMBROISE. — C'est lui. Hein, quel style !

ISABELLE. — Entrez !

VICTOR. — Que Madame et Monsieur veuillent bien m'excuser. Puis-je achever de mettre le couvert ?

AMBROISE. — Mais oui, Victor, faites donc.

(*Victor dispose sur la table un ou deux objets qui manquaient, tandis qu'Ambroise envoie des coups d'œil admiratifs à sa femme. Victor sort.*)

Et une précision dans les gestes..., une agilité...

ISABELLE. — Il est très doué.

AMBROISE. — C'est qu'il va bigrement vite.

ISABELLE. — Tout en faisant bien les choses.

AMBROISE. — J'allais te le dire. Il est quand même très consciencieux. D'ailleurs on voit qu'il a de l'expérience.

ISABELLE. — Ce n'est pas un novice.

AMBROISE. — Et pourtant, je n'arrive pas à croire qu'il a fait ça toute sa vie.

ISABELLE. — Ce serait beaucoup.

AMBROISE. — Il a voyagé, il a une façon de s'exprimer...

ISABELLE. — Très convaincante.

AMBROISE. — Pour moi, il a dû se trouver provisoirement en difficulté, mais je le soupçonne d'être autre chose ?

ISABELLE. — Quoi donc ?

AMBROISE. — Quelque artiste, peut-être, un musicien, un acteur...

ISABELLE. — Un virtuose, qui sait ?

AMBROISE. — En tout cas, virtuose ou pas, j'ai compris : à partir de maintenant, nous n'aurons plus que des hommes !

ISABELLE. — Bravo !

(*Victor entre avec les verres, carafes, etc. Il dispose les objets sur la table. Même jeu d'Ambroise que précédemment. Victor sort.*)

AMBROISE. — Quel style, mes enfants, quel style !

ISABELLE. — Il est même assez beau, tu ne trouves pas ?

AMBROISE, *candide.* — J'avoue que je n'y avais jamais pensé. Tu sais ce que c'est...

ISABELLE. — Evidemment.

AMBROISE, *réfléchissant.* — Il est certainement assez bien de sa personne. Une espèce de distinction... Mais ce n'est pas une chose qui viendrait à l'esprit...

ISABELLE. — Non, non.

(*Un petit temps.*)

AMBROISE. — Trois couverts ?

ISABELLE. — Tante Clémence.

AMBROISE. — Diable, mais c'est vrai, c'est son jour à cette brave tante. (*Soudain inquiet.*) Et moi qui n'ai pas acheté de whisky ! La chère femme ne me le

pardonnerait pas. (*Il se lève, ouvre la porte de la cuisine et crie.*) Victor, faites-moi donc passer le petit sac qui est à côté de la fenêtre... (*A sa femme.*) Prunier est encore ouvert ; j'y cours.

(*Victor rentre, lui donne le sac, puis va ouvrir la porte donnant sur le vestibule et s'incline respectueusement. Ambroise sort, en faisant une dernière mimique pour imiter la perfection de ses manières.*)

ISABELLE. — Peut-on rester aveugle à ce point ?

VICTOR. — On dit que l'amour rend aveugle. Monsieur doit aimer Madame.

ISABELLE. — A sa manière, comme on aime des pantoufles dont on a l'habitude, sans se poser aucune question. S'est-il demandé une fois, une seule fois, si j'étais heureuse, si la vie qu'il a organisée pour lui me convenait à moi, si je n'avais pas envie de quelque chose de nouveau ?

VICTOR. — Le domestique, par exemple...

ISABELLE. — Combien de fois faut-il te dire, Victor, que je ne pense jamais à toi comme à mon domestique ? Pour moi tu es... le destin. Tu m'as troublée, tu m'as ensorcelée, tu es ma faute.

VICTOR. — Après sept années de vertu conjugale.

(*Isabelle rit. Victor la prend dans ses bras.*)

ISABELLE. — Victor, tu es imprudent. Si mon mari rentrait brusquement ?

VICTOR. — Monsieur ne nous verrait pas.

ISABELLE. — Comment, il ne nous verrait pas ?

VICTOR. — Madame l'a dit tout à l'heure, Monsieur est aveugle, Madame dans les bras du domestique, c'est une chose impensable pour Monsieur... Monsieur donnerait tort à ses yeux...

ISABELLE. — Tu crois ? J'aime mieux ne pas essayer.

VICTOR. — A moins que...

ISABELLE. — A moins que quoi ?

VICTOR. — A moins qu'il ne s'agisse d'un piège. Monsieur joue peut-être la comédie de l'ignorance pour mieux épier Madame, et la surprendre au moment opportun.

ISABELLE, *effrayée.* — Et pour nous tuer tous les deux ?

VICTOR. — Monsieur est certainement un sanguin. Il mange beaucoup.

ISABELLE. — Mais je ne l'ai jamais vu jaloux, il aime tant sa tranquillité, ses bons repas, sa petite vie facile. Ce n'est pas un homme à se créer des complications.

VICTOR. — Monsieur n'est pas jaloux parce que Monsieur ne se doute de rien. Mais si Monsieur apprenait tout à coup que Madame couche avec le domestique de Monsieur...

ISABELLE. — Tu me fais tourner la tête avec ta troisième personne, Victor.

VICTOR. — Que Madame me pardonne. Mais si je me mets à parler à Madame, devant Monsieur, autrement qu'à la troisième personne, Monsieur va s'étonner, à juste titre. De l'étonnement Monsieur passera à l'inquiétude, de l'inquiétude au soupçon. La vie sera difficile.

ISABELLE. — Tu as raison. Il faut qu'il ne se doute de rien, le pauvre garçon, je lui dois bien ça. (*Bruit de porte.*) Je l'entends. Je vais m'habiller, je ne serai jamais prête. (*Elle sort.*)

(*Victor fait mine de finir d'arranger la table. Ambroise entre avec plusieurs bouteilles de whisky.*)

AMBROISE. — Voilà de quoi oublier tous nos chagrins.

VICTOR. — Monsieur a des chagrins ?

AMBROISE. — Nous en avons tous, Victor. C'est notre lot sur la terre.

VICTOR. — Je croyais Monsieur parfaitement heureux.

AMBROISE. — Il ne faut jamais se fier aux apparences.

VICTOR, *poli.* — Que Monsieur m'excuse...

AMBROISE, *soudain las et malheureux.* — Tout ne marche pas comme il faudrait, Victor.

VICTOR, *pour dire quelque chose.* — Dans les affaires, il y a toujours des hauts et des bas.

AMBROISE. — Ce ne sont pas les affaires qui me préoccupent, tout va bien de ce côté-là au contraire.

VICTOR. — Je me disais aussi, dans la position de Monsieur...

AMBROISE. — Il s'agit de problèmes plus personnels.

VICTOR. — Je comprends.

AMBROISE. — Intimes, en quelque sorte.

VICTOR. — Intimes.

AMBROISE. — Et le pire, savez-vous ce que c'est, Victor ?

VICTOR. — Non, Monsieur.

AMBROISE. — C'est de ne pouvoir se confier à personne.

VICTOR. — Mais pourtant...

AMBROISE. — Vous pensez à Madame ?

VICTOR. — Eh bien...

AMBROISE. — J'ai une bonne raison pour ne pas lui en parler...

VICTOR. — Dans ce cas...

AMBROISE. — Parce que c'est d'elle qu'il s'agit !

VICTOR. — Oh ! Monsieur...

AMBROISE. — Je sais, c'est très délicat de votre part, Victor. Mais vous voyez, je ne peux plus continuer comme cela, il faut que je parle à quelqu'un.

VICTOR. — Oui, Monsieur.

AMBROISE. — Il peut vous sembler bizarre que je vous fasse mes confidences, mais depuis que vous êtes ici, j'ai apprécié votre nature scrupuleuse.

VICTOR. — Oh ! Monsieur...

AMBROISE. — Si, si. Vous n'êtes pas un domestique ordinaire, cela se voit tout de suite. Je ne vous demande rien. Comme à la Légion !

VICTOR. — Merci, Monsieur.

AMBROISE. — Mais je me rends bien compte que, tout en remplissant, parfaitement d'ailleurs, vos fonctions de domestique, vous êtes beaucoup plus que cela. Et c'est pourquoi je vous considère presque... comme un ami.

VICTOR. — Monsieur est trop bon.

AMBROISE. — Je ne suis pas heureux, Victor. Je ne le montre pas, je parais enjoué, mais je ne suis pas heureux. Ma femme n'est plus la même. Nous avons l'air d'un ménage uni, et vous avez pu vous-même vous y laisser prendre, bien que vous viviez un peu dans notre intimité, mais la vérité est tout autre.

VICTOR. — Oui, Monsieur.

AMBROISE. — Et dire que la vie pourrait être si facile !

VICTOR. — C'est vrai. On la complique à plaisir. C'est que la chair est faible.

AMBROISE. — Voilà. On se laisse aller peu à peu, on prend de mauvaises habitudes... Ma femme, qui était plutôt tendre au début de notre mariage, est devenue lointaine, comme indifférente... C'est très pénible.

VICTOR, *un peu ému.* — Oui...

AMBROISE. — Je savais que vous comprendriez, Victor. Vous avez beaucoup d'intuition. Et je suis sûr que vous connaissez très bien les femmes...

(*Victor fait un signe de dénégation.*)

... Ne soyez pas modeste... Moi, vous voyez, je suis un homme tout simple, j'ai pris en mains l'affaire de meubles que m'a laissée mon père, et, avec Isabelle, c'est toute ma vie. Je ne suis guère familier avec les subtilités de l'âme féminine. Je sais qu'il se passe quelque chose, mais quoi ?

VICTOR. — Ce n'est vraiment pas à moi...

AMBROISE. — Vous croyez qu'elle ne m'aime plus ? Mais pourquoi ? Je lui donne tout ce qu'elle veut, nous sortons régulièrement deux fois par semaine, nous recevons des amis, elle s'achète les robes qu'elle désire, nous avons une auto... Alors ? ce n'est pas sa santé, en ce moment elle est florissante, elle est même gaie, et pourtant, on dirait que quelque chose la tracasse.

VICTOR. — Madame est peut-être jalouse ?

AMBROISE. — Jalouse ? et de quoi mon Dieu ?

VICTOR. — Madame se figure peut-être que Monsieur la trompe.

AMBROISE. — Allons donc, vous plaisantez, Victor.

VICTOR. — Monsieur a des déjeuners d'affaires, Monsieur rentre souvent tard le soir...

AMBROISE. — Mais c'est pour mon travail !

VICTOR. — Monsieur sait bien que c'est le prétexte que donnent tous les maris infidèles.

AMBROISE. — Et vous croyez que ma femme imagine ?...

VICTOR. — Je ne sais pas. J'essaie seulement de me mettre à la place de Madame.

AMBROISE, *réfléchissant.* — Souvent retenu pour le déjeuner... Rentre tard le soir... parfois l'air absent... Je dois dire que les symptômes sont là.

VICTOR. — On se fait vite des idées.

AMBROISE, *rêvant.* — Et ce serait la raison pour laquelle son attitude envers moi...

VICTOR. — C'est très possible.

AMBROISE. — Victor.

VICTOR. — Monsieur ?

AMBROISE. — Vous venez de m'ouvrir des horizons.

VICTOR. — Vraiment ?

AMBROISE. — Oui, mon ami, je crois que vous avez touché juste. Je commence à comprendre bien des choses qui me paraissaient jusqu'ici mystérieuses...

VICTOR. — Eh bien, tant mieux.

AMBROISE. — Victor, je ne peux pas vous dire combien je vous suis reconnaissant.

VICTOR. — Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

AMBROISE. — Si, si. Il y a de quoi. Vous aurez peut-être été l'instrument de mon bonheur conjugal.

VICTOR. — Ça m'étonnerait, Monsieur.

AMBROISE. — Je ne serai pas ingrat.

VICTOR. — Merci, Monsieur.

(*A ce moment Isabelle rentre. Toute pomponnée.*)

AMBROISE. — Tu es magnifique, Isabelle.

VICTOR. — Monsieur n'a plus besoin de moi ?

AMBROISE. — Non, Victor, merci.

(*Victor se retire.*)

ISABELLE. — Que faisiez-vous tous les deux, Victor et toi ? Vous aviez l'air de deux conspirateurs.

AMBROISE. — Nous avions une petite conversation.

ISABELLE. — Tu as de petites conversations avec ton domestique ?

AMBROISE. — Tu n'en as pas, toi ?

ISABELLE, *subitement inquiète.* — Moi ? Que veux-tu dire ?

AMBROISE. — Pour la direction du ménage, les achats, les menus...

ISABELLE. — J'imagine que vous ne parliez pas cuisine ?

AMBROISE. — Non, pas exactement. Notre conversation avait pris un tour plus personnel.

ISABELLE, *feignant l'indifférence, mais mortellement anxieuse.* — Ah oui ?

AMBROISE. — Victor est un garçon plein de bon sens.

ISABELLE. — Tu as besoin des conseils de Victor à présent ?

AMBROISE. — Pourquoi pas ?

ISABELLE. — Quand tu auras fini de t'exprimer par énigmes...

AMBROISE. — Vois-tu, ma petite Isabelle, nous devrions être plus francs l'un avec l'autre. Cela nous éviterait peut-être bien des soucis inutiles.

ISABELLE. — Pourquoi dis-tu cela ?

AMBROISE. — Depuis quelques temps, sans que tu t'en doutes, je t'observe, je t'étudie.

ISABELLE, *terrifiée.* — Où veux-tu en venir ?

AMBROISE. — Je n'ai l'air de m'apercevoir de rien, mais je ne suis pas si bête.

ISABELLE. — Je ne comprends pas un mot de ce que tu me racontes.

AMBROISE. — Ne me complique pas la tâche. Tout cela est suffisamment délicat, et pénible. Crois-tu que je n'ai pas remarqué ta froideur, ton indifférence grandissante à mon égard ? Me crois-tu aveugle à ce point ?

ISABELLE, *égarée.* — Aveugle ? Mais non...

AMBROISE. — Et cet air préoccupé, ces soupirs, cette sorte de gêne, comme si tu avais sur le cœur un fardeau, et tous les prétextes que tu me donnes pour rendre plausible ton attitude. (*Lentement.*) Mais je connais enfin la vérité.

ISABELLE. — C'est Victor qui ?...

AMBROISE. — Disons qu'il m'a ouvert les yeux, mais il y a longtemps que je sais qu'il se passe quelque chose. (*Il regarde sa femme.*) Ma pauvre Isabelle, comment en sommes-nous arrivés-là ?

ISABELLE, *éclatant brusquement en sanglots.* — Je ne sais pas moi-même..., sorte de folie... qui m'a prise.

AMBROISE. — Pourquoi n'es-tu pas venue m'en parler ?

ISABELLE, *stupéfaite, le regardant fixement à travers ses larmes.* — T'en parler ? Tu voulais que je vienne te parler de... de ça... à toi ?

AMBROISE. — Mais bien sûr ! Tu serais venue t'expliquer, gentiment, avec confiance, et j'aurais compris. Je t'aurais tout de suite rassurée.

ISABELLE. — Tu m'aurais pardonnée ?

AMBROISE. — Je n'ai rien à te pardonner. Je suis aussi coupable que toi...

ISABELLE, *surprise et légèrement irritée.* — Tu veux dire que tu m'as trompée ?

AMBROISE. — Dieu merci, non, ma chérie, je ne t'ai pas trompée.

ISABELLE. — Je n'y comprends plus rien.

AMBROISE. — Je veux dire que je n'ai pas toujours fait mon devoir envers toi, j'ai manqué de clair-

voyance, je ne me suis pas mis à ta place, je n'ai pas imaginé que tu pouvais penser...

ISABELLE. — Ambroise, tu me suffoques. Je ne t'aurais jamais cru si compréhensif.

AMBROISE. — Nous sommes mariés depuis sept ans, et nous ne nous connaissions pas ! Cette petite épreuve aura tout éclairci.

ISABELLE. — Mais enfin, nous n'allons pas continuer comme ça...

AMBROISE. — L'essentiel, vois-tu, est de ne rien nous cacher. Voilà ce qui compte.

ISABELLE. — Je vais te dire quelque chose, Ambroise. Tu as raison. Je ne te connaissais pas.

AMBROISE. — Dorénavant, plus de noirs soupçons, plus de méfiance réciproque, la pleine lumière !

ISABELLE. — Tu es admirable. Il faut que je le dise à Victor. (*Elle sonne.*)

AMBROISE. — C'est en grande partie à lui que nous le devons.

VICTOR, *entrant.* — Madame a sonné ?

ISABELLE. — Victor, mon mari, est un être extraordinaire.

VICTOR. — Je n'en ai jamais douté, Madame.

AMBROISE, *clignant de l'œil à Victor.* — Madame et moi nous venons de nous expliquer et de tout mettre au clair.

ISABELLE. — Vous l'entendez, Victor ? De tout mettre au clair. Voilà comment il le prend. C'est fantastique.

VICTOR, *dans ses petits souliers.* — Je me demande si Madame est bien sûre d'avoir compris ce que Monsieur croit que Madame pense de Monsieur...

ISABELLE. — Victor, je ne croyais pas qu'un tel être puisse exister. Il apprend que sa femme couche avec le domestique...

AMBROISE, *l'interrompt en hurlant.* — Quoi, qu'est-ce que tu viens de dire ?

ISABELLE, *reculant.* — Eh bien, mais... enfin... nous ne parlons que de ça depuis dix minutes.

AMBROISE, *terrible.* — Victor, est-ce vrai ? Est-ce vrai, ce que je viens d'entendre ?

VICTOR. — Dans un certain sens...

AMBROISE. — Je ne vous demande pas dans quel sens, je vous demande si c'est vrai !

VICTOR. — Que Monsieur se calme.

AMBROISE. — Oui ou non ?

ISABELLE. — Et moi qui croyais qu'il avait tout compris !

AMBROISE, *s'emparant d'un couteau de table.* — Les tuer..., les tuer tous les deux, là, sans réfléchir, avant d'hésiter... Laver dans le sang l'horreur de cette vision...

ISABELLE. — Ambroise ! Il est fou... (*Elle s'étrangle de terreur.*) Au secours !

AMBROISE, *continuant d'avancer.* — Cette vision qui va me hanter jusqu'à la fin de mes jours...

VICTOR, *qui est loin d'être rassuré.* — Monsieur devrait se dominer.

AMBROISE, *l'œil fixe.* — Celle que j'appelais ma femme, que j'aimais, que je respectais, dans les bras de cet homme, pâmée... Oui, les tuer tous les deux !

(*Il lève le bras, s'apprête à frapper. Sonnette. Un instant de silence.*)

ISABELLE, *d'une voix blanche.* — Tante Clémence !

VICTOR. — Irais-je ouvrir à Madame Fournier ?

ISABELLE, *à Ambroise.* — Ira-t-il ouvrir ?

AMBROISE, *reposant le couteau, toujours terrible.* — Ouvrez !

(*Victor va ouvrir, laisse entrer Clémence Fournier, et repart à la cuisine.*)

TANTE CLÉMENCE, *très gaie et volubile.* — Bonsoir, mes enfants, je suis terriblement désolée d'être en retard, j'ai voulu prendre un taxi, impossible d'en trouver un de libre à cette heure-ci.

ISABELLE. — Ça ne fait rien, Tante. Tu es arrivée très bien. Juste à temps.

TANTE CLÉMENCE. — Je n'ai pas besoin de vous demander comment vous allez, vous êtes superbes. Deux coqs en pâte. Ah ! que voulez-vous, quand on a un valet de chambre à ses petits soins, qui vous dorlote toute la journée... Entre nous, plus je le vois, plus je trouve qu'il a une allure folle. Et un homme, c'est tellement mieux, à tous les points de vue. (*Rêvant.*) Ça me rappelle la collection d'ordonnances que ce pauvre Gustave a fait défiler chez moi ! J'ai vraiment eu tous les genres, des blonds, des bruns, des grands, des petits, des empotés, des dégourdis. Ils y sont tous passés ! (*Elle rit.*). Mais le tien, ma petite Isabelle, très chic, impeccable. Je vais te donner un conseil : ne te le laisse pas voler, tu m'as l'air d'avoir eu la main heureuse. D'ailleurs, je trouve que ça vous va très bien, un valet de chambre, à tous les deux. On dirait que vous étiez faits pour ça. Si, je vous jure que c'est vrai. On sent tout de suite en entrant ici que c'est une maison à valet de chambre, il y a une espèce de calme un peu solennel, mais terriblement reposant.

(*On frappe.*)

ISABELLE. — Entrez !

(*Victor entre avec les apéritifs, puis ressort.*)

AMBROISE. — Que prendrez-vous, Tante ? Un peu de whisky ?

TANTE CLÉMENCE. — Un doigt, avec trois gouttes d'eau de Seltz. (*Il la sert.*) Merci.

AMBROISE. — Isabelle ?

ISABELLE. — Avec beaucoup d'eau.

(*Il sert sa femme, puis se sert.*)

AMBROISE, *pour changer de sujet de conversation.* — Vous qui êtes une enthousiaste du théâtre, Tante, dites-nous un peu ce qu'il y a de beau à voir en ce moment.

TANTE CLÉMENCE. — Vous ne devinerez jamais ce que j'ai vu hier soir. Je vous le donne en mille. Je suis allée tout simplement au Français, et je me suis follement amusée.

ISABELLE. — Que donnait-on ?

TANTE CLÉMENCE. — *Le Cocu imaginaire.*

ISABELLE. — Tiens.

TANTE CLÉMENCE. — J'adore naturellement les grandes pièces de Molière, mais je trouve qu'on ne connaît pas assez les autres, et certaines sont pourtant exquises. Celle-là en particulier, qui n'a l'air de rien, mais qui est pleine de finesse, et en même temps de profondeur. Et puis, Sganarelle était étonnant. La fameuse tirade qui commence :

« Ah ! truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge...»

il a récité ça d'une façon ! Et ensuite, quand il est seul, qu'il s'interroge, après les conseils de modération que lui a donnés sa femme :

« ...peut-être sans raison,
Me suis-je en tête mis ces visions cornues,
Et les sueurs au front m'en sont trop tôt venues ? »

Et surtout, là où il est admirable, c'est à la fin. Vous vous rappelez, il veut d'abord se venger, tout casser, tuer son rival, et tout à coup il s'arrête, « Doucement, s'il vous plaît. » Là, c'était parfait, le changement de ton de l'homme qui se ravise parce qu'il a peur.

« Doucement, s'il vous plaît...
Quand j'aurai fait le brave et qu'un fer, pour ma [peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ? »

(*Elle prend son verre.*)

A votre santé !

ISABELLE. — A ta santé, Tante !

TANTE CLÉMENCE. — Je l'ai tellement lue, cette pièce, je la sais presque par cœur. Mais vraiment, hier, elle était jouée à la perfection. Et la manière dont il a lancé les deux derniers vers de la tirade :

« Et quant à moi je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encore cocu que trépassé. »

AMBROISE, *n'y tenant plus, se levant et criant.* — Non !

TANTE CLÉMENCE. — Vous préférez être cocu, vous ?

ISABELLE. — Tante Clémence !

TANTE CLÉMENCE. — Mais qu'avez-vous tous les deux ce soir ? Vous en faites des têtes ! Que se passe-t-il ?

AMBROISE, *à bout.* — Il y a que je le suis !

TANTE CLÉMENCE. — Que vous êtes quoi ?

(*Victor frappe.*)

AMBROISE, *d'une voix de tonnerre.* — Entrez !

VICTOR. — Pardon, Mesdames, pardon, Monsieur.

(*Il dispose sur la table une ou deux choses qui manquaient encore, puis se retire.*)

AMBROISE, *dès qu'il est parti.* — Cocu.

TANTE CLÉMENCE. — Plaît-il ?

ISABELLE. — Ambroise, tu es d'une vulgarité.

AMBROISE. — Cocu. Vous connaissez pourtant le mot, vous l'avez répété vingt fois depuis que vous êtes arrivée.

ISABELLE. Ambroise, vas-tu t'arrêter ?

TANTE CLÉMENCE. — Qu'est-ce qu'il lui prend ?

ISABELLE. — Rien, il plaisante, ne fais pas attention, Tante.

AMBROISE. — Je ne plaisante pas du tout. Il vaut mieux que tante Clémence le sache. C'est la famille, après tout. Il y a que ma femme Isabelle, ici présente, me fait cocu...

TANTE CLÉMENCE. — Ambroise !

AMBROISE. — Ça vous étonne ? Pas tant que moi. Pourtant, les faits sont là. Demandez-le-lui si vous ne me croyez pas. Mais vous ne savez pas encore le plus joli ! Le rival heureux qui m'a planté sur la tête une magnifique paire de cornes, vous ne devinez pas qui c'est ? Non ? Aucune idée ? Eh bien, moi, je vais vous le dire. C'est... (*On frappe. Ambroise, au paroxysme de la colère, essaie de hurler, mais, sa voix le trahissant, il n'arrive qu'à glapir avec un absurde petit filet de voix.*) ... Entrez !

VICTOR, *entrant, surpris de cette voix inhabituelle. Il se reprend aussitôt.* — Puis-je servir, Madame ?

ISABELLE. — Oui, Victor. Vous pourrez servir dans quelques instants, je vous sonnerai.

VICTOR. — Bien, Madame. (*Il sort.*)

AMBROISE. — En personne. Eh bien, qu'en dites-vous ?

TANTE CLÉMENCE. — De quoi ?

AMBROISE. — De mon rival. Vous venez de le contempler. Madame s'offre le domestique. Un peu démodé, peut-être, mais pratique. On l'a sous la main. (*Il s'effondre brusquement et pleure, la tête dans les mains*)... Non, c'est vraiment trop laid...

TANTE CLÉMENCE. — Ambroise, mon ami.

AMBROISE. — Qu'est-ce que j'ai donc fait, pour mériter ça ?

TANTE CLÉMENCE. — C'est toujours la question qu'on se pose dans ces cas-là.

AMBROISE. — Quoi ? Est-ce que je passais la moitié de ma vie au café, à jouer à la belote ?

ISABELLE. — Tu détestes les jeux de cartes.

AMBROISE. — Est-ce que j'allais aux courses ?

ISABELLE. — L'odeur des chevaux te donne de l'asthme.

AMBROISE. — Est-ce que je me suis offert une petite aventure avec ma secrétaire ?

ISABELLE. — Elle a cinquante ans et elle louche.

AMBROISE. — J'aurais pu en trouver une autre. Les secrétaires, ça ne manque pas.

ISABELLE. — Tu sais bien que tu n'aimes pas changer.

AMBROISE (*menaçant*). — Le goût m'en est peut-être venu, de changer, et pas seulement de secrétaire...

TANTE CLÉMENCE. — Allons, allons, ne dramatisez pas ! Dans tous les ménages, même les meilleurs, il y a, un jour ou l'autre, un malentendu...

AMBROISE. — Ma femme couche avec le valet de chambre, et vous appelez cela un malentendu ?

TANTE CLÉMENCE. — Une crise, si vous voulez. En ce moment vous souffrez, mon pauvre Ambroise, et je vous plains, et d'ailleurs toute cette histoire m'a bouleversée plus que je ne saurais le dire, mais demain, déjà, vous verrez que ce n'est pas aussi grave que vous le pensiez...

AMBROISE. — Ah ! vous croyez que demain, tout cela va m'apparaître comme une petite bouffonnerie assez innocente ?

TANTE CLÉMENCE. — J'espère que non. Mais vous reconnaîtrez vos torts, de même qu'Isabelle reconnaîtra les siens.

AMBROISE. — Mais quels torts, qu'est-ce que j'ai fait ?

ISABELLE. — Rien, justement. Tu t'es endormi, en laissant le feu mourir.

AMBROISE. — Le feu ?

ISABELLE. — L'amour, c'est comme le feu, pour qu'il continue de brûler, il faut l'alimenter. Toi, à partir du jour où nous avons été mariés. Comment t'es-tu comporté ?

AMBROISE. — Je ne vais tout de même pas, devant tante Clémence, entrer dans les détails...

ISABELLE. — Il n'y a pas que ça, figure-toi. Il y a les attentions, les compliments, tout ce qui rend la vie supportable.

AMBROISE. — Ta vie n'était pas supportable ?

ISABELLE. — Elle était vide.

AMBROISE. — Et pour la remplir, tu n'as rien trouvé de mieux que de t'enticher d'un... d'un domestique !

ISABELLE. — Aurais-tu préféré que ce soit ton bon ami Roger, qui me fait des propositions depuis deux ans ?

TANTE CLÉMENCE. — Isabelle !

AMBROISE, *stupéfait.* — Roger te fait des propositions ?

ISABELLE. — Je crois que c'est ton aveuglement qui a été la cause de tout. Mais oui, Roger me fait des propositions, et Max, et Pierre Chassagne, et même l'oncle Maurice...

AMBROISE, *effaré.* — L'oncle Maurice !

ISABELLE. — Seulement, tu ne vois rien, tu n'entends rien, tu ne te poses pas de questions, tu étais sûr de moi, pour l'éternité. Ça finit par être vexant !

TANTE CLÉMENCE. — Ecoutez-moi tous les deux. Toi, tu as eu un coup de folie. Ambroise, il vivait dans un rêve. D'ailleurs, c'est toujours très mauvais de placer une femme sur un piédestal. Elle finit par s'y ennuyer et un jour ou l'autre, elle en dégringole. Maintenant, il s'agit de ne pas tout gâcher par des paroles blessantes que vous ne pourriez plus vous pardonner. Qui sait si cet... accident, aussi regrettable qu'il paraisse, ne vous ouvrira pas les yeux, ne vous amènera pas à plus d'indulgence, à un amour plus lucide ? Nous en reparlerons dans deux ou trois ans. Pour le moment, je vous en supplie, n'en dites plus un mot, tâchez même de ne plus y penser, laissez la vie reprendre son cours normal, et vous verrez que tout doucement les plaies se cicatriseront... (*Changeant de ton.*) J'ai l'air de vous faire un sermon, alors qu'il y a une mesure immédiate à prendre... au sujet de Victor. Je pense que tu es bien d'accord, Isabelle ? Pour lui-même, d'ailleurs, la situation est impossible ; je suis sûre qu'il sera le premier à le comprendre. (*Elle se dirige vers la porte, puis se retourne vers Isabelle, à qui elle jette un long regard. Elle sort. Silence prolongé.*)

AMBROISE, *qui se prépare à prendre une cigarette.* — Tu veux une cigarette ?

ISABELLE. — Oui, je veux bien, merci.

(*Il lui donne une cigarette, puis du feu. Un temps...*)

AMBROISE. — Elles sont très douces, ces cigarettes.

ISABELLE. — C'est vrai, ça calme...

AMBROISE. — Oui.

(*Un temps.*)

ISABELLE, *soudainement.* — Ambroise !

AMBROISE. — Quoi ?

ISABELLE. — Rien.

TANTE CLÉMENCE, *rentrant.* — Je ne m'étais pas trompée sur lui. Il a été vraiment très bien.

ISABELLE. — Il est... parti ?

TANTE CLÉMENCE. — Il est monté dans sa chambre faire ses valises.

(*Isabelle s'enfouit la tête dans les mains.*)

... Je dois dire qu'il a été parfait... Il a même paru tout à fait content de mon idée.

AMBROISE. — De votre idée ?

TANTE CLÉMENCE. — C'était la seule chose à faire. Et pour les gages, nous arrangerons ça entre nous, n'est-ce pas, Ambroise ?

AMBROISE. — Certainement, Tante, bien que je ne voie pas très bien... Entre nous, dites-vous ?

TANTE CLÉMENCE. — Vous ne pensiez pas que j'allais le renvoyer purement et simplement, ç'aurait été trop bête.

ISABELLE, *levant la tête.* — Il reste donc ?

TANTE CLÉMENCE. — Tu n'y songes pas. Sa présence ici est intolérable.

AMBROISE. — Mais alors ?...

TANTE CLÉMENCE. — J'ai pris Victor à mon service.

ISABELLE. — Hein ?

AMBROISE. — Quoi ?

TANTE CLÉMENCE. — Comment avez-vous pu imaginer un seul instant que j'allais rater une pareille occasion ? Je suis justement sans personne en ce moment. Ça tombe bien. Et un homme fera tellement mieux mon affaire ! (*Rêvant.*) Ça me rappellera le bon temps, mon pauvre Gustave, et nos ordonnances... (*Changeant de ton, impatiente.*) Il doit être prêt, nous partons.

ISABELLE. — Comment, tout de suite ?

AMBROISE. — Et le dîner ?

TANTE CLÉMENCE. — Ne vous inquiétez pas. J'avais fait ce matin mon marché pour trois jours. Nous mangerons un morceau en arrivant. Je vous laisse en tête à tête et vous allez me promettre de faire la paix. Bon. Je vous vois la semaine prochaine, et en attendant, j'enlève Victor !

(*Elle sort, laissant Ambroise et Isabelle bouche bée.*)

R I D E A U

"LA BAGATELLE", de Marcel Achard (Bouffes-Parisiens)

A l'inverse des peuples heureux, les auteurs heureux doivent avoir des histoires. Celles qu'invente, pour son plaisir et pour le nôtre, Marcel Achard, sont toujours des histoires d'amour. Est-ce, sans doute, pour cela que l'on peut qualifier Marcel Achard d'auteur heureux ? *Patate* remplit, tous les soirs sans désemparer, depuis trois ans, le Théâtre Saint-Georges. *La Bagatelle* est bien partie pour en faire autant aux Bouffes-Parisiens.

Magicien ou acrobate, Marcel Achard a voulu accumuler les difficultés — afin de les mieux vaincre — devant la passion qui, finalement, réunira ses deux héros. L'action se passe en 1947, dans le Tyrol autrichien occupé par l'armée française. C'est là, à Innsbrück, que Charles Roméas, soldat de deuxième classe, lourd et pataud, rencontre Victoria, une jeune personne qui, devant la dureté des temps, fait commerce de ses charmes pour subvenir aux besoins de sa famille. Comment un grand amour pourra naître entre eux ?

Tout devrait, en effet, opposer Charles à Victoria, l'occupant et l'occupée, le vainqueur et la vaincue, le brave garçon et la pécheresse. Sans compter, également, la faim, la peur, la haine. Sans parler de l'hostilité du gendarme Larose, de la Police militaire, qui multiplie les visites inopportunes et les perquisitions vexatoires. Mais ce serait mal connaître Marcel Achard que de croire qu'il a cherché à écrire une pièce noire. Charles est un occupant débonnaire qui met les avantages de sa situation à la disposition de ses nouveaux amis. Il comble de boîtes de conserves et de cartes d'alimentation Victoria et les siens. Victoria, elle aussi, en dépit des apparences, déborde de bons sentiments. Elle n'attendait qu'une occasion pour les manifester, et Charles la lui fournit... Larose, lui-même, n'est pas un gendarme sans pitié. Sous l'effet de l'amitié, il parvient à devenir un gendarme compréhensif. Et c'est lui qui, à la fin, relaiera son ami Roméas dans son rôle de Père Noël !
La soirée commencée dans l'euphorie s'achève dans la joie. Non pas tellement à cause de son dénouement heureux, mais surtout parce que le dialogue de Marchel Achard, constamment vif, spirituel, original, tient les spectateurs sous le charme. Il faut reconnaître qu'il y est puissamment aidé par celui de Danièle Delorme, délicieuse Victoria. Elle-même merveilleusement encadrée par deux maîtres comédiens, Pierre Mondy, amoureux convaincu, et Yves Robert, gendarme converti. Mais qui peut résister à Danièle Delorme... et à Marcel Achard ?

CLAUDEL au Palais-Royal (Le Soulier de Satin) et au Vieux-Colombier (L'Otage)

C'est l'honneur de Jean-Louis Barrault d'avoir été le premier et le seul homme de théâtre capable de porter à la scène un ouvrage de l'ampleur du *Soulier de satin*. Conçu et écrit voici plus de trente-cinq ans, alors que Paul Claudel était ambassadeur à Tokyo, le drame comprenait, à l'origine, quatre journées dont la représentation intégrale aurait duré près de neuf heures. Cette « action espagnole », qui bouscule les siècles et chevauche les continents, était pratiquement injouable. Avec l'accord de Claudel, Jean-Louis Barrault en fit une première adaptation, en 1942, qui la réduisait à deux séances de trois heures. C'était encore trop. Après un an de travail supplémentaire, Jean-Louis Barrault parvenait à faire entrer *Le Soulier de satin* dans l'espace d'une soirée... de quatre heures et demie. Et le 23 novembre 1943, ce fut la création triomphale à la Comédie-Française, alors que Paris et la France étaient « occupés ».

Quinze ans plus tard, c'est encore l'honneur de Jean-Louis Barrault d'avoir choisi *Le Soulier de satin* comme second spectacle de sa saison au Palais-Royal. Après les flonflons de *La Vie Parisienne* et les concessions à la tradition du lieu, il était bon que la Compagnie Renaud-Barrault revînt à sa véritable vocation, celle du *Partage de Midi*, celle du *Soulier de satin*.

Bien sûr, il ne s'agit pas de comparer la présentation actuelle du monument claudélien à celle de la Comédie-Française. Si certains interprètes — comme Marie Bell en doña Prouhèze et Aimé Clariond en don Camille, le renégat — sont demeurés inoubliables et inoubliés, le travail de réalisation de Jean-Louis Barrault m'a paru plus épuré, plus efficace. Bien qu'il reste encore trente-trois tableaux et une centaine de personnages, la pièce défile sur un train soutenu et, malgré la longueur encore considérable, aucune baisse de régime ne vient distraire l'attention du spectateur.

Nous suivons, sans heurts, les personnages du milieu de l'Océan, où meurt le frère jésuite de Rodrigue, au pied de la statue de la Vierge, où Prouèze dépose son soulier, afin que, lorsqu'elle s'élancera vers le péché, « ce soit avec un pied boiteux ». Et puis nous passons en Afrique, à Mogador, et de là en Amérique, pour nous retrouver, finalement, sur la mer, à bord du navire amiral où, pour la dernière fois, Rodrigue et Prouhèze renonceront l'un à l'autre. Là, sans effort apparent, les acteurs, portés par le souffle épique du poète, atteignent au sublime.

Aussi, lorsque le rideau descend, définitivement, l'on reste, littéralement, confondu devant le chef-d'œuvre, sans savoir ce que l'on doit le plus louer, de la grandeur du texte de Claudel, de la mise en scène de Barrault, de la musique, admirable, d'Arthur Honegger. Sans oublier l'interprétation fidèle et fervente de trente acteurs.

***

Claudel triomphe encore dans un autre théâtre de Paris, au Vieux-Colombier, avec *L'Otage* qui appartient, avec *Le Pain dur* et *Le Père humilié*, à sa trilogie historique. Celle dans laquelle il dépeint les soubresauts provoqués, tout au long du XIXe siècle, par la Révolution française dans une Europe déchirée. *L'Otage*, premier volet de ce tryptique, se passe en 1812. Sur un scénario de mélodrame.

Les personnages devenus classiques — *L'Otage* a été créé par Lugné-Poe en 1914 et repris à la Comédie-Française, en 1950 — de Sygne, Georges et Toussaint Turelure, ont trouvé, au Vieux-Colombier, des interprètes « habités ». Hélène Sauvaneix incarne avec une noblesse émouvante la jeune femme otage de ses préjugés de caste, Jacques Berthier campe avec vigueur l'aristocrate otage de son amour, Jean Le Poulain compose un extraordinaire révolutionnaire, otage de ses ambitions. Quant au véritable « otage », le Pape Pie, il est représenté par Camille Guérini avec une dignité et une douceur exemplaires.

Au Palais-Royal comme au Vieux-Colombier, Claudel revit intensément, à l'aube de cette nouvelle année.

Paul-Louis Mignon

Paul Claudel, spectateur du "SOULIER DE SATIN"

Le Soulier de Satin *de Paul Claudel, dans la version scénique que Jean-Louis Barrault avait établie avec l'auteur, fut créé par les Comédiens-Français, le 26 novembre 1943. Il y a juste quinze ans. Jean-Louis Barrault, qui le reprend aujourd'hui au Théâtre du Palais-Royal, avait eu alors l'occasion de manifester sur la scène de la rue de Richelieu, l'originalité inventive de son grand talent.*

Témoin de l'événement, admis aux répétitions, spectateur des premières représentations, curieux des réactions publiques, j'ai noté des impressions, les échos que j'ai surpris, les commentaires de la presse qui, quinze ans après, ne manquent pas de saveur... Surtout, j'ai pu être spectateur de Paul Claudel, spectateur lui-même de son œuvre...

P.-L. M.

Voilà des semaines, voilà des mois que Jean-Louis Barrault bataille pour imposer le « Soulier de Satin » aux Comédiens-Français. Répétitions ajournées, reprises, suspendues... enfin l'énorme machine dramatique prend forme.

On répète la scène où la Lune découvre Rodrigue et Prouhèze endormis, séparés par la distance, mais poursuivant leur dialogue dans le rêve.

Jean-Louis Barrault et Marie Bell ont pris place, chacun à l'une des extrêmités du plateau dont la largeur symbolise l'éloignement de leurs personnages. Barrault est étendu auprès d'un bateau miniature, accessoire symbolique, lui aussi, du navire où se trouve le héros. L'ensemble est pris dans une lumière laiteuse. Soudain, des premiers rangs d'orchestre, une voix s'élève dans l'obscurité de la salle pour donner une indication. Voix surprenante, rude et chaleureuse : celle de Paul Claudel.

Je n'ai encore jamais vu Claudel qui vient d'arriver de la zone libre pour assister à l'ultime travail de mise en scène. Et sa voix se manifeste pour un détail, Claudel suggère un geste, un mouvement des doigts, avec une singulière minutie. Il ne fera pas d'autre commentaire, mais toute son attention semble portée sur la mimique et les symboles qu'elle peut dégager.

La « Générale » du *Soulier de Satin* a lieu. L'après-midi, Paul Claudel, arrivé le premier, est assis au premier rang de l'orchestre.

Pour rendre le caractère d'improvisation qu'il a voulu donner en apparence à son œuvre, Jean-Louis Barrault a réglé, au début, un brouhaha savant que souligne l'orchestre en train de s'accorder. Et il y a même la voix rappelant le dispositif de sécurité en cas d'alerte aérienne...

La salle est presque pleine quand, au dehors, les sirènes retentissent. Aussitôt, par haut-parleur, les ordres sont donnés de gagner les abris. Des spectateurs se lèvent, un mouvement s'esquisse vers la sortie, mais Claudel, qui n'a entendu qu'à moitié — il a l'oreille dure —, retient les amis qui l'entourent : « Ne bougez pas ! C'est prévu... dans la mise en scène. »

●

A l'entr'acte, Maurice Rostand, le menton haut, la narine palpitante, la chevelure lyrique, traverse le salon qui sert de « sas » entre la salle et les coulisses. Au passage, il proclame son admiration pour *Le Soulier de Satin*. S... P... accueille cet enthousiasme d'un air rogue : « Vous avez de la chance de trouver de grandes beautés, répond-il sèchement. Moi pas ! » Il est adossé à la cheminée comme pour mieux concentrer la rage dont on le sent animé. Maurice Rostand entreprend de le... claudéliser. S... P... lui coupe la parole : « Vous êtes critique, n'est-ce pas ? Faites votre article, mais n'essayez pas de me convaincre ! » Et il demeure seul, tout à sa fureur.

●

Lorsque la représentation sera terminée, triomphalement, J... C... déclarera à quelques jeunes intimes : « Mes enfants, ne vous y trompez pas, c'est un gros fruit plein d'eau ! Je vais en Bretagne écrire une pièce. »

●

Dans le métro, deux couples de spectateurs échangent leurs impressions : « Vous avez remarqué, quand Rodrigue est en Amérique, son interlocutrice — elle ne chante pas mal d'ailleurs — lui dit : Pourquoi vous taisez-vous sans parler ? » Comme si on pouvait parler lorsqu'on se tait ! — C'est comme « mon cœur dans

une main et mon soulier dans l'autre »... — Et puis, reprend l'un des hommes, « Boustife boustifaille », est choquant sur la scène de la Comédie-Française. — C'est moderne, trouve sa femme. »

●

Il n'est pas inutile sans doute de situer ces échos dans l'ensemble de la presse de la création. On peut reconstituer un récit de l'événement à plusieurs voix contradictoires.

D'abord celle d'Alain Laubreaux dans « Le Petit Parisien » : « C'est l'an dernier qu'on nous apprit que « Le Soulier de Satin » allait être joué. Qui ne se souvient de la nouvelle que l'on en reçut ? Elle revêtait la forme d'une annonce faite à Paris. Un sociétaire de la Comédie Française sursauta : « Je ne croyais pas, dit-il, qu'en entrant ici, j'étais entré dans un théâtre d'essai. » Il n'avait que du bon sens. On le cloua au banc du mépris.

Le 3 décembre 1943, *Je Suis Partout*, dans ses exercices hebdomadaires de délation, signale : « Parce que la Comédie Française, lasse d'attendre l'arrivée des Américains, s'est enfin décidée à jouer *Le Soulier de Satin* qui devait être le clou de la « Libération », M. Paul Claudel a consenti à redevenir parisien... »

Paul Claudel, en effet, confie à *Comoedia* : « Je suis étourdi et bouleversé de la première répétition du *Soulier de Satin* à laquelle il m'a été possible d'assister. Je me fais l'effet d'un de ces religieux de la Renaissance qu'un ordre du Pape replaçait brusquement au plus tumultueux de la vie civile. Brusquement me voilà arraché à ma longue solitude rhodanienne et, au sein de cette caverne abstraite et close que l'on appelle le théâtre, admis au spectacle intérieur de cette chose qui fut si longtemps création de ma seule imagination, maintenant dilatée jusqu'à une existence parlante et agissante... Tout un peuple industrieux s'active dans les demi-ténèbres que traverse le faisceau d'un projecteur. Tout un peuple à qui la volonté audacieuse du général, de l'administrateur général, M. Jean-Louis Vaudoyer, a donné le branle, et que vivifie et stimule, depuis le plus humble machiniste jusqu'à ces personnages concertés sur le plateau qui sont chargés entre eux de mener l'action à son terme, l'âme du metteur en scène à qui, en pleine unanimité de convictions artistiques, j'ai remis mon œuvre, Jean-Louis Barrault. »

Puis, c'est la « Générale ». Alain Laubreaux témoigne des singulières brimades dont le critique de *Je suis Partout* est l'objet dans le Grand Paris de l'occupation allemande : « Aujourd'hui, je devrais parler ici du *Soulier de Satin*. C'est mon devoir, c'est mon rôle. Mais il se trouve qu'à l'heure où j'écris cette chronique, je n'ai pas encore été admis à pénétrer dans la salle de la Comédie Française. Tout Paris, enfin ce qu'on appelle Tout Paris, a vu *Le Soulier de Satin*. Mais pas moi qui compte parmi la classe des réprouvés. Il y avait eu d'abord, pour les purs d'entre les purs, ceux qui se rendent au théâtre comme à une messe noire de la littérature, une répétition dite des « couturières ». En fait de couturières, il y avait surtout des mannequins pâmés. Le lendemain, première représentation, à bureaux ouverts. Entrouverts serait mieux dire, et encore pas pour tout le monde J'avais téléphoné quelques jours auparavant pour acheter une place, mais ces bureaux ouverts étaient déjà fermés. Ce qui n'empêche point quelques personnes de bonne mine (j'en donnerais les noms sans peine) d'être accueillies au contrôle avec force révérences. Mais elles n'appartenaient pas au groupe terroriste de la presse où je jouis, comme on le sait, d'une considération particulière... »

Officiellement admis, Alain Laubreaux prend ses précautions pour assurer de sa sincérité, de son objectivité : « Toute discussion, lorsqu'il s'agit de M. Paul Claudel, emprunte la forme d'une guerre civile. Mais ce terrorisme ne me fera point lever les mains ou donner mon argent. J'aime mieux être abattu sur place, mais je dirai que l'impression qui domine, après le spectacle du *Soulier de Satin*, est celle d'un prodigieux embêtement. »

Le critique de *Comoedia*, Roland Purnal, au contraire, cherche des mots à la mesure de la grandeur insolite de son émotion : « Durant plus de quatre heures d'horloge, mais jamais le temps, semble-t-il, ne fut davantage un songe tant l'attention de la salle faisait corps avec ce langage du plus grand de nos poètes vivants... Cette représentation, une des plus brillantes à coup sûr qu'on ait jamais vues au Théâtre-Français. »

La contre-offensive reprend de plus belle sous la plume de M. Jean-Michel Renaitour, de *L'Œuvre*, de Marcel Déat : « Il y a des énigmes inexplicables : par exemple, les raisons du succès de M. Paul Claudel. Cet auteur écrit mal, dans un français rocailleux où abondent les fautes de syntaxe, dans un charabia qui frise le pathos. Sa pensée est obscure autant que son style est abscons ; il donne à la scène des œuvres qui ne possèdent aucune des qualités dramatiques indispensables. Et cependant il a des zélateurs enthousiastes qui l'applaudissent à tout rompre et qui font un triomphe à ses plus fâcheuses élucubrations. » En effet, le « Semainier » constate dans *Comœdia* : « A la fin de chaque représentation, la salle n'est plus qu'une forêt de mains crépitantes et chaque spectateur est à son tour acteur par le geste, par la voix, et par le cœur dans le triomphe d'un grand homme enfin honoré après tant d'années de gloire réduite. »

Ce qui surprend d'abord chez Claudel, c'est son comportement.

Pour la première fois, je vais le rencontrer. Il est descendu chez sa fille aînée, rue Anatole-de-la-Forge, à deux pas de l'Etoile. Je me présente à lui en inconnu, avec la recommandation de Jean-Louis Barrault.

Une femme de chambre m'a introduit dans un vaste salon et voici qu'à l'autre bout de la pièce une porte s'ouvre et Claudel paraît : silhouette trapue avec la tête tassée entre les épaules, la démarche lente, lourde, bien régulière, comme la phrase dans sa bouche est articulée, avec rudesse et précision. Il y a, dans cette apparence, du bois taillé d'un couteau simple, mais habile.

Claudel s'est assis en face de moi. Il ne prononce aucune formule d'accueil et se met aussitôt à exalter la mise en scène de Jean-Louis Barrault : « Quel ad-mi-ra-ble tra-vail ! » Il parle avec une chaleur qui fait chanter les mots et adoucit ce qu'il y a de caillouteux dans son élocution.

« Tout est à faire dans le théâtre, continue-t-il, tout, dans la diction et dans les gestes. La réalisation du *Soulier de Satin* est un modèle. Il ne faut jamais faire un geste inconsidérément. Avez-vous remarqué dans la scène de la Lune, lorsque Rodrigue est endormi, la lenteur avec laquelle Barrault déplie son bras. Vous aviez quelque chose à me demander ? »

Soudain, son interlocuteur existe. Pour peu de temps. Paul Claudel prend congé. Il s'en va de son pas mesuré et disparaît par la petite porte, là-bas, à l'extrémité du salon.

Je reste seul. Va-t-on venir me chercher pour me reconduire ? J'attends un moment. Personne. Alors je me décide à partir. Je traverse le salon, ouvre la porte et, dans un étrange silence, dans une étrange solitude, trouve le chemin de la sortie...

Philippe Dechartre raconte :

PÈRE

d'Édouard Bourdet

« Père »
comédie en trois actes
a été créé au Théâtre de la Michodière
le 15 décembre 1942
et repris au même Théâtre
le 9 septembre 1958
dans une mise en scène de Pierre Fresnay
des décors de Willy Remon
et Marie-Thérèse Respens
et avec la distribution suivante :

Diane	**Yvonne Printemps**
Silvia	**Anne Vernon**
Pauline	**Germaine Ledoyen**
Rose	**Renée Byr**
Clémence	**Françoise Brohan**
Malou	**Anne-Marie Serane**
Raymond	**Pierre Fresnay**
Alain	**François Guérin**
Arsène	**Harry-Max**
Loriot, un jardinier	**René Bergeron**
Amédée	**Pierre Santeuil**

L'Orléanais célèbre la mémoire de son grand homme : l'académicien Elie Sarrasin. Sa statue de bronze écoutera les discours du ministre, du préfet et du maire. Son œil, noyé d'éternité, dominera le peuple de ses familiers : Raymond, son secrétaire fidèle qui rédigeait les essais historiques ; Pauline, sa veuve, qui s'est remariée avec son secrétaire fidèle ; Silvia, sa fille légitime, et Alain, son fils illégitime : Diane, son égérie, sa maîtresse en titre, qui lui a donné Alain ; Rose, la servante subornée, et Amédée, l'idiot du village qu'il a eu de Rose ; et les autres qui, de loin, jugeaient.

Mémoire abusive d'un homme abusif exigeant un culte abusif dont Silvia et Diane restent les vestales. Pour Silvia, sa vie est vouée au souvenir de son père ; être la fille d'Elie Sarrasin est sa raison de penser et sa raison d'être, sa gloire sociale et sa gloire intime. Elle est le grand prêtre d'une perpétuelle et minutieuse action de grâce à lui rendue.

Cette manie dévorante domine et règle les attitudes de Silvia, ses jugements, ses amitiés, ses sévérités, ses amours. Rose l'impossible Rose, voleuse et forte en gueule, sera pardonnée pour avoir, un jour, connu les faveurs du maître ; et Pauline, sa mère, blâmée d'avoir méconnu la félicité d'une longue et glorieuse trahison ; Diane honorée comme maîtresse royale ; et le bon, le brave Raymond, méprisé, éliminé, gommé, effacé :

— *Il est ton beau-père,* dit timidement Pauline à sa fille.

— *C'est bien ce que je dis, il ne m'est rien,* répond Silvia.

Silvia est amoureuse, et on sait...

« *... qu'une princesse aimant sa renommée,*
« *Quand elle dit qu'elle aime est sûre d'être aimée.* »

Mais sur l'amour profond, violent, de Silvia et d'Alain plane encore la grande ombre qui les unit et les sépare à jamais. A quoi rêve donc cette jeune fille ?

Peut-être aime-t-elle Alain parce qu'il est beau, sain, fort, intelligent, grand conférencier et grand voyageur ? Plutôt aime-t-elle Alain parce qu'il est né de l'être d'exception, avant tout autre, honoré et adoré ? Amour impossible ! Si les données du drame appartiennent au haut classicisme, la réalité reste bourgeoise et dans notre monde terre à terre, on ne doit pas aimer son frère, on ne peut pas épouser sa sœur.

Cependant, ce destin est à la mesure de Silvia. Elle portera toute sa vie le poids de cet amour cruel : sublime offrande, religieux présent aux mânes de « Père », délicieux cilice.

Mais Alain, sain, fort, intelligent, n'est ni un visionnaire, ni un sacrifié. Il a fait la connaissance, sur le bateau qui le ramenait d'Amérique, de la fille brune, réelle et accessible de l'Ambassadeur de France.

Et la comédie est nouée.

La veille de l'inauguration de la statue, donc, tous sont réunis au château et, dans une ambiance d'orage où chacun se charge d'électricité, le coup de tonnerre éclate : la crise de nerf de Silvia. La crise de nerf de Silvia qui se prétend trahie par Alain et ne supporte pas la trahison. La crise de nerf qui va déclencher des réactions en chaîne.

Raymond le premier, bonhomme et revenu de bien des choses, affronte le problème et la vérité. Raymond ne veut pas que Silvia, « sa petite fille », soit malheureuse.

Car le vrai drame, ce n'est pas l'amour menacé de Silvia, c'est le secret de Raymond. Raymond, le porte-plume du grand homme et qui, pour Silvia, n'a jamais été qu'un domestique intellectuel, ou plutôt Raymond que Sylvia ne « voit » même pas, Raymond est le vrai père de Silvia.

Alors, pourquoi ne dirait-il pas la vérité ? Silvia n'est pas la sœur d'Alain ; Silvia peut épouser Alain ; « sa petite fille » pourra être heureuse.

Mais la vérité est corrosive. Le père selon la chair a-t-il plus de droits sur l'âme de Silvia que le père selon l'esprit ? Même pour la bonne cause.

Ce serait cornélien si ce n'était comique. Et l'illustre Elie Sarrasin, absent, mort et toujours présent est vraiment un personnage de comédie. Car, en vérité, il n'est pas plus le père d'Alain que le père de Silvia. A croire que son seul « vrai » fils soit Amédée, l'idiot du village.

En effet, Raymond, délivré de tout débat de conscience, pourra taire son secret. Car, dans l'instant, il apprend que Diane, l'égérie de Sarrasin, a eu Alain d'une « faute » commise... avec son mari légitime. C'est donc à Diane de se sacrifier.

Très mère noble et très bonne mère, Diane fait à Alain cette si difficile confession qu'Alain écoute à la fois comme une bonne nouvelle et une bonne rigolade.

Et quand tout dort et que la nuit chaude est pleine, et quand Silvia, pour se venger d'Alain et le brûler de désirs, sort de sa chambre vêtue d'un déshabillé provocant, Alain peut prendre à son propre piège l'innocente Silvia et résoudre, sur-le-champ, l'impossibilité d'un amour devenu possible.

Silvia et Alain sont donc mariés, mais Silvia continue de vivre sous le signe de Père. Elle écrit une biographie d'Elie Sarrasin, recueille les lettres d'Elie Sarrasin, publie les inédits d'Elie Sarrasin et, génie tutélaire, Elie Sarrasin est présent partout au foyer, en bustes de bronze et de marbre, en portraits de tête et en pied, et en uniforme d'académicien au-dessus de la cheminée.

Quant à Alain qui n'est pas du sang d'Elie Sarrasin, qui n'est qu'un de Grandchamp — et de plus par hasard — Alain n'est qu'un mari.

Il a beau faire remonter, après de patientes recherches, la généalogie des Grandchamp aux croisades, comment lutter contre les ancêtres de Silvia : Vercingétorix, Marie-Antoinette, Savorgnan de Brazza, Jeanne d'Arc, Gambetta (dans l'ordre de parution des œuvres d'Elie Sarrasin).

Généalogie encombrante, mémoire encombrante, père encombrant. Encombrant, c'est le mot ! Alain en a assez. Il va partir. Il a accepté une chaire de littérature française dans une faculté américaine.

Mais voilà que, pour la deuxième fois, Raymond, le père selon la chair, le papa, se rend compte que le bonheur de « sa petite fille » est menacé. Il va tenter de le sauver en sauvant l'amour d'Alain et de Silvia.

Il faut une opération chirurgicale. Il faut libérer Silvia de son complexe, couper le lien naturel et hors nature qui l'unit à Sarrasin. Avec beaucoup de délicatesse, de gentillesse, de drôlerie, Raymond démystifie Alain et lui livre la vérité : « Votre femme est ma fille ! »

Tout est clair maintenant : l'équilibre est rétabli ; l'égalité est reconquise. Oui, mais comment le lui dire à elle ? Avec détermination, bien sûr !

Et voilà justement Silvia. Minute de vérité ! Alain rassemble son courage. Il va faire sa confidence à Silvia. Mais Silvia a priorité. Confidence pour confidence, la sienne est plus importante : Oh ! joie, elle attend un bébé.

Alors, dans ces conditions, faut-il le lui dire ? Non, bien sûr !

Et quand Raymond, tout ému en son âme de grand-père secret apprend, lui aussi, la grande nouvelle, quand, pour la première fois, dans un grand élan de bonheur, Silvia l'embrasse, il comprend que rien ne sera jamais dit :

— *Un petit enfant, Silvia ?*

— *Oui, Raymond, son petit-enfant à « Lui ».*

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

UR L'AMOUR IMPOSSIBLE DE SILVIA ET D'ALAIN

lane la grande ombre d'Elie Sarrasin qui les unit et les sépare à jamais



« *Apprends qu'une princesse aimant sa renommée...*

Eux

IMPOSSIBLE !

dans un monde bourgeois on ne doit pas aimer son frère, on ne peut pas épouser sa sœur.



... quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée »

Leur histoire



IMPOSSIBLE ? et si on leur disait la vérité ?



IMPOSSIBLE ? « Mon enfant j'ai une confession à te faire »...



IMPOSSIBLE ? immédiatement !

et celle du Vrai Père

(Photos BERNAND.)



« *C'est bien ce que je dis : il ne m'est rien* » a toujours pensé Silvia... Et pourtant...



... Et pourtant : « *Votre femme est ma fille ! mais comment le lui dire ?* »



Et ce n'est pas le moment ! — *Un petit enfant, Silvia ?* — *Oui, Raymond, son petit enfant, à « LUI ».*



(Photo BERNAND.)

POUR PIERRE MONDY, DANIÈLE DELORME ET YVES ROBERT, « LA BAGATELLE » N'EST PAS UNE PETITE AFFAIRE. ILS SE DEPENSENT SANS COMPTER SUR LA SCENE DES BOUFFES-PARISIENS ET LA COMEDIE DE MARCEL ACHARD COMMENCE UNE CARRIERE QUI S'ANNONCE TRIOMPHALE

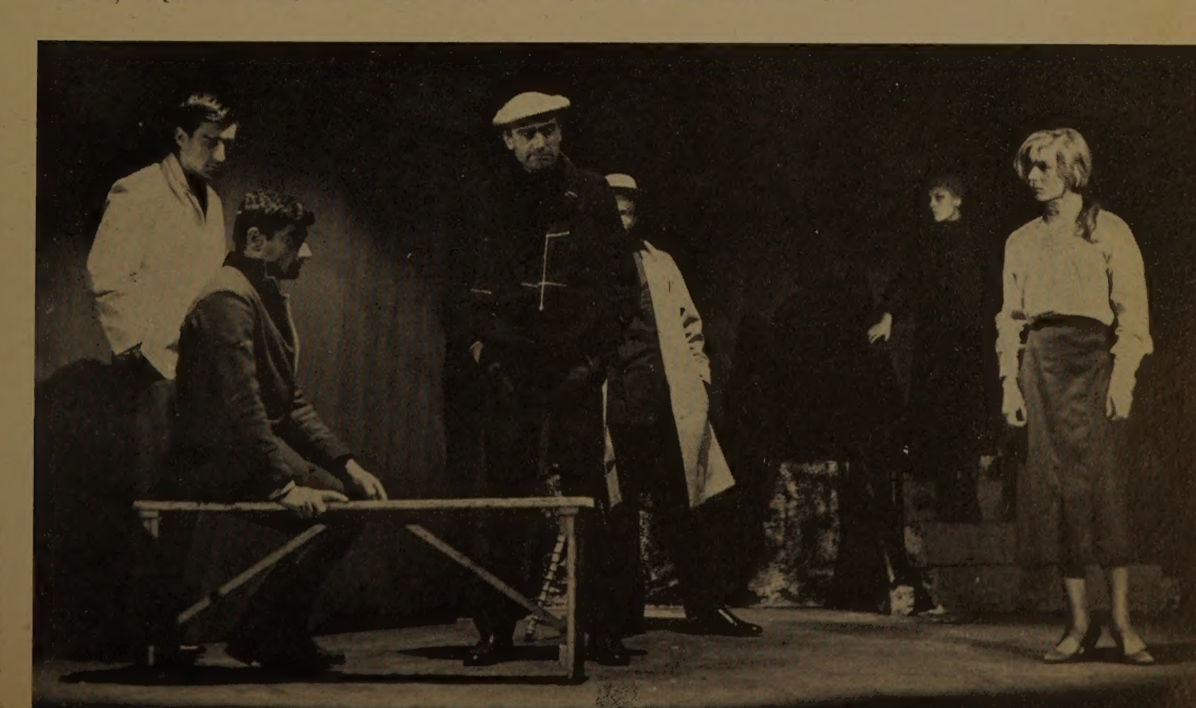



PAUL CLAUDEL AU PALAIS-ROYAL. PAUL CLAUDEL AU VIEUX-COLOMBIER. JEAN-LOUIS BARRAULT, DON RODRIGUE DU « SOULIER DE SATIN », EST ALLE SE TAILLER UN EMPIRE EN AMÉRIQUE. IL SE TAILLE AUSSI UN BEAU SUCCÈS D'ACTEUR ET DE METTEUR EN SCENE RUE MONTPENSIER

CEPENDANT QUE JEAN LE POULAIN, IMPRESSIONNANT TOUSSAINT TURELURE, PERSECUTE HELENE SAUVANEIX, FREMISSANTE SYGNE DE COUFONTAINE DANS « L'OTAGE », AU VIEUX-COLOMBIER. L'ANNEE 1959 S'ANNONCE COMME UNE ANNÉE PAUL CLAUDEL, AU THÉATRE, TOUT AU MOINS...

SPECTACLES DE PARIS

POUR SA REOUVERTURE LE THEATRE DE LUTECE, NOUVELLE SALLE DU THEATRE D'AUJOURD'HUI, PRESENTE UN DES SPECTACLES LES PLUS INTERESSANTS DE LA SAISON : CREATION MONDIALE DES COMÉDIES D'ALAIN, CRÉATION EN FRANCE DE LA DEUXIÈME PIÈCE DE BRECHT : « TAMBOURS DANS LA NUIT ». CETTE CONJONCTION N'EST POINT GRATUITE : 1916-1919, DEUX PROTESTATIONS CONTRE LA GUERRE ET SES PROFITEURS. ACTUALITE TOUJOURS PRÉSENTE, GRACE AUX DEUX ANIMATEURS FRANÇOIS MAISTRE ET ANDRÉ STEIGER, LEQUEL A RÉGLÉ LA SCÈNE CI-DESSOUS DE « TAMBOURS DANS LA NUIT »



(Photos BERNAND.)

AUX SOMMAIRES DES DERNIERS NUMEROS :

(Liste complète sur demande)

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

MEURTRES EN FA DIÈSE

DE FRÉDÉRIC VALMAIN

(THÉATRE CHARLES-DE-ROCHEFORT)

D'APRÈS BOILEAU-NARCEJAC

l'Avant-Scène

LE JOURNAL DU THEATRE

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU

27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)

DAN. 67-25 - C. .C. P. 7353-00

CONDITIONS D'ABONNEMENT PAGE 31

PRIX DU NUMERO : 180 FRANCS